

L'EXPLOITÉE



EDITIONS NOIR

L'EXPLOITÉE

Fr. 14,50

ORGANE DES FEMMES TRAVAILLANT DANS LES USINES,
LES ATELIERS ET LES MÉNAGES

1907 — 1908

EDITIONS **NOIR**

SCHWEIZERISCHE LANDESBIBLIOTHEK
 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SUISSE
BIBLIOTECA NAZIONALE SVIZZERA

Achévé d'imprimer
en mars 1977
sur les presses
de Sérícoffset,
1860 Aigle

« Allons, femmes qui travaillez dans les usines, les ateliers et les ménages: prenez un jour de liberté! Cessez de travailler! (...) Sortons aujourd'hui de toutes les maisons qui nous étranglent: de l'usine bruyante, de l'atelier plein de poussière, du domicile à plafond oblique, sortons toutes! Prenons nos enfants par la main et allons nous asseoir sur les prés verts, au bord des forêts et, en commun avec les camarades qui pensent comme nous et qui désirent ce que nous désirons, fêtons la journée prolétarienne. »

(L'Exploitée, 2.VII.1908)

Nos grands-mères, elles sortaient leurs louches et leurs casseroles pour rythmer les manifs et chassaient à coups de balai les briseurs de grève; elles ne se mariaient pas et expliquaient comment ne pas faire d'enfants; elles prétendaient faire les mêmes études que les hommes; elles publiaient des journaux, organisaient des coopératives de production et des crèches; elles réclamaient le droit au plaisir, à la paresse...

Elles choquaient, nos grands-mères, quand elles fêtaient à leur façon le 1er Mai, il y a septante ans.

L'EXPLOITÉE est un journal de femmes syndicalistes suisses. Il parle de la double misère des femmes, au travail et dans la famille; il parle des tentatives de sortir de cette misère, en Suisse et ailleurs. Cette double révolte, cette double indignation, on la retrouve chez bien d'autres femmes dont les livres d'histoire ne nous parlaient guère, mais dont les noms commencent à réapparaître: Emma Goldman, jeune ouvrière russe émigrée aux Etats-Unis, se consacre à l'agitation anarchiste après la pendaison des six anarchistes de Chicago en 1886; Mother Jones se consacre à l'organisation des mineurs après avoir perdu mari et enfants lors de l'épidémie de fièvre jaune de Memphis, en 1867; Margaret Sanger milite depuis la grande grève du textile de Lawrence (Massachusetts) en 1912. Louise Michel et Séverine, ç'avait été la Commune de Paris qui en avait fait des révolutionnaires; pour Alexandra Kollontai et Vera Figner, ç'avait été la discrimination de la Russie tsariste à l'égard des femmes et le manque de réponse dans le mouvement révolutionnaire d'alors.

Margarethe Faas, quant à elle, lance *L'EXPLOITÉE* après la grève générale du canton de Vaud en 1907.

Toutes ces femmes feront de l'agitation, dans le même mouvement, pour la révolution sociale et pour la libération des femmes de l'esclavage de la maternité non voulue.

* * *

Il ne s'agit pas ici de paraphraser *L'EXPLOITÉE*, puisque ce volume en reproduit les dix-huit numéros¹: leur lecture est suffisamment claire. Mais nous voudrions dire notre plaisir de donner à lire ce journal de Margarethe Faas, pour l'avoir si souvent croisée chez ses amis — les anars Fritz Brupbacher, Gustav Landauer, mais aussi Jules Humbert-Droz — et au fil des lectures, et pour faire connaître un peu de sa vie qui fut de plaies et de bosses, d'illégalisme et de marginalité bien souvent, depuis les balbutiements du syndicalisme jusqu'aux premières marches anti-atomiques.²

Plaisir aussi de donner à lire un mouvement de chez nous, de Suisse romande, pour reconnaître les usines où l'on faisait grève et le quartier où le journal s'imprimait. Plaisir de donner à lire que, parmi les féministes du début de ce siècle, il n'y avait pas que des suffragettes et des carriéristes.

* * *

Quelques années plus tard paraissait à New York *THE WOMAN REBEL*, journal de Margaret Sanger qui est connue pour ses campagnes en faveur de la contraception et oubliée comme anarchiste; le premier numéro³ se donnait gaiement le programme suivant :

« *Les femmes rebelles réclament :*
le droit à la paresse,
le droit d'être mère célibataire,
le droit de détruire,
le droit de créer,
le droit d'aimer,
le droit de vivre. »

* * *

1) La collection provient de la bibliothèque du CIRA, à Genève.

2) Sa biographie n'a jamais été menée à bien; des informations sont toutefois contenues dans le travail de Monica STUDER: *L'organisation syndicale et les femmes, l'action de Margarethe Faas-Hardegger à l'Union syndicale suisse (1905-1909)*; mémoire de licence, Université de Genève, 1975, 92 p.

3) réédition: New York, Archives of Social History, 1976; ed. by Alex Baskin.

I.

En 1904, la Fédération suisse des syndicats professionnels mettait au concours un poste de secrétaire féminine, conformément à la décision d'un récent congrès. Des deux candidates, ce fut Margarethe Faas qui fut retenue. Elle voyait ainsi son poste futur :

«La secrétaire aura à se vouer tout particulièrement à l'organisation du prolétariat féminin qui, tel qu'il est aujourd'hui, forme un grand obstacle au libre développement du mouvement ouvrier. Il faudra donc faire entrer l'ouvrière dans ses syndicats respectifs et la rattacher à ses collègues masculins pour qu'elle marche de concert avec eux, ayant les mêmes intérêts et le même but — «l'affranchissement du joug capitaliste». Et puisqu'en Suisse nous n'avons pas encore d'inspectrice du travail, la secrétaire aura encore à faire la besogne de celle-ci, c'est-à-dire qu'elle aura à s'occuper de la vie intime de l'ouvrière de fabrique et de celle à domicile, elle aura à tirer d'elle les plaintes se rattachant au métier, que la femme dit si difficilement à l'homme... »⁴

La lettre de candidature de Marg. Faas donnait quelques indications biographiques: née à Berne en 1882, après l'école obligatoire elle fut envoyée en pensionnat pour lui faire passer *«l'esprit de contradiction et les bourdes socialistes. On eut pour résultat justement le contraire; lorsque je revins de la Suisse française, les bourdes avaient passé, c'est vrai, mais au lieu des bourdes, il y avait des principes et des opinions arrêtés — fort désagréables à un milieu bourgeois.»*

Après avoir travaillé quelque temps aux PTT, elle commence des études de médecine, déjà mère de famille. *«Mais, ayant reconnu combien tout le savoir du médecin est infructueux si nous ne supprimons pas la cause de toute maladie, la misère; ayant reconnu les sources de la misère dans l'ordre social actuel et les mauvaises lois qui le représentent, je changeai de plan et j'étudiai le droit dans l'intention de mettre plus tard au vrai profit de l'humanité les connaissances que j'acquerrais.»*

Pendant ses études déjà, elle organise des cercles de discussions, contribue à créer des syndicats, participe à des négociations et à des conflits. *«Aujourd'hui mes forces sont divisées; c'est pour terminer cet état de division intérieure que je viens m'annoncer comme candidate pour le nouvel emploi.»*

⁴) Fédération suisse des syndicats professionnels, circulaire du Comité fédéral aux sections; Berne, Bibliothèque de l'USS 3/8, 1904.

La création du secrétariat féminin se fait au moment où la Fédération suisse des ouvrières, constituée vers 1890 sous l'impulsion de Luise Steck, Clara Zetkine, Angelica Balabanoff, adhère à l'USS. L'organisation des femmes n'est guère favorisée par les ouvriers syndiqués, qui y voient une concurrence aux sections existantes. En 1905, un accord est passé entre l'Union syndicale et la Fédération des ouvrières: celle-ci organisera avant tout les travailleuses à domicile et les employées de maison, les blanchisseuses, repasseuses, etc.; elle contribuera à la formation des travailleuses sur le plan syndical, social et politique et encouragera les ouvrières d'usine à adhérer aux syndicats d'industrie (*Beilage zur VORKAEMPFERIN, 1. Mai 1906*). A cette époque, les ouvrières syndiquées sont quelque 3000, soit 1 ½ pour-cent de l'ensemble des syndiqués; elles sont recrutées surtout dans le textile, les tabacs et le papier.

En 1906 paraît le premier numéro de l'organe de la Fédération, sous la responsabilité de la secrétaire de l'USS: *DIE VORKAEMPFERIN*, qui tire à 2000 exemplaires après un an. Le 1er mai 1907, les efforts d'organisation en Suisse romande ont porté suffisamment de fruits (pendant des années, Margarethe Faas va donner plus de cent conférences par an) pour que *L'EXPLOITÉE* soit lancée à dix mille exemplaires. En 1908, chacun des deux journaux paraît à 2400 exemplaires en moyenne.

Très vite pourtant, la secrétaire féminine sera en conflit avec le Comité syndical fédéral. Elle dénonce non seulement les mauvais traitements dont les femmes sont victimes à l'usine, mais aussi ceux que leur font subir leurs maris et pères; elle prône l'action directe et ne respecte pas volontiers la voie hiérarchique; elle s'insurge contre les expulsions et arrestations d'«agitateurs étrangers».

Au printemps 1907, les ouvrières de la fabrique de cigares Vautier, à Yverdon (aujourd'hui propriété de British-American Tobacco Co.) demandent à Margarethe Faas de venir leur exposer le fonctionnement des syndicats et souhaitent s'affilier à la Fédération des travailleurs de l'alimentation. Aussitôt les patrons les licencient en bloc. Le soutien de la centrale syndicale nationale tarde à venir, sous prétexte que le syndicat des cigarières n'y est pas encore affilié. En vérité, ce sont les armes choisies dans cette lutte qui lui font peur, les actions directes entreprises: boycott des tabacs Vautier et constitution d'une coopérative de production.

Margarethe Faas et ses compagnes trouvent en revanche une solidarité immédiate auprès des Unions ouvrières (syndicalistes révolutionnaires) de Suisse romande; leur organe, *LA VOIX DU PEUPLE*, se joint à *L'EXPLOITÉE* pour promouvoir le boycott des produits Vautier, les dénichant sous tous leurs noms d'emprunt, éditant par dizaines de milliers des étiquettes de propagande: «*Camarade, si tu fumes des Marocaines, tu es un faux frère, un traître!*» Les journaux demandent aussi à leurs lecteurs et aux sections de verser des parts sociales pour la constitution d'une coopérative de cigares et cigarettes, d'entente avec la coopérative Helvetia à Menziken-Burg (Argovie), créée pour des raisons analogues.

Die Vorkämpferin

Offizielles Organ des Schweiz. Arbeiterinnenverbandes, vertritt die Interessen aller arbeitenden Frauen.

Für die kommende Nummer bestimmte Korrespondenzen sind jeweilen bis zum 20ten jeden Monats zu richten an die Redaktion: Margarethe Saas-Hardegger, Bern.	Er erscheint am 1. jeden Monats.	Inserate und Abonnementsbestellungen an die Administration: Buchdruckerei Conzett & Cie., Zürich.
	Einzelabonnements: Preis: Inland Fr. 1.— per Ausland „ 1.50 Jahr	

Frauen, Arbeiterinnen, Genossinnen! Der 1. Mai ist Feiertag!

An die Frauen der Arbeit!

Frauen der Arbeit! Liebe Arbeitsschwester!

An jedem Tag, an dem wir zur Arbeit in die Fabrik oder ins Geschäft wandern und uns an die Berufsarbeit zu Hause oder auswärts machen — an jedem Tag begleiten uns Tausende Woche für Woche, Jahr für Jahr. Tausende unserer Mitschwester seufzen unter dem Joch harter Arbeit und erwarten mit Sehnsucht Befreiung, Erlösung!

Wer wird Befreiung uns bringen, fragst du wohl, meine Schwester. Ja, du denkst wohl noch, daß nur der große Befreier, der Tod dich erlösen könne von dem Ungemach des Lebens. Sei mutig! Komm, wir wollen uns unsere Zeit voll Kampf und Sturm und Drang einmal ansehen.

Wirklich, unsere Zeit steht im Zeichen des Kampfes! Du liest aus den Zeitungen von Lohnkämpfen, von Arbeiterausständen wegen zu langer Arbeitszeit, von Aussperrungen ganzer Berufsgruppen, von Konflikten aller Art. Du hörst wohl auch von Arbeitervereinen, die sich gebildet haben, um die Besserstellung in Arbeiterkreisen zu fördern. In deiner nächsten Umgebung,

in deinem Hause wohl gar, spielt sich ein Kampf um bessere Lebensbedingungen ab, und du stehst vielleicht kopfschüttelnd dabei und verstehst ihn nicht.

Und du stehst nicht allein mit deinem Nichtverstehen; mit dir stehen viele Tausende diesem Existenzkampf zu, und leider sind es vielfach sogar Arbeitskollegen deines Nachbarn, die ihn bespötteln und verleumben, weil sie ihn nicht begreifen.

Dein Nachbar hat das Zeichen der Zeit verstanden! Er hat eingesehen und es bemüht ihn immer mehr, wie tief das arbeitende Volk niedergedrückt ist, wie Männer und Frauen um den Lohn, der niemals zu ihrem Lebensunterhalte ausreicht, jahraus, jahrein sich plagen, wie viele zugrunde gehen, weil ihr Verdienst nicht ausreicht, die Körperkraft, die sie während ihrer Arbeit täglich abgeben, wieder zu ersetzen, durch geeignete, stärkende Nahrung und durch die nötige Erholung.

Sieh' dich einmal um, in deinem Fabrikssaale, betrachte die Ältern unter deinen Mitarbeiterinnen einmal genauer. Bemerkst du den Lebenszug in ihrem Antlitz, die müde Haltung ihres Körpers, der sich nicht mehr auftraffen kann, nicht mehr imstande ist, ungebeugt die Last der Arbeit und Sorge zu tragen?

Feuilleton.

Unter Fabrikarbeiterinnen.

(Ein erlauschtes Gespräch.)

Alte Arbeiterin: „Sieh, liebes Kind, ich arbeite schon über 30 Jahre in der nämlichen Fabrik, in welcher du auch beschäftigt bist. Allein, trotz allem Bemühen bin ich heute noch so arm, wie zu der Zeit, da ich als junges, starkes Mädchen in dieses Geschäft eingetreten bin.“

Ich bin Witwe, und zwei Ehegatten sind vor mir zu Grabe getragen worden, mit beiden mußte ich so viel als möglich mitverdienen. Zur Zeit der Krankheit gerieten wir in bittere Not, und auch die Schmach ist mir nicht erspart geblieben, in schlimmster Zeit von einem hartherzigen Hausherrn wegen Nichtbezahlung des Hauszinses auf die Straße gestellt zu werden. Damals hatte der alte Fabrikherr Erbarmen und erlaubte uns, in der Fabrik in einem kellerartigen Raume einige Zeit wohnen zu dürfen ohne weiteres Entgelt.

Aus zweiter Ehe hatte ich einen Knaben. Unser Fabrikherr hatte auch einen, und so kam es, daß damals mein Kind der tägliche Spielgefährte und Freund des Fabrikantensöhnchens wurde.

Nach einigen Monaten konnten wir wieder eine Wohnung mieten und es ging wieder, wenn auch kümmerlich, weiter.

Aber wie du siehst, liebe Tochter, habe ich auch heute noch nichts erübrigen können, um mich für meine alten Tage vor Not zu schützen.“

Junge Arbeiterin: „Ja, wo ist jetzt Ihr Sohn und wie alt ist er? Kann er Ihnen jetzt nicht eine Stütze sein?“

Alte Arbeiterin: „Er hat eben jetzt auch schon große Kinder und ist selber ein armer Mann, trotzdem er schwer arbeiten muß.“

Junge Arbeiterin: „Und sein Kamerad, der Fabrikantensohn, kümmert der sich um seinen jungen Freund nicht mehr? Wenn er selber auch heute ein reicher Mann geworden ist, ohne je arbeiten zu müssen, wird er sich doch gewiß noch seines Dackbruders erinnern?“

Alte Arbeiterin: „Ja, liebe Tochter, der junge Herr ist jetzt unser Arbeitgeber. Der würde uns mit großen Augen anschauen, wenn wir uns erlaubten, wie ehemals, ihn mit „Du“ anzureden.“

Junge Arbeiterin (kopfschüttelnd): „Die Welt ist halt ganz verkehrt!“

— — — Soll es denn ewig so bleiben?

Ulrich'sche Anstalt.

En été 1909, le boycott des produits Vautier se termine en raison de la capitulation du patron qui accepte de réintégrer les ouvrières licenciées et de reconnaître leur syndicat. La coopérative de production, quant à elle, continuera de fonctionner quelques années encore et offrira des produits de rechange lorsque ce sera au tour des tabacs Burrus, de Boncourt, d'être boycottés...

* * *

C'est à la même époque, au printemps 1909, que Margarethe Faas quitte le secrétariat de l'Union syndicale, usée par des années de conflits et victime probable de la réorganisation des organes directeurs, en novembre 1908. *L'EXPLOITÉE* a cessé de paraître en octobre 1908; le numéro d'avril 1909 de *DIE VORKAEMPFERIN* publie la lettre d'adieu de la rédactrice:

« Au cours des quatre dernières années, mes conceptions ont évolué de telle sorte qu'il paraît que je n'ai plus ma place parmi vous comme secrétaire et rédactrice. C'est une évolution lente et irréversible qui m'a amenée à fréquenter surtout les plus pauvres, les plus misérables, les couches sociales les plus basses auxquelles nous, travailleuses, appartenons — et pour les plus désespérés, il n'y a d'espoir, de salut, de vie que dans une société entièrement nouvelle.

Mon seul désir aujourd'hui est de contribuer, avec des camarades qui ont les mêmes opinions que moi, à construire cette nouvelle société; de vous montrer comment on peut vivre et travailler sans le système des salaires, sans exploitation — librement.

Voilà pourquoi l'on me dit que je ne conviens plus. »

A ce moment-là, il y a 7400 femmes syndiquées, soit deux fois et demie autant qu'en 1904, représentant dix pour-cent des effectifs de l'Union syndicale; la moitié d'entre elles sont dans le textile, un quart environ dans l'horlogerie, une fraction importante dans l'alimentation et les tabacs.

Margarethe Faas sera plus libre alors de propager et de vivre ses idées anarchistes, sans craindre la désapprobation du Comité fédéral. Elle lui écrit d'ailleurs, dans sa lettre de démission: *« Mon expérience dans l'affaire d'Yverdon et à d'autres occasions ont éveillé en moi un immense dégoût de la bureaucratie centraliste et de son lourd appareil pseudo-étatique. C'est ce dégoût qui m'a finalement amenée, ce printemps, à démissionner de mon poste de secrétaire syndicale. »*⁵

DIE VORKAEMPFERIN continuera de paraître jusqu'en 1920, devenant en 1915 le *« journal des travailleuses social-démocrates de Suisse »*.

5) Bibliothèque de l'USS 3/8, juin 1909

II.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire, implanté surtout en Suisse romande, tandis que la Suisse allemande connaît déjà un syndicalisme institutionnel et intégré, est à son apogée en 1907. La Fédération des Unions ouvrières de Suisse romande a 7000 membres; son organe, *LA VOIX DU PEUPLE*, paraît de 1906 à 1914. La centrale nationale réformatrice, Fédération suisse des syndicats professionnels (qui prendra plus tard le nom d'Union syndicale suisse, USS), a dix fois plus de membres à la même époque; il y a en Suisse sept à huit cent mille ouvriers et ouvrières dans l'industrie.

Les Unions ouvrières romandes, cousines des syndicats révolutionnaires français et italiens, regroupent les syndicats sur le plan local. Le triste exemple des partis ouvriers de cette région du pays, fortement influencés par le Parti radical (né des révolutions de 1848) et compromis électoralement, les encourage à l'anti-parlementarisme. Elles ne croient guère à la démocratie parlementaire, et pas non plus à l'armée de milice, vertu dont se pare la Suisse et instrument dont usent de plus en plus fréquemment les patrons pour briser les grèves et réprimer l'agitation. Cette conception globale de la révolution sociale ne se borne pas à souhaiter l'amélioration de la condition ouvrière. Et lorsque c'est de cela qu'il s'agit, on n'ira pas parler aux patrons autour de la table de négociations: les syndicalistes révolutionnaires mettront en oeuvre des moyens proprement prolétariens, d'action directe — grève générale, boycottage, sabotage.

Dans chacun de ses numéros, *LA VOIX DU PEUPLE* publie la liste des ateliers et des professions mis à l'interdit ainsi que la liste des produits à boycotter. Deux grandes grèves générales marquent l'histoire du syndicalisme révolutionnaire en Suisse romande: celle de Genève en 1902, après une grève des employés des tramways où la direction de la Compagnie n'avait pas la sympathie de l'opinion publique, et celle du canton de Vaud en 1907, lors de la grève des chocolatiers d'Orbe et Vevey, chez Peter-Kohler (firme qui sera plus tard absorbée par le plus gros appétit de la branche, Nestlé).

Quand on ne peut plus parler aux patrons, parce qu'ils répriment toute tentative d'organisation en licenciant à tort et à travers, on se passe d'eux et on crée des coopératives. C'est dans ce contexte que s'inscrit la coopérative des cigarières d'Yverdon, dont parlent nombre d'articles de *L'EXPLOITÉE*. D'autres existent ailleurs, moyens de lutte pratique lorsque ateliers ou commerces sont mis à l'interdit ou pour soutenir des boycottages: des cafés et lieux de réunion d'abord (Cercle coopératif de Genève, de Nyon); puis le salon communiste de coiffure de Genève, à la rue Vallin, qui sera imité à Lausanne, l'imprimerie des

Unions ouvrières de Lausanne, à La Perraudettaz, la boulangerie communiste de Genève. En 1902 déjà, la grève générale de Genève avait été efficacement soutenue par la distribution de repas des cuisines communistes, gérées par les anarchistes du RÉVEIL.

Ce faisant, les syndicalistes révolutionnaires restent conscients du fait que les coopératives sont un instrument de lutte, plus ou moins durable, un exemple d'alternative, mais non « *le moyen d'opérer l'affranchissement complet du prolétariat, qui ne peut avoir lieu que par la révolution sociale internationale* », et que « *la coopération est la forme sociale qu'adoptera le travail après l'émancipation des travailleurs* », comme le déclaraient déjà les militants jurassiens en 1870. Il ne s'agit pas de faire des ouvriers de nouveaux bourgeois, de nouveaux gestionnaires du capital.

III.

« Mais, chères camarades, il ne faut pas chercher des moyens quand c'est trop tard. Nous sommes toutes d'accord pour constater que l'avortement est un fait social qui, dans la société actuelle, s'impose souvent comme une véritable nécessité. Mais je ne puis les faire et je ne connais personne qui brave la loi sans se faire payer cher, et nous sommes pauvres. Il faut prévenir la grossesse par des moyens anti-conceptionnels que je puis indiquer. Mais il ne faut pas attendre, pour me demander ces moyens, qu'un malheur soit arrivé. »

(L'Exploitée, 8.XII.1907)

A peine Margarethe Faas avait-elle fait passer cette note dans son journal que les lettres affluaient par centaines à la rédaction. Elle décidait alors de faire imprimer une circulaire explicative. En décembre 1908, *LA VOIX DU PEUPLE* annonce qu'elle a imprimé une circulaire à 10 000 exemplaires, en sus des livres et brochures qu'elle annonce dans son service de librairie.

Les « moyens préventifs » dont on parle à l'époque, outre l'information de base sur la physiologie et les organes sexuels, sont la méthode des températures et le pessaire pour les femmes, la capote anglaise et, déjà, la vasectomie pour les hommes. C'est surtout dans les milieux anarchistes et libres-penseurs que se fait une propagande anti-conceptionnelle, contre les tabous de l'Eglise et les besoins de la grande industrie : pourquoi les familles de la haute société n'ont-elles que deux ou trois enfants, tandis que les femmes ouvrières donnent naissance à cinq

à dix enfants, dont plusieurs ne survivent pas? Pourquoi les gouvernements mènent-ils une politique particulièrement nataliste pendant les guerres et en période coloniale? Pourquoi des journaux sont-ils saisis pour obscénité, et leurs éditeurs condamnés, pour avoir parlé de limitation des naissances?

C'est en France et aux Pays-Bas que se développe le plus tôt le «néo-malthusianisme»; un congrès international se tient à Paris en 1900, qui diffuse autant que faire se peut les techniques de prévention des naissances et d'avortement. Si la répression est la plus forte aux Etats-Unis, elle existe partout: Paul Robin, E. Armand, Charles et Jeanne Humbert en France, Pierre Ramus en Autriche, Margaret Sanger et son équipe à New York, Henri Baud et Margarethe Faas en Suisse, ainsi que les médecins zurichois Fritz Brupbacher et Max Tobler seront tous poursuivis, mis à l'index, voire condamnés pour avoir été les pionniers d'une information qui mettra encore un demi-siècle à être tolérée, ou pour avoir pratiqué des avortements et des vasectomies. Les ouvrages de Havelock Ellis et du médecin suisse Auguste Forel seront publiés dans une semi-clandestinité avant d'être assurés d'une diffusion large et durable.

A la différence des bourgeoises bien intentionnées, *L'EXPLOITÉE* voit dans la propagande anti-conceptionnelle un des moyens de libérer les femmes du peuple, de les encourager à s'organiser et à lutter pour de meilleures conditions de vie. Elle s'oppose avec vigueur à la «prostitution légale» que représente trop souvent le mariage ainsi qu'à la répression exercée contre la prostitution tout court, sans que ses causes sociales profondes ne soient dénoncées. Elle revendique pour les femmes des assurances maladie et des congés de maternité payés, en ne manquant pas d'avertir ses lectrices des pièges de la légalité bourgeoise et de la bureaucratie. Elle ne se bat pas pour le suffrage féminin mais contre les discriminations dont les femmes sont victimes.

La version allemande du journal est bien plus discrète encore sur ces points, probablement parce que le comité de l'Union syndicale la contrôle de plus près. Après le départ de Margarethe Faas, le journal fera campagne pour le vote des femmes, pour l'inscription dans la stricte légalité des droits des travailleuses à domicile, des mères célibataires et des jeunes domestiques, pour la généralisation de l'enseignement ménager. L'autonomie des femmes n'est pas un enjeu syndical.

* * *



L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.
Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —
Pour l'étranger » 1 fr. 50

LA FEMME ET LA SOCIÉTÉ

Ah! quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Nous voulons, ô Société!
Trouver contre le vent qui passe
Un abri dans l'Égalité!
Comme les heureux et les sages
Nous voulons, sous les verts ombrages,
Écouter le chant d'un oiseau,
Nous faire un bonheur sans mélange
Et nous aussi dans de beaux langes
Endormir nos fils au berceau.

Clovis HUGUES.

La femme est une éternelle persécutée, une sacrifiée. En remontant des stades les plus anciens de l'histoire et de la civilisation jusqu'à nos temps modernes, nous ne l'avons jamais connue que comme une esclave ou une servante. Elle était méprisée sous les théocraties orientales, et les livres sacrés la définissaient une nature de corruption, de débauche et lui attribuaient tous les vices. Les mythes bibliques l'accusent d'avoir perdu le genre humain. L'infériorité de la femme est admise et sanctionnée dans toute l'antiquité orientale, grecque, romaine; la femme ne vécut jamais que dans la contrainte. Soit enfermée au harem, soit dans le gynécée, elle vit dans une situation dégradée. Méprisée et avilie par le christianisme (Jésus ne répondit-il pas durement à sa mère aux noces de Cana : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? ») elle passa de la domination religieuse sous la servitude juridique et politique. Tous les législateurs, soit grecs, soit romains, la déclaraient un être inférieur et accordaient à l'homme un pouvoir absolu sur elle.

Et il en est resté ainsi jusqu'en nos jours. Encore aujourd'hui, toutes les législations frappent de condamnation l'avortement — souvent commandé par la misère et la détresse — alors qu'elles ne protègent pas la filiation naturelle; tous les codes condamnent la prostitution tandis que les pères dans la plupart des cas échappent à toute responsabilité.

Qui ne connaît le douloureux martyr des filles-mères qui, la plupart du temps, ont succombé pour avoir de quoi vivre pendant quelques jours. Exploitée misérablement dans les usines, s'exténuant pour un salaire de quelques centimes par jour à un travail dégradant; exploitée par la Société, les mœurs et la morale publique, la femme vit sous l'arbitraire le plus cynique, sous la dépendance la plus servile.

Jeune encore, on l'arrache aux affections familiales, aux joies enfantines, aux illusions de l'adolescence pour la livrer seule et sans appui aux contre-maîtres grossiers, aux patrons lubriques et flatteurs.

Mariée, elle devient non pas la compagne aimée, chérie, protégée, mais l'objet, la chose du mari auquel elle doit, dit la loi, entière obéissance et soumission. « Femmes, soyez soumises à vos maris », enseigne la religion.

Victime des préjugés, esclave de la maternité, elle engendre dans la douleur, ne procréant pas librement et volontairement, imposant à ses flancs meurtris une torture continuelle, abandonnant son corps aux déprédations des enfantements successifs. Et à la servitude interne s'ajoute la servitude externe, la domestication des bras et des forces physiques au travail de l'atelier.

Ainsi passèrent des générations et des générations de femmes sacrifiées, martyrisées, qu'une tradition barbare a liées, dès les origines de l'humanité, aux chaînes de la soumission et du travail, aux étreintes de la douleur.

Eh bien! nous voulons nous affranchir de la domination maritale pour ne plus rester que l'épouse aimante, la digne compagne, la libre mère; nous voulons nous libérer des préjugés sociaux pour ne plus devenir que la bonne sœur ou la douce amie.

Avec notre frère et notre compagnon, l'homme, nous voulons combattre les injustices sociales, supprimer la misère, briser les entraves à la liberté. Aux rangs des combattants nous sommes, aux rangs des insurgés nous serons!

Créant l'Ètre, nous le voulons joyeux dans

l'enfance, heureux à l'âge adulte, paisible et reposé dans la vieillesse.

Nous voulons une société meilleure, nous travaillons aux Temps Nouveaux, nous combattons pour la liberté de tous, partout. CORINNE.

CHEZ NOUS

Un mari jaloux, le maçon Cestonaro, à Zurich, battait sa femme ; elle le quitta, prit avec elle son enfant et travailla en journée.

Un beau matin qu'elle lavait des bas dans la maison de son frère, elle alla au cabinet pour chercher de l'eau. A ce moment, son mari vint, s'enferma avec elle et lui demanda de retourner chez lui.

La femme, apeurée, dit oui. Alors, proférant une parole déshonorante, l'homme soudainement se jeta sur sa femme, l'enlaça solidement, ouvrit la bouche et, d'un seul coup de mâchoire, enleva le nez de la malheureuse.

La police trouva le nez par terre.

La jeune femme est maintenant guérie. Mais, hélas ! autrefois jolie, elle restera mutilée pour toute sa vie !

Le verdict de messieurs les juges : « Un an de prison au mari et 200 francs d'indemnité à la femme ».

Deux cents francs ; nos nez ne valent pas cher. Ah ! si c'eût été le nez d'un juge !

Le jour de son mariage, on n'a certainement pas prédit, à Mme Cestonaro, la triste vie qui l'attendait.

Cette femme est tombée sur un mari particulièrement brutal, j'en conviens. Mais tous peuvent changer.

Combien de pauvres femmes qui souffrent sous le joug de maîtres brutaux et fous !

Combien de temps nous faudra-t-il encore pour comprendre qu'il est déraisonnable de contracter des unions indissolubles ?

Quelle mère heureuse ! s'exclament une quantité de « bons » journaux, émerveillés devant le cas de Mme Cornu, qui vient d'accoucher de « trois garçons robustes ».

Cette « mère heureuse » mit au monde deux garçons en janvier 1905 ; au mois de décembre de la

même année elle en eut deux autres, de sorte que cette pauvre femme, dans le délai de deux ans et trois mois, mit au monde *sept enfants !*

Ce qu'elle doit être affaiblie, épuisée, la pauvre mère ! Ce qu'elle doit avoir supporté, peiné et souffert, cette « mère heureuse » !

Avec les quatre garçons nés avant 1905, elle en a maintenant *onze à soigner*.

Ce qu'elle doit avoir veillé et pleuré, la pauvre martyre.

Et les bons journaux de nos seigneurs et maîtres se pâment : « Quelle mère heureuse ! »

Si cette admiration n'est pas feinte, elle est tout simplement stupide.

« **Onze petits soldats Cornu à Provence, près Vaumarcus** » — oui, c'est l'autre chanson !

Ces messieurs ne se réjouissent donc pas de ce que ces onze garçons pourront soutenir leur vieille mère quand elle les aura tous péniblement élevés, non ! Aujourd'hui déjà, ces messieurs se réjouissent de *les lui prendre tous les onze quand ils auront vingt ans*.

Il paraît que nos seigneurs et maîtres ont bien besoin de soldats.

Tout en s'identifiant avec la patrie, ils proclament que « cette brave femme d'ouvrier a servi sa patrie mieux que maint soldat ».

Et cette « patrie », messieurs, sera-t-elle reconnaissante pour ces bons services ? Donnera-t-elle à la mère surchargée une aide pour qu'elle puisse se reposer, un logis assez grand pour que les onze garçons ne deviennent pas maladifs, et la nourriture suffisante pour tant de bouches ?

Non, la « patrie » n'a pas d'argent pour tout cela — elle dépense tout en fusils et canons pour la défense de la fortune des privilégiés.

On comprend pourquoi ces messieurs se réjouissent.

Quant à nous, pauvres servantes de la « patrie », en reconnaissance de nos « bons services », cette patrie ne nous donne pas même l'illusion d'un droit.

Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit point dans la servitude. Chamfort.

L'ÉPOUVANTAIL

Un vieux paysan faisait dans son jardin un épouvantail pour éloigner les oiseaux. C'était une perche fichée en terre et affublée de vieilles hardes. Ce paysan venait chaque matin considérer son mannequin et il n'était pas rare de le voir embellir son œuvre, pour laquelle il sentait une affection secrète. Un jour, c'était une écharpe rouge qu'il lui ajoutait. Un autre jour, c'était une plaque de métal brillant dont il gratifiait sa poitrine vidée en signe de décoration.

Bientôt, avec une réelle ingéniosité, le vieux paysan confectionna pour son fantoche une sorte de masque à large bouche et à grands yeux. Pauvre vieux ! Son faux bonhomme devenait tout son orgueil ! Une fois, il retrouva dans son grenier un ancien sabre rouillé et aussitôt il en arma son épouvantail. Cette passion avait grandi lentement et lorsque le vieillard apercevait le

mannequin agitant au vent bras et jambes et brandissant son grand sabre, ce spectacle l'impressionnait beaucoup et il sentait même en lui une sorte de crainte. Il en arriva à se demander si, vraiment, c'était bien lui qui était l'ouvrier de ce monstre. Terrifié, à la fin, le vieux ne prenait plus les sentiers qui pouvaient l'amener en face de son œuvre, mais comme de tout le jardin on découvrait le grand diable dans sa danse infernale, il finit par ne plus oser y mettre les pieds et s'enferma dans sa bicoque.

Enfants qui souriez à ce récit, retenez bien l'histoire de ce vieux paysan, car en grandissant vous verrez que les hommes sont semblables à lui. Ils prennent quelques-uns d'entre eux pour les masquer à leur fantaisie. Ils affublent ceux-ci d'une sinistre robe noire, couvrent ceux-là d'uniformes dorés, puis aussitôt ils en ont peur et leurs épouvantails deviennent leurs dominateurs. Maurice MARCHIN.

Après 27 ans d'instances incessantes, le Haut Conseil fédéral a publié un projet d'assurance contre les maladies et les accidents.

Mais ceux qui ont espéré que cette loi serait obligatoire, c'est-à-dire qu'elle engloberait tout le monde, sont bien déçus aujourd'hui.

Selon ce projet, ne bénéficieront de l'assurance que ceux ou celles qui sont assurés dans les sociétés privées.

Ceci signifie que les plus pauvres, les plus misérables, les plus nécessiteux n'en jouiront pas !

Pourquoi ?

Nos divins maîtres, LL. EE. de Berne, nous répondent que les dépenses de la patrie pour ses malades, ses vieux, ses infirmes, ses ouvriers accidentés et ses femmes en couches, *ne doivent pas dépasser 7 millions de francs.*

Nous, nous sommes un peu simples d'esprit, et nous avons estimé jusqu'ici que la patrie ne devrait pas lésiner sur les secours qu'elle accorde à ses enfants malheureux. C'est pourquoi nous avons demandé candidement :

« Mais pourquoi seulement sept millions ? Où est l'argent produit par le nouveau tarif des douanes, cet argent qu'on nous a tout spécialement promis d'affecter aux assurances ? »

« Chères amies », nous a-t-on répondu, « par les temps inquiétants que nous courrons, il nous a fallu élever le budget militaire ».

En l'an de grâce 1907, on dépensera plus de 40 millions pour des œuvres de destruction et de mort !

Nos enfants et leurs jeux. — Un accident s'est produit il y a quelques jours dans la forêt de Macolin, au-dessus de Bienne, où des enfants jouaient aux Indiens.

L'un d'eux, qui était muni d'un pistolet d'enfant, arme qui fait actuellement fureur parmi la jeunesse mais qui n'en présente pas moins de grands dangers, tira sur l'un de ses camarades et l'atteignit à la nuque.

La balle a pénétré jusqu'à la colonne vertébrale, le médecin ne peut l'extraire et si des complications se produisent, la blessure peut devenir mortelle.

Il faudrait vraiment que nous, les mères, nous tâchions d'éloigner nos enfants des jeux brutaux — surtout des jeux de soldat ! Et ceci non seulement à cause du danger que courent nos enfants, mais — surtout ! — à cause des mauvais instincts que l'éducation devrait combattre et que ces jeux réveillent et cultivent.

Les jeux des enfants sont les occupations des adultes.
Pestalozzi.

Les faiseuses d'aiguilles de La Chaux-de-Fonds sont en mouvement. Ces ouvrières sont syndiquées depuis deux ans et le comité nous écrit que ses efforts sont récompensés par l'attitude résolue des ouvrières. Nous espérons, avec nos amies les faiseuses d'aiguilles de La Chaux-de-Fonds, que ce mouvement se terminera à leur avantage.

Les ouvrières de Nyon ont l'intention de se syndiquer. Et d'après ce qu'elles nous écrivent, elles ont grand besoin d'un syndicat, car les salaires qu'elles gagnent sont des salaires de misère.

A la fabrique de *pâtes alimentaires*, des femmes qui travaillent depuis 6 heures du matin gagnent 60 fr., et les pressières ne gagnent même que 55 fr.; d'autres, qui commencent à 7 heures, ont 50 et 55 fr. — par mois, bien entendu.

A la fabrique d'*allumettes*, les salaires varient entre 1 fr. 50 et 1 fr. 60 *par jour* pour 10 heures de travail.

A la *poterie*, 1 fr. 20 à 1 fr. 80 pour 11 heures de travail.

C'est abominable !

De plus, à la fabrique de pâtes, il y a un contre-maître qui, paraît-il, n'est pas la fleur des hommes : il a réussi à mettre la main sur le patron de l'usine et celui-ci ne voit plus que par ses yeux.

Ce drôle de contre-maître ne se gêne pas d'aller au vestiaire des femmes quand celles-ci se déshabillent ; lorsqu'elles lui en font le reproche, il leur répond que le patron le paye pour surveiller partout.

Quand les ouvrières s'adressent à lui pour une augmentation de salaire, il s'en inquiète fort peu, car il est intéressé aux bénéfices de la fabrique.

Tous les mois ou toutes les six semaines, l'usine est fermée pendant deux jours pour les ramonages, et ces journées sont décomptées à chacune des pauvres ouvrières à raison de 2 fr. 40 et 2 fr. 50 !

On ne comprend vraiment pas comment ces femmes ont pu supporter si longtemps de pareils affronts.

Aussi il est certain que, ce soir, elles viendront toutes à la manifestation du 1er mai et à la conférence du camarade Viret, à la Maison du Peuple, sur *la nécessité du syndicat.*

Celles d'entre elles que nous n'avons pu informer verbalement sont cordialement invitées par ces quelques lignes.

Les ouvriers chocolatiers de la fabrique de Serrières songent à s'organiser. Mais il y en a encore de bien timides !

Parmi les maximes de La Rochefoucauld, nous en avons trouvé d'excellentes que nous recommandons à la méditation des ouvriers et ouvrières apeurés ou leurrés par les bienfaits des princes Suchard :

« La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. »

« Cette clémence dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. »

Dans les fabriques d'un autre prince — non pas des chocolats, mais des souliers — chez Bally, la grève vient d'éclater.

Il y a deux ans, à Schönenwerd, les ouvriers et ouvrières se syndiquaient et donnaient leur adhésion à leur fédération de métier : la Fédération suisse des ouvriers sur cuirs.

Mais M. Bally, roi des souliers, conseiller national

et grand bienfaiteur, fit si bien miner en sourdine que le syndicat finit par devenir pour ainsi dire jaune. M. Bally s'entendit en patriarche avec ses ouvriers, leur composa des statuts et institua une « commission ouvrière ».

Or il arriva, un beau jour, que cette commission ne dit pas oui — mais non. Alors le patriarche congédia le plus résolu des ouvriers de la commission et ce renvoi fit voir clair à ces pauvres gens éblouis. Les camarades de la partie du renvoyé suspendirent aussitôt le travail. Il va sans dire que le roi refuse toute entente avec ses sujets.

En Suisse allemande, où nous avons encore bon nombre de partisans des « commissions ouvrières », nous ne saurions trop apprécier la conduite du conseiller national Bally. Du reste, S. M. a daigné pousser sa propagande à outrance : il vient de congédier les jeunes ouvrières dont les frères sont en grève.

Cela fait que cette année, à Schönenwerd, nous aurons une manifestation du 1er mai telle qu'on ne l'a jamais vue.

Les demoiselles des magasins de la *Coopérative de consommation*, à Bienne, ont décidé de participer au cortège du 1er mai.

En conséquence, les magasins de cette coopérative seront fermés ce jour-là.

Bravo ! Il n'y a pas de propagande coopérative plus efficace.

MALTHUSIANISME

Lectrices, n'avez-vous pas été frappées de ce fait, c'est que les grandes familles se rencontrent presque toujours dans la classe ouvrière et non pas dans la bourgeoisie ? En devinez-vous la raison ?

C'est tout simplement que les bourgeois connaissent les moyens de restreindre leur progéniture tandis que les ouvriers les ignorent. Il se trouve ainsi que, dans les milieux où les ressources sont modestes, on succombe sous la gêne et les privations qu'entraînent les charges de famille alors que les riches peuvent s'enrichir toujours plus en supprimant cette cause de dépenses.

Le petit Victor, les poires et le tremblement de terre¹.

Le petit Victor était un enfant fortuné, fils de riches et honnêtes parents. Il avait un jardin avec un poirier magnifique, qui produisait chaque année seize poires très belles, très agréables à voir et valant certainement plus d'un million chacune.

Dans ce jardin, il y avait un paysan, maigre, laid, sale et à moitié idiot, qui *téchai* continuellement et suait, et de sa sueur arrosait le poirier qui croissait robuste et verdoyant, de manière à ne laisser jamais le petit Victor manquer de poires.

Toutefois ce paysan n'en mangeait pas, parce qu'un nommé Dieu et sa propre volonté le lui avaient dé-

D'autre part, lectrices, n'avez-vous déploré, comme nous, que des parents mal portant mettent au monde des enfants qui, héritiers de leur mauvaise santé, sont fatalement condamnés à une vie de souffrances et de misères ? Ne trouvez-vous pas souverainement injuste que ces innocents, qui n'ont pas demandé à naître, pâtissent de maux intolérables ? N'avez-vous pas souvent songé qu'il eût mieux valu, pour ces pauvres petits, ne pas voir le jour ? Et nous en appelons à votre dignité d'êtres libres : n'estimez-vous pas abominable que les femmes, comme c'est presque toujours le cas, soient *forcées* d'accepter les risques, les dangers de la maternité ? Pourquoi la maternité n'est-elle pas libre, consciente, comme elle le devrait dans une société prétendue civilisée ? Pourquoi la femme, aujourd'hui, devient-elle mère souvent sans le désirer ?

Eh bien, le Malthusianisme (théorie de Malthus) répond à toutes ces questions. Il enseigne les *moyens pratiques* de limiter volontairement les naissances, c'est-à-dire d'éviter les grandes familles. A la maternité non désirée, il veut substituer la maternité consciente, réfléchie, réalisée dans les meilleures conditions de santé et dans les meilleures conditions économiques. — « Proportionner le nombre de ses enfants à ses ressources. — Bonne naissance, bonne éducation » : telle est sa devise, tels sont ses principes.

* * *

Un *Groupe Malthusien* s'est constitué récemment à Genève pour l'étude en commun de ces délicates questions et la diffusion de saines notions d'hygiène et de morale intersexuelles. Parmi les adhérents de la première heure, citons : le docteur-professeur Aug. Forel, le docteur Dainor, notre camarade Marguerite Faas, les citoyens Alfred Devenoge et V. Grandjean, députés, et de nombreux membres des organisations syndicalistes et socialistes. Des consultations médicales gratuites vont être organisées. Pour tous renseignements s'adresser à l'auteur de ces lignes, 106, Eaux-Vives, à Genève.

Valentin GRANDJEAN.

fendu ; il se contentait de croquer de temps en temps un pois chiche ou une paire de haricots, et croissait ainsi maigre, laid, sale et demi-idiot. C'était bien la chose la plus laide qu'on puisse voir dans ce monde.

Un jour, le tremblement de terre survint, qui jeta par terre le misérable taudis, où le paysan dormait, tout au fond du jardin. Le pauvre homme resta ainsi dépourvu de tout et dans l'impossibilité de continuer à bêcher et à suer pour faire croître le poirier.

Alors le petit Victor s'émut, et étant monté dans l'office, où il gardait les poires qu'il avait en trop, car il était assez bon ménager, il coupa une poire en dix morceaux et il en porta un au pauvre homme, qui, tout satisfait, se mit à agiter la seule main que lui avait laissée le tremblement de terre et à crier : Vive le petit Victor !

Morale : Le petit Victor est un enfant qui a du cœur.

RICCIARDETTO.

¹ Traduit de l'italien pour les *Temps Nouveaux* et dédié aux victimes de nos « bienfaiteurs ».

LETTRE DE FRANCE

Paris, 23 avril 1907.

A la Rédaction de l'Exploitée.

Chères camarades,

Nous avons été ravies d'apprendre que vous preniez l'initiative de la publication d'un journal en langue française, destiné à être l'organe des femmes travaillant dans les fabriques, les ateliers et les ménages.

Vous l'appellez l'Exploitée, et ce titre nous paraît très heureusement choisi: il indique clairement que vous n'avez pas l'intention de faire du féminisme à la façon des duchesses et des dames du monde — mais que vous pensez, comme nous, que la vraie lutte doit avoir pour but l'émancipation des femmes qui travaillent et qui souffrent sous l'exploitation capitaliste. Cette émancipation ne peut se réaliser qu'à la condition que se réalise en même temps l'émancipation des ouvriers, des exploités du sexe masculin. Et dans cette lutte, qui ne sera pas celle des femmes contre les hommes, mais des exploités et des exploitées contre leurs exploités des deux sexes, nous aurons pour adversaires non seulement des hommes, mais aussi des femmes: toutes les femmes qui soutiennent l'odieux régime capitaliste, qui en profitent et qui en vivent; qui tyrannisent les ouvrières dans les ateliers et les fabriques, les employées dans les magasins, et les servantes dans les maisons bourgeoises; ou qui vivent dans l'oisiveté et le luxe aux dépens de la classe travailleuse.

Je vous envoie, au nom d'un groupe de camarades, une première liste de vingt abonnées à l'Exploitée; cette liste a circulé parmi les membres de l'Université populaire du XIV^e arrondissement de Paris, et je puis vous affirmer que toutes et tous nous sympathisons chaleureusement avec votre entreprise, à laquelle nous souhaitons le meilleur succès.

La lecture de votre journal aura pour nous, femmes françaises, un double avantage; elle nous fortifiera dans notre foi aux principes de liberté, d'égalité et de justice, que nous serons heureuses de voir propager par votre organe; et elle nous permettra de nous sentir solidaires, à travers les frontières, des femmes qui, dans un pays voisin et ami, veulent participer à la grande œuvre de l'émancipation du travail.

Recevez, chers camarades, notre salut le plus sympathique.

Joséphine HÉDELIN.

Aux camarades et amis

qui nous ont fait des abonnés et qui nous ont écrit des paroles si bonnes et si encourageantes, nous adressons de sincères remerciements pour la grande peine qu'ils se sont donnée et la sympathie réconfortante qu'ils nous ont prouvée.

Il y a parmi vous des hommes de tous les âges, de tou-

tes les professions et conditions. Des vieillards septuagénaires, des jeunes amis qui viennent de quitter l'école, des pères de famille surchargés nous ont envoyé des lettres si touchantes que nous nous sommes proposé d'en publier quelques-unes, celles qui sont comme des illustrations douloureuses de la misère des prolétaires.

Merci, camarades! L'Exploitée espère se rendre digne de votre chaleureux appui.

Marguerite FAAS.

AU DEMORS

La formule de mariage la plus laconique est certainement celle de M. Weller, juge de police à San Francisco.

La voici in extenso:

La veux-tu?

Le veux-tu?

Donnez-vous la main!

Promets-tu de lui obéir?

Promets-tu de la nourrir?

Vous êtes mari et femme!

Vous êtes mariés!

Voilà une formule autrement simple et claire que les nôtres qui, dans un torrent de belles paroles étourdissantes, noient la conscience de la femme et lui cachent l'acte de violence que la société commet sur elle en livrant son corps et son âme à un mari « pour l'éternité ».

La vertu s'est enfuie des cœurs et s'est réfugiée sur les lèvres. *Voltaire.*

En Roumanie, la révolte des paysans désespérés est apaisée brutalement:

15,000 paysans sont en prison, 10,000 paysans sont fusillés.

Et maintenant que « le pays est tranquille », le gouvernement sanglant publie une « lettre au peuple » dans laquelle il déclare « vouloir améliorer le sort des paysans sans dommage pour les intérêts des propriétaires légitimes ».

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je déclare m'abonner à

L'EXPLOITÉE

pour le prix de 1 franc par an.

Nom et prénom

Adresse exacte

Ecrire ces indications très lisiblement. Découper le présent Bulletin et l'expédier dans une enveloppe ouverte affranchie de 2 centimes.

Bien adroit, ce gouvernement qui sait faire une omelette sans casser des œufs !

La seule chose qui puisse sauver les pauvres paysans est ce qu'ils ont demandé : *La terre à ceux qui la cultivent.*

Mais cette terre restera propriété privée des riches « propriétaires légitimes » pour qu'ils aient assez de terrain de chasse.

C'est avec du plomb que le gouvernement répond aux paysans qui demandent du travail et du pain.

La terre est la propriété commune de tous les hommes.
Pape Grégoire-le-Grand.

A Vienne, par une grève courte mais énergique, les couturières et les tailleurs pour dames ont obtenu une pleine victoire.

L'augmentation des salaires (15 p. 100) n'est pas le point le plus important. L'essentiel, c'est la transformation de l'état d'esprit des ouvrières qui, jusqu'ici, étaient absolument des esclaves d'atelier travaillant pour un salaire ridicule.

La minime somme qu'on leur donnait en échange du travail de toute une journée suffisait juste aux frais de toilette que nécessite le métier dégradant qu'elles étaient obligées de faire le soir, dans les rues, pour parfaire leur traitement.

Désormais, aucune de ces ouvrières ne gagnera en dessous de 2 fr. 20 par jour — il est vrai que c'est bien peu !

Mais, puisqu'elles ont enfin compris la force de la coalition...

D'ailleurs, chez nous en Suisse, elles gagnent encore beaucoup moins.

Aux ouvrières et aux femmes de ménage

Voici que, d'une quinzaine à l'autre, le journal est créé qui, tout spécialement, se propose de faire entendre les revendications des femmes qui travaillent.

Les camarades zélés, de toutes les parties du

Administration de

L'EXPLOITÉE

Rue du Marché, 3

BERNE

pays, font des abonnées et se donnent une peine inouïe pour notre journal.

Mais ce journal ne sera rien, si vous n'y collaborez pas.

Chères camarades, il ne suffit pas de signer comme abonnée, il ne suffit pas de faire signer ses connaissances.

Si vous voulez que l'*Exploitée* devienne vraiment *votre journal*, il faut que vous y collaboriez de tout votre savoir et de toute votre âme.

C'est pourquoi, si vous avez des soucis, des tourments quelconques, si vous souffrez d'une misère ou si vous voyez une injustice qui se commet — prenez un morceau de papier et un crayon — écrivez ! Écrivez à l'atelier, à la dérobée, ou le soir, à la cuisine — une seule phrase, un fait, une question — et envoyez votre plainte.

Nous allons dire à nos camarades plus forts que nous ce dont nous souffrons et ce que nous voulons. N'ayez peur ! si vous ne le désirez pas, vos noms ne seront connus de personne.

Tout ce qui vous oppresse et qui vous révolte, confiez-le sans arrière-pensée et sans fausse honte à votre *Exploitée*.

L'*Exploitée* le criera à ceux qui ont les oreilles bouchées ; elle fera voir clair à ceux et celles qui jusqu'ici ont eu des yeux pour ne point voir.

Marguerite FAAS.

PENSÉES

Les coutumes. — Pour que la femme soit l'égal de l'homme, il faudrait qu'il n'y eût pas de coutumes spéciales à chaque sexe ; coutumes spéciales qui cachent aux enfants les organes sexuels, ainsi que leur signification. Il ne doit pas y avoir de secrets entre les enfants du même âge.

Les vices. — Les vices sont le résultat de l'éducation actuelle qui exagère une simple différence de proportion, de fonction, de forme de chacun des organes de l'appareil génital :

- par l'*uniforme* (vêtement) spécial à chaque sexe ;
- en *grammaire*, par les deux genres ;
- par l'enseignement des *jeux* bizarres, brutaux aux garçons et des jeux de prostitution domestique aux filles.
- par l'organisation de la *société* actuelle laissant aux femmes la charge des enfants.

Rationalisme. — La violence ne peut suffire à l'abolition de ces coutumes et des vices qui en résultent ; il faut, avant tout, démontrer que l'individu adapté, le « sélectionné » est celui qui ne perd pas son temps à faire des gestes inutiles à sa vie : que les gestes utiles à la vie se réduisent à produire hygiéniquement la plus grande force avec des instruments ayant le plus petit volume et poids, ceux-ci étant fournis par un minimum de travail.

Il n'y a pas de préoccupations normales en dehors de la lutte contre le milieu extérieur, c'est pourquoi il est nécessaire de bien le connaître. Les prévenus (savants) s'adapteront, survivront par leur faculté de combattre les dangers pour l'espèce, les individus d'une espèce étant solitaires par sélection. Marcel Guélin.

Lausanne (Étraz. 23). — Imp. des Unions ouvrières à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration.

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marquerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année: 1 fr. —

Pour l'étranger » 1 fr. 50

AUX GORGES DE L'ESCLAVAGE

C'était au printemps. Le temps était radieux et dans l'éclat du soleil la nature paraissait s'animer de nouveau, s'égayant de couleurs encore indécises qu'enveloppaient, comme un nimbe immense, les brumes légères de l'horizon. Le lac tranquille reflétait dans le profond de ses eaux bleues les rochers nus qui bordent la route, ajoutant à cet ensemble si parfait de beautés naissantes la mélancolie de ses ondes, la monotonie de ses lignes.

* * *

Je suivais ainsi la rive depuis un quart d'heure environ, sans but arrêté, m'oubliant un peu, dans la paix sereine du printemps, aux charmes de cette poésie nouvelle, rêvant... je ne sais de quoi... de lumière, de bonheur, d'harmonie... Quand, subitement, une pensée me hanta. Plus au nord, sur le versant, le sol s'évasait puis se resserrait en forme de gorge dans le fond de laquelle s'entassaient, pêle-mêle, des fabriques aux façades crasseuses, aux cheminées noircies, aux abords sales et sans issue. Une atmosphère lourde et aromatisée d'une persistante odeur de chocolat montait des usines en action. Tout cet entassement de fabriques inélégantes et décrépites, avec des apparences de vieilles fortifications ou de casernes vous donne l'idée d'un antre, d'un gouffre où la lumière ne pénètre pas, où le soleil ne luit jamais. C'est une espèce d'« Abîme » dont Zola eût découvert les secrets, dans les profondeurs duquel il eût surpris des drames, heurté des chaînes et se serait senti impressionné par le spectacle douloureux de la servitude.

Je poussai plus avant dans la gorge, et sur le chemin une femme et un enfant me précédaient. Qu'étaient-ils, où allaient-ils ? La femme, probablement la mère, petite, courbée, marchait la première d'un pas mal assuré, éniue, épeurée. L'enfant, d'âge avancé déjà, la suivait, indifférent, l'allure traînante, la tête baissée, secoué parfois

d'un élan de curiosité instinctive. Il avait la physionomie d'un fou, d'un dégénéré, sans expression précise, le regard étonné, la bouche souriante. Il s'arrêtait chemin faisant et regardait, sans avoir l'air de comprendre, les ateliers terreux, les machines en fonction, les courroies en mouvement; il souriait, puis reprenait le chemin que sa mère avait suivi.

Je les vis entrer dans des bureaux pour en ressortir aussitôt et reprendre leur route sans rien se dire, balancés comme des épaves que la faim pousse d'écueil en écueil. Ils entrèrent de nouveau au bureau voisin et en ressortirent immédiatement après. Que voulaient-ils ? A les voir ainsi naviguer, je pensai qu'on cherchait à faire employer l'enfant à quelques travaux d'usine. C'était probablement le fils d'un ouvrier pauvre, d'un alcoolique dont la vie dégradante avait transmis à sa trop nombreuse descendance les germes pathologiques de ses vices, les tares héréditaires de sa dégénérescence. Le pain manquant au foyer, il fallut évidemment se décider d'abandonner l'ainé à ses propres forces et de le faire travailler pour le laisser vivre, tandis qu'il aurait eu besoin de prévenances, de protection et de soins.

Cette mère et cet enfant, obligés par la nécessité de se proscrire, de se livrer à la pieuvre patronale, symbolisaient à mes yeux tout le prolétariat entier, ployé sous le joug capitaliste, obéissant aux passions des grands.

Je pensai alors à ces centaines d'ouvriers et d'ouvrières que les usines cloîtent comme dans des prisons, cachant derrière les barreaux puisants de leurs cellules, les détenus privés du soleil, du jour et de l'espace. Je pensai à ces pauvres jeunes filles qu'à l'âge le plus tendre on livre à la fabrique, on asservit à un travail éreintant, excessif, alors que leurs facultés sont incomplètement développées, que leur santé est encore frêle et chétive - à ces mères dont la maternité trop souvent torturée leur a procuré, au lieu des joies douces et sacrées de la famille, les privations du cœur, la servitude du corps, l'enfer de l'usine - à tous ces êtres humains

travaillant, produisant, amassant des produits et vivant misérablement, sans liberté, sans plaisirs, pendant que les exploiters et les actionnaires vont se reposer de leur paresse dans les stations de bains près des Alpes ou au bord de la mer.

* * *

Pourquoi ces inégalités ? Les exploiters ont-ils plus de mérite à posséder les richesses que les travailleurs qui les produisent ? Les possèdent-ils parce que ce sont eux qui turbinent le plus : dix, onze heures par jour ? Disposent-ils légitimement de leur fortune dont ils font un véritable instrument de despotisme ? De quel droit ont-ils le pouvoir de faire travailler autrui en le laissant végéter ou de le condamner à la faim en lui refusant du travail ? Il n'y a plus de droits quand le corps et l'esprit ne sont pas libres ; il n'y a plus de droits quand la vie n'est faite que de servitude et d'abdications ; il n'y a plus d'indépendance quand on est sous l'autorité d'un ou de plusieurs hommes.

Et comme l'existence dément tous les jours la Bible qui enseigne aux grands dispensateurs de philanthropie « aime ton prochain comme toi-même », car pour aimer son prochain il faudrait ne point l'asservir, ni le laisser se priver de quoi que ce soit ! Comme elle flétrit la morale de notre société dont le but devrait être de laisser vivre et faire vivre !

Si donc les humains veulent s'affranchir, s'ils veulent goûter au calice de la liberté la rosée fraîche des joies et des bonheurs, s'ils veulent dans les élans de la pensée vivifier leur âme et fortifier leur esprit et dans le concert des passions retremper leur énergie, qu'ils n'attendent rien de la bonté des puissants, qu'ils n'espèrent rien de notre organisation sociale actuelle.

Qu'il s'associent au contraire dans la poursuite de cet idéal, qu'ils s'entraident mutuellement en ne comptant que sur l'effort de leur classe — sur leur propre effort.

APRÈS LA BATAILLE

(Rêve d'un réaliste)

L'effroyable bataille s'était terminée à la tombée de la nuit.

Sur le champ de carnage, qu'éclairait d'une lumière crue la pleine lune, le silence se faisait de plus en plus ; les cris des blessés allaient s'affaiblissant à mesure que décroissaient les forces vitales ; dans le lointain on entendait encore çà et là un coup de canon ; les voitures d'ambulance, avec leur cortège de médecins et d'infirmiers, circulaient lentement entre les piles de morts et de blessés, pour ramasser ceux-ci, les panser et les transporter aux ambulances.

Sur la vaste étendue, on ne voyait pas une seule créature humaine qui marchât debout.

Soudain, dans ce lieu d'horreur, parut une femme. S'avancant lentement, elle se penchait successivement sur chacun des officiers couchés sur l'herbe, lui soulevait la tête, le regardait au visage ; puis, se relevant péniblement, elle allait à un autre, d'un pas

Prolétaires ! la nature ne vous a pas créés esclaves. Ses prés, ses fleurs, ses moissons, ses richesses vous appartiennent ; la nature, c'est la vie et pour vivre il faut être libre.

Devenez donc des fils de la nature ! Devenez libres !

Corinne.

CHEZ NOUS

Ouvriers et ouvrières d'Yverdon, ne portez plus de cravates rouges ni d'emblèmes d'aucune sorte de couleur rouge ; il y a des gens qui se sentent menacés dès qu'ils voient un morceau d'étoffe couleur de sang.

Le Peuple, organe des radicaux d'Yverdon, est certainement dirigé par des gens de cette espèce. Ils sont très étonnés, au *Peuple*, de n'avoir pas entendu de cris discordants dans notre cortège du Premier Mai. Ils s'attendaient sans doute à ce que les injustices qu'ils commettent, avec tous nos bourgeois, soulèvent nos imprécations, et le drapeau rouge leur est apparu sans doute comme l'emblème du sang qui devra être versé en expiation de leurs fautes.

Ils nous jugent à leur aune et c'est leur mauvaise conscience qui leur fait craindre des représailles.

Ce même journal ajoute : « Une centaine de citoyens de notre ville ont donc trouvé qu'il n'y avait pas suffisamment de jours de chômage par année. »

Certainement, les ouvriers ont besoin au moins d'un jour pour discuter leurs intérêts de classe et chercher la voie vers la libération.

Et les ouvrières femmes ou les femmes d'ouvriers en ont plus besoin encore.

Combien parmi nous, ouvrières et femmes d'ouvriers, ne comprennent pas qu'elles doivent soutenir leurs maris, leurs camarades de travail ! et cependant, combien d'entre nous doivent abandonner leurs enfants en des mains étrangères pour aller travailler à des tarifs de misère dans les fabriques, ruiner

chancelant, pour examiner encore celui-là, et poursuivait de la même façon sa recherche toujours infructueuse.

Après une heure entière ainsi employée en efforts inutiles, elle s'assit, complètement épuisée, sur un monticule de gazon, pour se reposer et reprendre des forces avant de continuer sa lugubre course. Immobile, elle écouta un moment la plainte des blessés, puis regarda fixement le champ de bataille.

« Où peut être mon Arthur ? » dit-elle à haute voix, et elle commença à sangloter. Alors on put voir bouger quelque chose qui, caché dans l'ombre du monticule, était resté jusqu'à ce moment inaperçu de cette femme ; une tête se souleva un peu, avec de sourds gémissements, et la lune éclaira la figure du guerrier blessé à mort.

« Arthur ! » s'écria la femme. Elle poussa un cri perçant, et tomba morte à côté de son époux expirant.

Or, cette femme était dans un état de grossesse avancée et, dans ce dernier mouvement d'angoisse et d'effroi, elle avait mis au monde un petit garçon, qui, en naissant, commença à vagir.

leur santé, passer leur vie tout entière à faire des rentes aux patrons et finir dans un asile ou aller frapper dans ses vieux jours à la porte des bureaux de bienfaisance.

Tout cela est la conséquence des salaires trop bas et de la sujétion dans laquelle on nous tient.

Ouvrières de tous les métiers, brisez avec l'indifférence coupable, ne vous reposez pas sur la charité publique. Celle qui est assistée est encore plus esclave que les autres.

Venez au syndicat, vous n'avez pas du sang de jaunes dans les veines, ni de traîtres, ni d'esclaves, ni de poltronnes ; vous avez des besoins de femmes libres, vous avez besoin d'indépendance, de bien-être, de loisirs. Pour obtenir tout cela, ne comptez ni sur la charité, ni sur les patrons, ni sur les hommes, ni même sur le ciel, ne comptez que sur vous-mêmes et agissez !

Une ouvrière.

Comme ils font ! — Je profite du journal pour signaler la conduite d'un maître charpentier d'Yverdon qui, sous prétexte d'acheter un calendrier du Grütli, s'est rendu chez la femme d'un syndiqué en l'absence de son mari et s'est permis de lui faire des propositions dégoûtantes.

Je conseille aux individus de cette espèce, lorsqu'ils sont dégoûtés de leurs femmes, et qu'ils désirent tromper autrui, de s'adresser à des femmes de leur propre caste et non pas à des ouvrières.

La femme d'un ouvrier.

Nos camarades chocolatiers de Serrières se sont organisés.

Alors Russ-Suchard, fidèle à la Constitution fédérale qui garantit la liberté d'opinion et la liberté d'association, a congédié jusqu'à présent *18 ouvriers*, parmi lesquels un ouvrier qui a travaillé dans la fabrique pendant 21 ans !

À une première lettre que le syndicat lui adressa, M. Russ-Suchard répondit qu'il n'entendait pas discuter avec des gens qu'il ne connaissait pas, des étrangers, des meneurs.

Vous ne savez donc pas, M. Russ-Suchard, grand

Le cri de la femme et les vagissements du nouveau-né étaient quelque chose de si étrange et de si saisissant, que les blessés alentour, malgré leurs souffrances, prêtèrent attention.

Ils levèrent la tête, cherchant de quel endroit venaient les cris de l'enfant.

Ces pleurs ininterrompus d'un nouveau-né, en un pareil endroit, en un pareil moment, éveillèrent graduellement, chez ceux des blessés qui étaient en état de penser encore à autre chose qu'à eux-mêmes, une si vive impression, tant de curiosité et de commisération, qu'ils rassemblèrent leurs dernières forces pour essayer de s'approcher de l'enfant.

On aurait pu les voir, officiers et soldats, rampant à quatre pattes, péniblement et gémissant à chaque mouvement, vers un même lieu, vers celui d'où partaient les vagissements.

Et lorsque, redressés sur leurs genoux — car ils n'étaient pas en état de se tenir debout — ils aperçurent le cadavre de la mère, et l'enfant à côté d'elle, tous ils oublièrent complètement leurs souffrances, et pleurèrent.

bienfaiteur devant le Seigneur, que les ouvriers syndiqués de votre usine ont mis à la tête du syndicat des personnes indépendantes de vous parce qu'ils connaissent à fond tout le bien — et tout le mal — dont vous êtes capable ? — et vous avez l'outrecuidance de reprocher à vos esclaves leur comité indépendant ?

Le syndicat jaune que vous avez voulu former et pour lequel vous avez — si inutilement il est vrai ! — fait circuler dans la fabrique des listes d'adhésion, ce syndicat jaune aurait sans doute été plus à vos ordres, n'est-ce pas, cher prince ?

Et maintenant que le syndicat jaune a été un avortement, la maison Suchard S. A. vient d'accoucher d'un second enfant — un monstre tout comme le premier. On l'a baptisé « commission ouvrière de la fabrique de chocolat Suchard ».

Les statuts de cette commission vous intéressent-ils ? Nous allons en publier seulement les passages les plus intéressants :

Pour maintenir la bonne entente entre patrons et ouvriers, il est créé une commission ouvrière composée d'ouvriers et ouvrières de la fabrique Suchard.

Va pour la bonne entente... nous allons voir de quelle façon elle sera « maintenue » :

Art. 7. — Quand des délibérations avec la direction sont nécessaires, celle-ci est représentée aux séances de la commission par un ou plusieurs délégués dont l'un prend la présidence. La direction ne vote pas dans la commission, mais se réserve la ratification des décisions prises par cette dernière.

C'est charmant, cette entente, n'est-ce pas ?

Mais continuons :

Art. 8. — Le secrétariat tient le procès-verbal des séances de la commission. Ce procès-verbal est en tout temps à la disposition des membres de la commission et de la direction ; il est considéré comme absolument confidentiel (!) et aucune communication ne doit être faite en dehors de la fabrique.

Art. 10. — Les séances de la commission ont lieu en dehors des heures de travail de la fabrique et dans un local fourni par la direction.

Hein, quelle bonté ! ? Mais elle va encore plus loin :

Un vieil officier prit la main de la morte et y déposa respectueusement un baiser ; tous essayèrent leurs yeux humides ; et, en sanglotant, souvent forcé de s'interrompre dans son discours par de vives douleurs physiques, l'officier se mit à parler d'une voix faible à ceux qui l'entouraient :

« Camarades, mes pauvres camarades ! Tous ici, amis et adversaires, nous avons aujourd'hui fait loyalement notre devoir. Personne ne peut nous adresser le moindre reproche. Nous avons tué et blessé des hommes, et nous avons reçu la mort ou des blessures. Ainsi le veut notre devoir au champ d'honneur ; c'est là notre tâche, pour l'accomplissement de laquelle nous sommes tous prêts à mourir. Mais regardez cette femme — ici tous commencèrent à sangloter — regardez ce pauvre enfant ! Nous, nous donnons notre vie pour ravoir la vie d'autrui ; cette femme, elle, a donné sa vie pour créer une vie nouvelle ! Quelle grandeur dans cette mère ! Et pourtant, qui lui élèvera un monument ? Qui commémorera son souvenir par une inscription ? Qui parlera d'elle dans l'histoire ? Qui s'apitoiera sur son martyre ? »

Art. 15. — *Les membres de la commission touchent pour chaque séance une indemnité de 1 fr., payée par la fabrique. Le secrétaire reçoit 2 francs.*

C'est bien peu, au fond ! Les pharisiens ont offert 30 francs à Judas pour trahir une seule personne.

Pour en trahir quelques centaines, douze francs par séance de commission, c'est vraiment bien peu.

Enfin, pour le cas où tout cela ne suffirait pas, MM. Suchard S. A. dans l'art. 16 « se réservent toujours la modification des statuts ».

Ce qu'ils croient « leurs ouvrières » stupides, messieurs Suchard S. A. — Et ce qu'ils seront étonnés, si un beau matin nous, femmes de ménage en Suisse n'achèterons plus un seul brin de leurs différents chocolats !

Comment ils tiennent leur parole ! Vous savez qu'à Pâques, lors de la grève générale, la direction des fabriques de chocolat de Vevey, Orbe et Bussigny a promis de régler les tarifs à la pièce « avec bienveillance » ? Eh bien ! sur dix centimes d'augmentation demandés, ils en ont accordé deux. C'est là leur bienveillance.

Vous vous rappelez que les directeurs ont promis d'égaliser les salaires dans les trois fabriques. A Bussigny, on est resté complètement en arrière parce qu'à Bussigny les ouvrières sont peu nombreuses et qu'il ne vaut pas la peine de leur tenir parole.

Enfin, il a été promis que personne ne perdra son travail pour fait de grève. Or, à Vevey, les directeurs commencent à débaucher les ouvrières qui, depuis de longues années, sont dans la fabrique. Tout cela sous prétexte que tout le chocolat se fera à Orbe.

Les ouvrières cigarières de la fabrique De Lavallaz, à Monthey, se sont organisées en syndicat, il y a six semaines.

Mais, M. De Lavallaz les a fait appeler et les a si bien traitées, que le lendemain la lettre suivante nous arriva :

Madame, je viens par ces quelques lignes vous annoncer que vous n'avez plus besoin de vous occuper de notre syndicat, car nous, ouvrières, nous nous som-

Un autre officier dit alors d'une voix qui tremblait : « Je meurs au champ d'honneur, dans un sentiment de profonde humiliation. Il est vrai, nous avons tous rempli notre devoir et peut-être était-il nécessaire de nous imposer ce devoir pour la patrie : *mais quel malheur pour nous de n'avoir pas été appelés à un devoir plus éternel !* Dans les jours de paix, comme nous étions fiers de notre situation, de notre importance ! Mais que sommes-nous auprès de cette femme ? *Qu'est-ce que le vaste et atroce champ de carnage qui nous entoure, en comparaison du lieu sacré où un nouvel être est né à la vie !* Qu'il est sublime, le devoir confié par la nature à une femme ! Elle sait, cette femme, que le plaisir la trompe, pour lui faire peut-être payer par la mort un court moment de joie ; c'est en souriant qu'elle accepte sa tâche, mais c'est au milieu des tortures qu'elle l'accomplit ! »

« Pauvre petite créature humaine, dit un troisième, qui avait tenu les yeux attachés sans relâche sur l'enfant, que fais-tu ici parmi nous ? Pleures-tu si désespérément, parce qu'il le déplaît d'être entourée de meurtriers ? Pauvre petit, toi aussi tu seras un jour

mes arrangées avec le patron qui a grandement accepté nos conditions, et il nous a même mis devant des conditions que nous n'avions pas demandées. Nous retirons donc toutes nos signatures.

Recevez nos salutations.

Les ouvrières de la fabrique de tabacs.

Cette lettre est suivie de huit signatures et porte l'entête imprimée de la fabrique.

Nos camarades verriers nous ont immédiatement envoyé des renseignements sur la situation des 22 autres adhérentes. Deux d'entre elles ont été congédiées sans motif — et les autres se sentent sous la même menace.

« La générosité est un industriel emploi du désintéressement pour aller plutôt à un plus grand intérêt. »

Il faut en croire La Rochefoucauld — et il faut croire aussi que la générosité pour nos syndicats est une maladie d'enfant qu'il nous faut absolument traverser.

Voltaire à d'Argental, juillet 1766 : « L'homme en général est un animal bien lâche, il voit tranquillement dévorer son prochain, et il semble content pourvu qu'on ne le dévore pas. »

Les camarades dont les adresses sont estropiées ou qui n'ont même pas reçu leur journal, sont priés de bien vouloir nous avvertir pour que nous puissions corriger nos listes d'expédition.

Les camarades qui désirent éviter les frais de remboursement sont avertis qu'ils peuvent nous faire parvenir le prix d'abonnement et des paquets de numéros de propagande soit par mandats, soit par timbres-poste.

Les camarades qui veulent bien se charger de l'encaissement sont priés d'envoyer dans le courant du mois de juin tout l'argent qu'ils auront pu obtenir en indiquant exactement les noms des abonnés qui ont payé. Car aux premiers jours de juillet des remboursements seront envoyés à tous ceux pour lesquels l'argent n'aura pas été envoyé.

Inutile de dire que nous remercions chaleureusement nos camarades encasseurs pour les frais et les peines qu'ils épargnent à l'Administration de l'Exploitée.

Lausanne (Straz, 23). — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

forcé de faire précisément ce que nous avons fait ! Certes, *ce n'était pas ce que voulait la mère en te mettant au monde*, et c'est un bonheur pour elle d'avoir été prise par la mort avant de t'avoir vu faire à ton tour ce qu'elle nous a vus faire aujourd'hui. »

Il n'en put dire davantage, et personne ne prononça d'autres paroles ; mais tous, l'un après l'autre, prirent ensuite la main déjà froide de la morte, et y déposèrent un baiser respectueux et ému.

Au moment où le dernier des soldats agenouillés achevait de rendre cet hommage à la pauvre femme, une voiture d'ambulance s'approcha, et l'équipage, qui avait aperçu de loin, aux rayons de la lune, le groupe à secourir, plaça sur la voiture l'enfant vagissant et le cadavre de la mère.

Traduit de l'allemand de LYNKENS, par James Guillaume.

La force des opinions basées sur la logique, c'est que l'histoire leur donne raison.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

<p>Le numéro : 10 centimes Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	---	--

LA FEMME DE DEMAIN

O vous qu'on traite encor de fous ou d'utopistes,
Parce que vous avez un sublime idéal,
Ignorants et penseurs, prolétaires, artistes.
Vous tous les révoltés du baigne social,
Si la foule vous raille et vous comprend si mal,
C'est que vous fûtes égoïstes.

Toutes les fois que l'homme osa porter la main
Sur le joug qui tenait son échine inclinée,
Son rêve n'eut jamais qu'un pâle lendemain;
Il demeura vaincu dans sa lutte obstinée,
Car en son fol orgueil, il gardait enchaînée,
L'autre moitié du genre humain.

A quoi sert d'avoir pris les antiques bastilles ?
A quoi sert de crier : « Les êtres sont égaux ! »
Si vous devez inscrire au seuil de vos familles,
« Autorité », ce nom qui causa tant de maux ?
Si vous laissez l'erreur obscurcir les cerveaux
De vos femmes et de vos filles ?

Tandis que vous cherchez, d'un anxieux regard,
Au zénith du progrès l'aurore fraternelle,
Votre compagne, hélas ! oubliée à l'écart,
Fait de votre fillette une serve comme elle,
Et vos fils, imprégnés de l'âme maternelle,
Sont de deux siècles en retard.

Mais les temps sont venus. L'éternelle mineure
Veut être une personne, et penser, et savoir,
Elle va nous parler de ses droits tout à l'heure ;
Elle à qui l'on prêcha si souvent le devoir.
En s'évadant de l'ombre, elle commence à voir.
De quels mensonges on la leurre.

Bientôt, dans son esprit, la vérité luira
Et quand les lois d'amour la feront créatrice,
Sur ses genoux câlins, le bambin apprendra
A marcher de l'avant vers l'aube rédemptrice ;
Vous, vous avez rêvé : Fraternité, Justice,
Et lui les réalisera !

Les rêves, ô penseurs, sont choses éphémères,
La pensée a son prix, mais le geste est plus prompt ;
Aidez-nous à chasser les malsaines chimères
Qui voltigent encor autour de notre front ;
Il faut, pour affranchir les enfants qui viendront,
Affranchir les futures mères !

Jeanne Longfier-Chartier.

BOURGEOIS!

Il y aurait une curieuse et intéressante étude à faire sur l'origine de la haine du bourgeois et du bourgeoisisme.

Les premiers, croyons-nous, qui honniront les bourgeois furent des écrivains et des artistes. C'est dans les milieux littéraires romantiques, vers 1830, en France, que cette haine éclata. On sait les farouches imprécations antibourgeoises de Théophile Gautier et ses amis à l'historique bataille de la première représentation d'*Hernani*. Un peu plus tard, ce sentiment s'accroissait et se perfectionnait avec la « bohème » de Mürrger. Les facéties et les mystifications de tous genres pleuvaient dru sur les bourgeois de l'époque.

Cette haine du bourgeois, bien entendu, avait des raisons purement esthétiques et morales. Ce n'était point l'exploiteur que les artistes d'alors exécraient, mais l'ignorant, l'imbécile, l'hypocrite aux affectations vertueuses, symbole de vie mesquine, étriquée et pudibonde.

Plus tard encore, les naturalistes, avec Gustave Flaubert, Emile Zola, Tourguenef, les Goncourt, animés de la même horreur du bourgeois, ne ménagèrent point ceux qu'ils estimaient les pires ennemis de la liberté de penser. On sait que Flaubert fut traduit en correctionnelle sous l'inculpation d'avoir outragé la morale dans son roman *Madame Bovary*, cruel tableau d'une certaine bourgeoisie de province. Guy de Maupassant fut aussi poursuivi pour immoralité. Tout cela donna à la lutte contre la bourgeoisie une allure surtout de protestation contre l'hypocrisie des mœurs. Zola voulut affirmer la légitimité de l'instinct. Les Goncourt déclaraient « se fier de la moralité ou de l'immoralité ».

Aujourd'hui, la haine du bourgeois est le corollaire de revendications essentiellement économiques. Ce sont les socialistes, les libertaires, les révoltés de tous genres qui foncent à tour de bras sur le bourgeoisisme. Cela est logique : l'acuité de la lutte sociale a fait reculer à l'arrière-plan

toute autre préoccupation. Nombre d'écrivains — Anatole France, P. et V. Margueritte, A. Charpentier, pour ne parler que des Français — font chorus avec les travailleurs et leur apportent l'appoint de leur talent. Aussi la bataille sera-t-elle de plus en plus furieuse.

VALENTIN GRANDJEAN.

CHEZ NOUS

Les tailleuses et couturières se réveillent à La Chaux-de-Fonds. Elles ont, au nombre d'une soixantaine, signé leur adhésion au syndicat en formation.

Mes amies m'écrivent que, la semaine prochaine, une réunion générale aura lieu, dans laquelle un camarade parlera de la nécessité d'une entente parmi les collègues travaillant aux vêtements. Certainement les chaux-de-fonnières arriveront les premières à une amélioration dont nous aurions toutes tant besoin !

Du reste, elles la méritent, car elles sont autrement énergiques et intelligentes que nous, Bernoises, qui nous sommes laissé devancer par nos patronnes.

Oui ! Figurez-vous que, l'autre semaine, celles-ci se sont réunies pour écouter le discours d'un monsieur qui joue un rôle dans le monde réactionnaire des épiciers ou artisans — je ne me rappelle jamais les noms allemands — enfin, d'un gros monsieur qui leur parla de la nouvelle loi bernoise pour les ouvrières.

C'était évidemment pour en faire des ennemies de cette loi qui, si elle était appliquée, nous donnerait, à nous, pauvres esclaves d'ateliers, une certaine protection légale.

Pas mal ! nos patronnes qui se réunissent pour nous combattre avant que nous ayons songé à nous réunir et à nous connaître une seule fois.

Comme leçon c'est bien, et non seulement pour les ouvrières de notre métier ! Cela nous apprendra que toute protection légale est absolument nulle, an-

nihilée si nous n'avons pas une organisation à nous. La leçon sera bonne, mais douloureuse.

Une couturière de la ville de Berne.

Le Syndicat des chocolatiers de Serrières a passé par sa première épreuve. Vous vous rappelez que, pour l'étouffer, la direction avait congédié « quelques meneurs ». Le syndicat, menacé, est entré en relations avec le président de la Ligue sociale d'acheteurs en Suisse, le professeur Brunhes, de Fribourg, qui s'est offert pour servir d'intermédiaire entre patrons et ouvriers.

Au reste, lors de la fondation de la Ligue d'acheteurs, les ouvriers syndiqués, et spécialement les ouvriers de l'alimentation, avaient protesté contre le fait que la fabrique Suchard figurait sur la liste blanche.

La Fédération suisse de l'alimentation estime — et nous aussi — que ne devraient être recommandées comme ayant de bonnes conditions de travail que les maisons où une organisation syndicale peut contrôler la production et les conditions de travail à chaque instant.

Tout autre contrôle est illusoire.

M. Brunhes a du reste su en convaincre la direction de Serrières, car celle-ci a consenti à un compromis : pourvu que la commission ouvrière existât, et que les ouvriers congédiés s'adressent à elle, ils seraient tous réengagés.

Bon ! Le syndicat a écrit la lettre, l'a multipliée, et les ouvriers sont tous réintégrés.

L'orage a passé, pour le moment, sans faire de mal.

Et maintenant, le jeune syndicat a gagné du temps pour se consolider. L'orage prochain le trouvera prêt à combattre et à vaincre.

On ne trouve plus de servantes ! C'est la plainte générale. Chaque jour, les feuilles d'avis sont remplies d'offres d'emplois. Et pas une demande ! Toutes les lamentations ne changeront rien à cet état de choses. Aujourd'hui, les jeunes filles perdent

PENSÉES

La femme. — La femme est, naturellement, l'égale de l'homme mais les coutumes, modes, us font qu'elle lui est inférieure.

Inférieure dans la lutte par ses charges naturelles spéciales, la femme a pris l'habitude d'être domptée et n'aime que celui qui la bat.

* * *

La folle capitaliste. — L'homme riche montre toutes ses complications inutiles afin de prouver qu'il a beaucoup d'esclaves faisant pour lui de nombreux gestes inutiles (tapisseries, dentelles, faux-cols), ce qui rend la vie à tous plus difficile, étant donné la diminution des producteurs de l'indispensable.

Comme il a peur de disparaître (car les organes non utilisés s'atrophient et disparaissent), avec les sports le riche fait le simulacre des gestes qu'il ferait s'il voulait la vie pour tous.

Les larbins (artistes accouchant des choses inutiles ou des choses utiles gênantes par complication) et les producteurs, loin de reconnaître cette folie furieuse, en sont eux-mêmes possédés puisqu'ils sont envieux de l'imiter.

La société logique. — Pour être conforme à la vie et à la nature, il faut, avant tout, que la société soit plus logique dans son organisation individuelle.

Les conséquences de l'organisation logique individuelle sont la cause indispensable de la libre entente.

Marcel GUÉLIN.

Une illustration. — La dernière mode pour messieurs : cravatte en fil d'argent, invention d'un joaillier de Wiesbaden ; prix d'achat : 200 fr. (De la revue *Moderne Kunst*, Berlin.)

Le dernier cri pour dames élégantes : des gants en or, faits à la manière de harnais, richement décorés de pierres précieuses si possible multicolores. Il est coutume de ne porter qu'un seul gant, celui de la main gauche. Mais ce luxe « monomane » vide déjà un portemonnaie assez garni : suivant la qualité de l'or et la quantité de pierres précieuses juxtaposées, le gant coûte de 1200 à 6000 francs (*Moderne Kunst*, Berlin).

Quel embarras pour les gens riches de gaspiller avec goût les fortunes immenses que nous pauvres crève-la-faim leur amassent !

* * *

Nous croupissons tous dans la boue, mais quelques-uns d'entre nous regardent les étoiles. *Oscar Wilde.*

de plus en plus le goût de s'adonner à une occupation qui les rend non seulement servantes, mais *servees*.

Le ménage privé est aujourd'hui un système démodé, suranné.

La seule solution efficace et rationnelle, c'est la *coopérative de ménage* — telle qu'elle existe en Amérique. Ce système, pratique et économique, s'implante d'ailleurs et gagne du terrain partout où se sont développés l'industrie et le prolétariat féminin.

Le travail salarié n'est pas l'idéal — mais pour nous, femmes, c'est un progrès économique immense car il nous fait perdre le goût d'être *servees*.

Occupons-nous d'Orbe! Les directeurs de la fabrique de chocolat embauchent de nouvelles ouvrières. Des non-syndiquées, cela va sans dire.

Et, soucieux de la vie intellectuelle de « leurs ouvrières », les directeurs soumettent à chaque nouvelle embauchée une liste d'abonnement pour le *Jaune suisse* ! Notre première pensée était qu'ils le leur payeraient au moins ! Mais non, pas du tout ! C'est aux frais des ouvrières mêmes !

L'argent de messieurs les patrons ne suffit plus pour entretenir le *Jaune*. Il faut qu'il marche fort mal pour que ces messieurs se mettent à faire des abonnés. — Du reste, puisqu'ils se mêlent de la lecture de leur troupeau, nous recommandons vivement à messieurs les directeurs de faire des abonnées à l'*Exploitée* — il est vrai qu'elle peut marcher sans eux, mais cela fera toujours du bien — et c'est moins cher.

Et puis, nous sommes un peu jalouses, vous comprenez ?

Quelques dames de Neuchâtel ne trouvant pas de cuisinières ont l'intention de monter une *cuisine commune* et d'engager en commun le personnel nécessaire.

Très bien !

Voyez-vous ces gens qui, des mains et des pieds, se défendent lorsque nous parlons de l'abolition du ménage actuel ! Voilà que les courants économiques les obligent elles-mêmes à faire le premier pas et à réaliser la révolution de l'économie.

C'est très bien !

Ces cuisinières et servantes de la coopérative de ménage ne seront plus des *servees-volontaires* ; elles ne dépendront plus des caprices d'une maîtresse.

Elles deviendront des gens de métier, sachant faire valoir leurs droits matériels et moraux ; elles seront respectées comme tous ceux dont on ne peut se passer.

Pour créer l'entente nécessaire entre les ouvriers chocolatiers de toute la Suisse, il serait peut-être utile de convoquer un congrès général où les ouvriers de toutes les fabriques pourraient discuter.

En Suisse allemande, les camarades chocolatiers ont la conviction que, vu le trust suisse des fabricants, les mouvements des chocolatiers devraient s'opérer simultanément et uniformément pour toute la Suisse.

La résistance des sociétés nous force à *intensifier* nos mouvements et à les *étendre*. Qu'en pensent nos camarades chocolatiers de la Suisse romande ?

Préfèreraient-ils peut-être, pour commencer, un congrès romand ?

On pourrait très bien le convoquer et, assurément, la Fédération suisse des ouvriers de l'alimentation serait prête à faire tout le travail nécessaire.

L'UTILITÉ ET LA NÉCESSITÉ

du groupement syndical.

Une malheureuse indifférence règne encore parmi un grand nombre d'ouvrières.

Bercées par des illusions, trompées par des préjugés, parfois par la résignation même, elles s'imaginent que leurs maux terrestres seront compensés par une vie meilleure. Voilà comment, consciemment ou inconsciemment, elles causent ainsi un tort immense à leurs camarades, sœurs de combat. Et cependant, comme travailleuses, nous ne pouvons entrevoir un autre sort que celui que nous voudrions bien nous donner. Il suffit pour cela d'entrer et de collaborer dans son organisation syndicale. Nombre d'entre nous diront peut-être qu'il faut laisser ce soin au sexe fort. Mais pour celles qui raisonnent ainsi, nous leur demandons : « Qui veillera sur nous ; qui prendra soin de nos intérêts ? » Ce ne seront certes pas nos patrons.

Par sa situation économique l'ouvrière se trouve, vis-à-vis de son patron, en état d'infériorité. Tandis que ce dernier possède les instruments de travail, machines, usines, etc., l'ouvrière ne possède que sa seule force physique ou cérébrale, ce qui fait que, pour vivre, elle se trouve dans l'obligation de vendre cette force au patron. Celui-ci, parmi la quantité de bras qui se tendent pour obtenir du travail et pouvoir se mettre un morceau de pain sous la dent, choisira toujours, dans son intérêt, celle qui lui vendra sa force physique et sa force cérébrale pour le plus maigre salaire. Mais si l'ouvrière se trouve, vis-à-vis de son patron, dans une situation économique inférieure, et si ce dernier peut à son aise lui imposer ses conditions de travail, cette situation changera lorsque les ouvrières auront compris que leur force réside dans leur union. Car, si elles ne peuvent pas lutter contre le patronat avec les mêmes armes que celui-ci, c'est-à-dire les capitaux, puisqu'elles n'en possèdent pas, elles peuvent tout par l'organisation et le nombre ; car nous sommes, à n'en pas douter, les plus nombreuses.

Nous pouvons donc opposer à la force patronale une force plus puissante encore : la multitude unie et indivisible des travailleurs. Nous ressentons toutes le besoin d'améliorer nos conditions d'existence ; par une même aspiration, nar

une même pensée, nous imposerons nos volontés au patronat; par la puissance de nos organisations, nous arracherons à ce dernier des salaires qui nous permettront de vivre honnêtement, et, graduellement, dans la mesure du possible, nous réduirons la durée de la journée de travail.

Et ainsi, d'esclaves que nous sommes, nous deviendrons maîtresses de nos destinées.

Puissent ces quelques données faire réfléchir les ouvrières qui auraient encore des doutes sur la nécessité du syndicat, et les y amener, afin de le fortifier, car l'union fait la force.

LÉA WULLSCHLEGER.

AU DEMORS

Les petits gars du 17^e

Les petits soldats révoltés du 17^e sont enfin arrivés à leur nouvelle garnison.

Pour n'avoir pas voulu se faire les assassins de leurs parents, le gouvernement à poigne qui terrorise la République française les envoie loin de leur pays, et de tous les êtres qui leur sont chers.

Tout d'abord, les mutins ne devaient faire qu'un petit déplacement, et le gouvernement fit annoncer, par la presse qu'il stipendie, que le 17^e allait prendre garnison à Gap (Hautes-Alpes).

Le gouvernement français a donc agi d'une façon ignoble vis-à-vis des courageux petits gars. Si le peuple ouvrier avait su, par avance, que, pour avoir refusé d'obéir aux ordres criminels d'un ministre aux abois, les petits vigneron en livrée étaient exilés en Afrique, un soulèvement se fût certainement produit.

Le départ truqué a réussi. Mères, épouses, fiancées, sœurs, reverrez-vous jamais les généreux petits gars exilés dans les bagnes militaires d'Afrique? Dans vos foyers, dans les veillées familiales, pensez aux chers exilés et exaltez l'acte de solidarité qu'ils ont courageusement accompli.

Le Prolétariat textile en France.

D'après une fiche de salaires, un ouvrier très habile d'Armentières, un tisserand qui est en même temps conseiller prud'homme, avait gagné du 21 septembre 1903 au 14 janvier 1904, soit en 11 semaines, 186 fr. 30. La moyenne hebdomadaire ressortait à 16 fr. 94. Certaines semaines n'avaient donné que 8 fr. 70, 8 fr. 25, 6 fr. 90. Il est vrai que cet ouvrier n'avait pas travaillé en permanence, mais s'il avait fourni 61 h. 1/2 par semaine (c'est le maximum), il eût touché 16 fr. 94.

D'après les calculs du Syndicat textile d'Armentières et de Honfleur, le gain quotidien des enfants est de 0 fr. 60 à 2 fr., pour les filatures de coton; celui des femmes, de 1 fr. 75 à 3 fr. 50; celui des hommes de 2 fr. 50 à 3 fr. 75. Dans les tissages de toile, il est de 0 fr. 75 à 1 fr. 25 pour les enfants, de 1 fr. 50 à 2 fr. 25 pour les

femmes, de 2 francs à 2 fr. 50 pour les hommes.

On se croirait revenu aux débuts de la grande industrie. Et cela se passe en 1907!

DANS LES ORGANISATIONS

Ouvrières sur cadrans.

LE LOCLE :

Le mercredi 10 juillet prochain, une réunion publique aura lieu, à 8 heures du soir, à l'Helvétia. A cette réunion, il sera tenté de former un syndicat. La camarade Faas, de Berne, expliquera l'utilité et la nécessité du groupement syndical. Que toutes celles qui hésitent encore fasse acte de présence! Venez toutes, camarades, il s'agit de vos intérêts!

LA CHAUX-DE-FONDS :

Le jeudi 11 juillet, aura lieu l'assemblée du syndicat. Toutes les syndiquées sont invitées à y assister, et à insister auprès des non syndiquées pour qu'elles les accompagnent. Quelques importantes questions seront discutées, spécialement du rôle de la femme au syndicat et dans notre métier.

A cette réunion, la secrétaire de la Fédération suisse des syndicats professionnels, camarade Faas, donnera des nouvelles de nos camarades et amies des autres localités. Qu'aucune ne manque!

Groupe Malthusien de Genève.

Ce groupe, qui recrute des adhésions de plus en plus nombreuses, a organisé récemment une causerie où M. le Dr M. Daïnov a développé avec talent la thèse malthusienne.

Un public compact a témoigné par ses applaudissements ainsi que par la discussion qui suivit tout l'intérêt pris à cette conférence. M. le Dr Daïnov, dont le dévouement est inépuisable, reste à l'entière disposition des membres pour tous renseignements d'ordre pratique.

Une seconde soirée aura lieu bientôt.

Les inscriptions sont toujours reçues par le citoyen Valentin Grandjean, 106, Faux-Vives, Genève.

Questions administratives.

Le N° 1 de l'« Exploitée » est épuisé. Les camarades qui ont fait venir des numéros pour le 1^{er} mai et qui possèdent encore des numéros non distribués sont instamment priés de nous les retourner. A ceux qui le désireront, nous ferons parvenir l'équivalent d'un numéro plus récent.

Aux futurs abonnés, nous n'enverrons le numéro 1 que sur demande expresse.

Pour éviter les frais de quittance, les camarades qui, jusqu'au 31 juillet, auront payé leur abonnement, soit à l'encaisseur, soit par mandat ou timbres, trouveront sur l'adresse à côté de leur nom la lettre P. Le numéro d'août portant cette lettre tiendra donc lieu de quittance.

A nos camarades collaboratrices! Merci pour vos articles. Mais vous voyez, notre Exploitée est encore trop petite pour que nous ayons pu tout insérer. Nous renvoyons au prochain numéro les articles qui sont de nature à ne pas souffrir d'un retard.

Pour le Fonds de l'« Exploitée » nous avons reçu de nos camarades de Rheinfelden (Union ouvrière), à l'occasion du 1^{er} mai 1907, la somme de 10 francs.

De nos camarades d'Yverdon (section du Grütli romand), à l'occasion de l'assemblée publique du 23 mai, 5 francs.

Recevez, camarades, nos meilleurs remerciements.

Administration de l'« Exploitée ».

Lausanne (Straz, 23). — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes	Rédaction et Administration	ABONNEMENTS
Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.	Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i> , 3, rue du Marché, 3, Berne.	Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50

☀ CARIATIDES! ☀

Leurs magnifiques bras relevés sur la tête.
Torse nu, reins cambrés, un pli d'angoisse au front ;
Les cariatides, sous le faix et sous l'affront,
Semblent joindre à leur grâce une force d'athlète.

Depuis des jours, depuis des mois, depuis des ans,
Elles sont là dans le granit de la muraille
Où le sculpteur moula la beauté de leur taille,
Les contours de leurs seins, la courbe de leurs flancs.

Elles sont là depuis des mois et des années,
Supportant vaillamment le tragique destin
Qui les lie à ce roc — telles, au temps lointain,
Les esclaves au char du vainqueur enchaînées. —

Esclaves ! — oui, malgré l'artiste qui tailla
Avec amour leurs corps superbes dans la pierre,
On sent sur leurs beaux bras peser la force alliée
Qui, sur ce pilori de douleur les cloua...

Eh ! bien, ces femmes-là sont ton image — ô femme !
Toi qu'un joug aussi vieux que le monde asservit,
Toi pour qui d'autrefois l'esclavage survit,
Toi que l'on cloue aussi, par un arrêt infâme

Dans le roc, implacable et morne, du passé ! —
En vain pour te chanter artistes et poètes
Ont fait vibrer leur lyre en d'innombrables fêtes ;
— En vain de leur amour ton corps est caressé ;

— En vain te clament-ils en leurs chants leur maîtresse,
Tu n'en restes pas moins l'esclave que sculpta
L'égoïsme du maître — ô femme qu'il dompta
Par un enlèvement de menteuse tendresse.

(*L'Ere nouvelle.*)

Madeleine VERNET.

NOUVELLE FORCE

Il est temps de faire rentrer dans le domaine du mouvement social une nouvelle force d'action, qui, par son caractère particulier, vivifiera et orientera toute notre propagande.

Cette force, c'est l'avènement de la femme, notre camarade ouvrière, dans l'organisation syndicale.

Le rôle de la femme n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a un demi-siècle. Par suite de la division du travail, du progrès scientifique, de l'extension du machinisme, la femme a supplanté l'homme dans maintes industries.

Si les capitalistes ont fait et font encore appel,

plus que jamais même, à la main-d'œuvre ouvrière féminine, c'est parce qu'il y a dans ce système un merveilleux moyen d'exploitation à outrance.

En dehors de l'avantage immédiat, des salaires de famine octroyés à nos malheureuses sœurs de misère, il y a encore pour tous les maîtres des usines et de leurs principaux subordonnés, la possibilité de la séduction par contrainte. Conséquence de l'exploitation de chair à travail, transformée en chair à plaisir.

Malheureusement, le cas est trop général, où bon nombre d'ouvrières, par crainte de se trouver sans travail, sans le sou, s'abandonnent au premier brutal venu, du fait qu'il a une influence directe sur la malheureuse exploitée.

Chose plus triste encore, l'ouvrière, par suite de son abandon forcé, n'est-elle pas devenue un vil instrument de mouchardage ?

Il semble aujourd'hui que la situation change de face. Après être restée trop longtemps indifférente à sa situation de malheureuse, l'ouvrière sent monter en elle, le souffle de la vie et de la joie.

Elle réclame sa part au banquet commun, elle ne veut plus être l'éternelle exploitée et méprisée.

Elle s'organise. Elle a compris que son rôle est de se joindre à ses frères de lutte pour l'action commune.

Devant ce mouvement général d'émancipation féministe qui se manifeste sur toutes les parties du globe, il est du devoir des hommes d'avant-garde, d'aller au-devant de ces vaillants militants, pour leur tendre fraternellement la main.

L'entente doit se faire entre tous les hommes et femmes de cœur, décidés à travailler à l'avènement d'une société de justice et d'égalité. Pour nous, il n'y a pas plus d'émancipation féministe, que d'émancipation masculine, il n'y a qu'une émancipation, celle des travailleurs, à n'importe quel sexe l'on appartienne.

C'est pourquoi nous, travailleurs, devons rechercher l'appui des femmes pour nos revendications ouvrières. Nous leur inculquerons une instruction syndicaliste, nous les sortirons des influences néfastes des préjugés qu'elles ont, en les émancipant. Alors nous trouverons en elles la puissance nécessaire avec laquelle nous renverserons toutes les forces économiques et politiques de la réaction bourgeoise, et nous transformerons la société. Mais, pour accomplir ce travail, il faut que nous, les hommes, à notre tour, soyons débarrassés du préjugé de l'infériorité féminine.

D'autre part, il faut aussi que les travailleuses

se débarrassent de cette mauvaise manie de singer les grandes dames, oh combien immorales ! de l'aristocratie. Ah ! quand l'ouvrière aura compris son véritable rôle dans la société actuelle, qu'elle mettra de côté toutes ces œuvres malsaines d'écrivains bourgeois, faussant son esprit et son corps, pour s'adonner à la lecture de nos organes, nous pourrons accomplir de beaux travaux en fait d'œuvres sociales pratiques.

Mais il ne faut plus qu'elle ait cette fausse honte d'être ouvrière, au contraire, qu'elle l'affirme hautement, avec noblesse, car c'est bien dans ce parti des travailleurs unis aux travailleurs, que réside la seule et la vraie morale.

Adhémar SCHWITZGUÉBEL.

CHEZ NOUS

Un mauvais génie. Une demoiselle honnête et travailleuse, employée dans le bureau d'une fabrique de St-Imier, arrive au travail à 1 h. 33 au lieu de 1 h. 30.

Trois minutes de retard, est-ce vraiment beaucoup ? Pour le patron, poussé par son mouchard, oui ; car on ne peut s'imaginer toutes les mauvaises paroles qu'il lui fit entendre.

Mais il y a encore une raison pour laquelle surtout cette conduite est injuste : cette demoiselle n'a jamais un jour, jamais une heure de congé. De plus, presque chaque jour elle doit rester jusqu'à 12 h. 20. Le soir, c'est à cause de ce même mouchard qu'elle est obligée de veiller jusqu'à 8 heures.

Vaut-il la peine de vivre une pareille vie ?

Et il en est ainsi de presque tout le personnel de ce bureau, composé en grande partie de jeunes filles.

Il est vrai qu'il en existe qui aiment cette vie. Le comptable mouchard, par exemple, passerait la nuit au bureau pour arriver toujours plus haut dans

PENSÉES

Le travail supplémentaire. — On connaît le mot d'un directeur de théâtre répondant à une actrice qui se plaignait de l'extrême modicité de ses appointements : « Eh ! vous avez les avant-scènes ! » Il était cynique. L'Etat et le patron sont des Tartufes, mais ils estiment « in petto » que l'employée, l'ouvrière a cette ressource : la prostitution. Prostitution par le mariage, aussi bien, de préférence, mettons ! Qu'importe !

Léopold LACOUR : « Humanisme intégral. »

Aux moralistes. — C'est bien certainement dans l'infériorité du salaire de la femme, dans la difficulté qu'elle a de vivre de son seul travail, que gît, en grande partie, le problème de la moralité publique.

M. PÉCARD,

*Chevalier de la Légion d'honneur,
Président de la section du Travail du « Conseil national des Femmes françaises ».*

L'avenir. — Qui fera ceci ? qui cela ? Mille questions oiseuses éclatent.

Dans l'union, on s'aidera mutuellement. Je n'éprouve aucune gêne à accepter des services pratiques de ma

compagne ; je lui rends avec joie ceux auxquels ma plus grande force me rend apte davantage qu'elle. Je n'ai jamais eu un sentiment d'infériorité à l'idée que je fais mon lit, que je balaye ma chambre et que je tire mes souliers, ce qui ne me prend pas plus d'une demi-heure par jour. Mais j'ai toujours éprouvé une certaine honte à tendre mon pied à un décrocheur agenouillé devant moi dans la rue, j'ai en horreur la courbette du garçon de café qui se précipite pour mettre mon pardessus. Là, je me sens humilié.

F. de SPENGLER.

Deux enfants au plus ! — Toute femme mariée apprend à ses dépens les lois sociales qui sont en beaucoup de points incompatibles avec celles de la nature.

On peut avoir en mariage une douzaine d'enfants en se mariant à l'âge où nous sommes ; et si nous les avions, nous commettrions douze crimes, nous ferions douze malheurs. Ne livrerions-nous pas à la misère et au désespoir de charmants êtres ?

Tandis que deux enfants sont deux bonheurs, deux bienfaits, deux créations en harmonie avec les mœurs et les lois actuelles.

La loi naturelle et le code sont ennemis et nous sommes le terrain sur lequel ils luttent. BALZAC.

l'estime du patron et pour avoir le temps de rapporter tout ce que ses collègues font.

Le samedi soir, alors que les ouvrières sortent à 5 heures, les employés restent jusqu'à 7 heures ou 7 h. 30.

Le dimanche, le personnel masculin et la demoiselle dont je viens de parler doivent travailler jusqu'à midi.

Le mouchard y vient même quelquefois l'après-midi, pour être loué par le patron. Ce qu'il doit aimer sa femme et ses enfants, celui-là!

Il est évident que des gens de cette sorte aiment mieux vivre pour l'argent et les flatteries que pour l'amour et la justice. UNE OBSERVATRICE.

Des bagnes du Landeron nous allons, chères camarades, vous donner une faible idée.

Nous y faisons nos dix heures par jour; celles d'entre nous qui travaillent aux pièces arrivent à une journée de 1 fr. 50 à 2 fr., mais plus souvent moins, tandis que les préférées, en petit nombre, font jusqu'à 4 fr. par jour tout en ayant le même travail que nous autres.

Nous sommes commandées par deux patrons, le père et le fils, et par une bande de visiteurs (mouchards en langue ordinaire), plus grossiers les uns que les autres et pour lesquels les insultes envers les ouvriers et ouvrières sont délices. Car ils ont plus que nous; ils ont 10 à 15 francs par jour sans les gagner, tandis qu'à nous qui les gagnons, on ne donne que la dixième partie.

Lorsque nous demandons du travail à ces messieurs, il n'est pas rare d'avoir la réponse de Cambronne accompagnée d'autres apostrophes non moins grossières.

Enfin, chères camarades, tout ceci n'est que pour vous donner un aperçu de ce qu'est le reste.

Il est bon que nous ayons maintenant un moyen de communication et que nous puissions nous dire combien quelques-uns et quelques-unes sont forcés de baisser la tête parce qu'ils ont des enfants en bas âge et que, par nos paroles et par nos actes, nous puissions aussi faire comprendre bientôt à tous les buveurs du sang de l'ouvrier combien toutes les mères souffrent de ces outrages et de cette misère.

Nos camarades cigarières d'Yverdon soutiennent actuellement une lutte farouche. Depuis le 1^{er} Mai, les ouvrières travaillant dans la fabrique des Frères Vautier ont formé un syndicat. Mercredi soir, 22 mai, les Frères Vautier congédiaient 11 ouvrières sous prétexte d'avoir trop de marchandise fabriquée.

Le lendemain matin, avant sept heures déjà, nos camarades, bien décidées, faisaient la ronde autour de la fabrique et, à l'exception de trois, toutes celles qui avaient signé leur adhésion n'y entrèrent pas.

La grève dura jusqu'au soir. Les Frères Vautier, voyant « leurs ouvrières » bien solidaires, se sont décidés à réembaucher tout le monde.

Vendredi matin toutes sont retournées à leur travail, fières de leur solidarité prouvée.

Elles savaient que les patrons leur soumettraient des conditions. Mais qu'est-ce que cela signifiait, puisqu'ils avaient reconnu leur syndicat. Mais voyez-vous ces fourbes? Comme condition de réengagement les patrons soumièrent aux ouvrières un règlement à signer dont le premier article disait ceci :

« Les ouvrières s'engagent à ne faire aucune revendication, soit pour la diminution des heures de travail, soit pour la paie. »

Ces messieurs s'imaginent-ils donc que nos syndicats sont des sociétés d'agrément? En tout cas, nos camarades ouvrières ont fait mieux. Plutôt que signer un pareil règlement, elles ont préféré quitter une seconde fois la fabrique et à nouveau leurs compagnes syndiquées les suivaient.

Quelques jours après, une délégation alla chez le préfet pour le prier de faire des démarches auprès des Vautier — mais rien n'en résulta.

Ou plutôt si! il y eut quelque chose! Il y eut de la police et des troupes levées pour combattre les femmes qui défendaient leur droit constitutionnel — et punir les enfants qui sympathisèrent avec les mères! Quelle honte, soldats, quelle honte!

Mais plus grave encore! Les Frères Vautier ont raccourci la journée d'une demi-heure et à leurs fidèles, c'est-à-dire aux kroumirs, ils ont donné 50 centimes de plus par jour.

Et figurez-vous que les hommes s'y sont laissés prendre! Nous avons eu à Yverdon le douloureux spectacle de 56 femmes grévistes jetées sur le pavé, tandis que les hommes continuent à travailler, trahissant ainsi leurs compagnes pour une malheureuse pièce de 50 centimes.

C'est une expérience nouvelle décidément!

Nos vaillantes camarades d'Yverdon sont toujours sans travail. Non seulement les fabriques de cigares, mais toutes les fabriques des alentours refusent de les occuper; les Frères Vautier veulent les affamer. Nous leur avons offert de se déplacer en Suisse allemande. Liées par un ménage, par des enfants, elles ne le peuvent.

Ah! comme c'est vrai que les femmes sont triplement esclaves!

Il n'y a plus qu'un seul espoir: *la production coopérative*. Les premières démarches sont entreprises et bientôt nous ferons à nos camarades et amies des propositions sérieuses pour les délivrer à jamais de tout patronat.

Camarades,

Les cigares DE LAVALLAZ (Monthey) et les cigares VAUTIER FRÈRES (Yverdon et Grandson) sont boycottés.

Ne les achetez nulle part!

Ne permettez pas qu'on vende ces produits dans vos magasins, les sociétés coopératives de consommation.

Demandez les cigares HELVETIA, de la coopérative de production qui occupe des grévistes!

Avis aux femmes de ménage. Savez-vous comment les journaux bourgeois ont commenté le beau mouvement de solidarité de nos camarades cigarières d'Yverdon. Lisez plutôt ce qu'ils ont publié le jour après la première grève :

Ce matin, les ouvrières des Frères Vautier ont repris le travail aux conditions antérieures. Les ouvrières congédiées ont été réembauchées. Le syndicat est dissous.

Quels jésuites ! Pour faire sous-entendre une défaite, ils inventèrent des causes de grève ! Avaient-ils honte d'avouer le vrai et unique motif de la grève : le renvoi arbitraire des onze ouvrières pour avoir agi selon leur droit de libre coalition, un droit garanti pourtant par la Constitution fédérale ?

Le même phénomène se présenta lors du courageux mouvement des camarades chocolatiers de Serrières. Au moment où le conflit qui avait surgi entre patrons et ouvriers était considéré comme aplani, grâce à l'intervention généreuse de la Ligue sociale des acheteurs, l'*Express de Neuchâtel* ne se gênait pas — et cela malgré les protestations officielles du Syndicat des ouvriers chocolatiers et de l'Union ouvrière de Neuchâtel — de persister à affirmer gravement « qu'on ne connaît à Serrières qu'une commission ouvrière » (constituée par MM. Suchard !) « qu'on ne peut pas attribuer le caractère d'un syndicat à la poignée de mécontents » (quelques centaines !) « qui tiennent à prendre ce titre contre l'immense majorité de leurs collègues chocolatiers » et que la maison Suchard avait bien voulu « être conciliante, mais sans subir aucune pression ».

Tout cela pour servir la cause des patrons ! Mais, hypocritement, ils ont le front de prétendre que de pareils renseignements sont donnés sans « parti-pris et dans le seul désir de mettre exactement le public au courant de la situation ». (*Express*, 5 juin 1907).

Ils nous croient bien stupides, ces messieurs. Mais dorénavant, chères camarades, femmes de ménages, refusons ces « renseignements ». Il ne faut plus permettre à ces vils menteurs d'entrer dans votre ménage et de s'asseoir à votre table.

Refusez l'abonnement de leurs journaux.

Si vous voulez connaître la vérité concernant les luttes des ouvriers contre leurs patrons, lisez un bon journal syndical : lisez la *Voix du Peuple* (Lausanne) ; si vous voulez abonner vos maris à un journal politique socialiste, demandez le *Peuple suisse* (Genève) ; si vous voulez perfectionner vos opinions philosophiques, éthiques ou religieuses : abonnez-vous au *Franco-Parleur* (La Chaux-de-Fonds) ; si vous voulez vous instruire sur la meilleure façon de limiter le nombre de vos enfants, faites venir *La Régénération* (rue de la Duée, 27, Paris XXe).

Mais les traîtres qui calomnient notre cause commune, mettez-les à la porte !

Encaissements : Les encaissements n'étant pas encore terminés, nous avons été priés de remettre d'un mois encore les remboursements postaux. Nous attendons donc encore jusqu'au 1^{er} septembre. Le numéro de septembre timbré rouge tiendra lieu de quittance.

AU DEMORS

Conférence internationale des Femmes socialistes à Stuttgart. — S'inspirant du désir des camarades dans plusieurs pays, la soussignée a été chargée par les femmes socialistes d'Allemagne de convoquer la première Conférence internationale des Femmes socialistes pour samedi, 17 août 1907, à Stuttgart (Wurtemberg).

La conférence sera ouverte à 9 heures du matin, dans la Liederhalle. L'ordre du jour provisoire est :

Rapports sur le mouvement des femmes socialistes dans les différents pays.

Relations à établir entre les femmes socialistes des différents pays.

Suffrage des femmes.

Toutes les organisations des femmes socialistes et ouvrières sont invitées à se faire représenter à cette Conférence par des déléguées ou des délégués. Les organisations des divers pays décident elles-mêmes de la manière dont elles feront choisir leur déléguées.

Les organisations prenant part à la Conférence sont priées de faire parvenir à la soussignée le plus tôt possible, et dans tous les cas avant le 7 août, les noms de leurs déléguées.

Femmes socialistes de tous les pays ! Tâchez d'envoyer une délégation nombreuse et faites votre possible pour que la Conférence fasse bonne œuvre. Unies par le lien d'une conviction commune, nous devons nous efforcer par notre travail commun de faire du mouvement des femmes socialistes un facteur de plus en plus précieux dans la grande lutte pour l'émancipation du prolétariat. Le résultat vaudra notre labeur et nos sacrifices : c'est l'émancipation complète et intégrale du sexe féminin.

Saluts socialistes !

Berlin S. W. 68, Lindenstrasse, 3, im Juli 1907.
Emilie BAADER.

Ouvrières sur cadrans.

LA CHAUX-DE-FONDS :

Le comité rappelle aux creuseuses la décision prise à l'assemblée générale du 11 juillet au sujet des apprentissages.

Il est absolument interdit de faire des apprenties creuseuses pendant deux ans et encore moins de les faire en 8 ou 15 jours.

Si vous voulez faire respecter vos droits d'ouvrières et augmenter vos salaires, maintenez cette décision, car c'est l'avenir du métier.

Prix minimum pour la seconde ordinaire, fr. 0,03 ; centre et seconde, fr. 0,08. Dépassez ces minima tant que cela est possible. Toutes les autres parties ne peuvent avoir plus d'une apprentie à la fois. Dénoncez celles qui n'ont pas de contrats légaux.

Les noms de celles qui ne suivront pas les décisions (volées par elles-mêmes) seront publiés et l'article 27 du règlement appliqué.

Les membres quittant la localité ou le métier doivent être en règle et faire viser leur carnet par le président.

Lausanne (Etraz, 25). — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.
Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Vaas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —
Pour l'étranger » 1 fr. 50

A NOS LECTEURS

Le numéro de septembre contient six pages. Il paraît le 15, exceptionnellement, vu l'absence prolongée de la rédactrice par suite d'une tournée de propagande à l'étranger. Nous prions nos abonnés de bien vouloir excuser ce fâcheux retard.

LA RÉDACTION.

UN RÊVE A RÉALISER

Aujourd'hui, chères camarades, il ne s'agit pas seulement de lire, il ne s'agit pas seulement de parler : il s'agit de *faire quelque chose*. C'est pourquoi je vous prie d'avoir la patience de lire cet article et le suivant jusqu'au bout, même s'ils vous semblent un peu longs.

Il y a déjà bien des années que vous entendez parler de la brutalité des gros barons cigariers Vautier frères. Vous connaissez la liste de leurs méfaits.

Les Vautier ont jeté leurs ouvrières sur le pavé, non pas qu'elles eussent réclamé quelque chose, comme une augmentation de salaire ou une diminution de la journée de travail ; non : simplement parce qu'elles avaient fondé un syndicat !

Les Vautier ont absolument refusé de négocier non seulement avec le syndicat, mais même avec les autorités.

Les Vautier ont demandé et obtenu qu'on fit marcher la troupe contre cinquante-neuf femmes qui luttèrent pour leur droit le plus évident.

Les Vautier ont fait jeter en prison des enfants qui se moquaient des vaillants militaires partis en guerre contre les femmes.

Les Vautier ont demandé et obtenu des fabricants de toutes les industries, dans le voisinage, qu'ils n'embauchassent pas de femmes d'Yverdon. Les fabriques de tabacs, de pâtes alimentaires, de cartonnages refusent d'occuper nos camarades.

Les Vautier ont obtenu de la Crèche d'Yverdon que les bébés des femmes grévistes fussent renvoyés, afin qu'il soit impossible aux mères

d'aller travailler en dehors du cercle qu'étreint la griffe de fer du tyran moyenâgeux.

La mesure est comble, n'est-ce pas ?

L'indignation parmi nos camarades ouvriers, en particulier dans la Suisse française, a été si grande que, de toutes parts, ils se sont empressés d'envoyer tout l'argent dont ils pouvaient disposer.

Mais il ne suffit pas de s'inscrire sur une liste de souscription, car, si abondants que puissent être les envois de fonds, cet état de choses ne pourrait néanmoins se prolonger indéfiniment, sans compter que nos camarades d'Yverdon désirent ardemment *pouvoir travailler*.

La conduite révoltante des barons du tabac a eu encore un autre résultat : c'est que les produits de la maison Vautier ont été mis à l'index *de la façon la plus stricte*, d'abord par la Fédération des Unions ouvrières de la Suisse romande, ensuite par la Fédération suisse des ouvriers de l'alimentation, et enfin par la Fédération suisse des syndicats professionnels, qui, en cet instant même, négocie avec les organisations ouvrières des pays voisins, pour que la mise à l'index de ces produits soit aussi étendue aux pays étrangers.

Mais, chères camarades, tout cela ne suffit pas encore. La mise à l'index la plus sévère n'atteint son effet complet que si les organisations ouvrières réussissent à remplacer le produit boycotté par un nouveau produit.

En d'autres termes, ce n'est pas assez d'avoir mis à l'index les cigares Vautier ; nous devons encore nous efforcer d'obtenir qu'à *la place des cigares Vautier*, on achète et on fume d'autres cigares *qui auront été fabriqués directement par les ouvrières en grève*.

Nous devons donc, tant pour procurer à nos camarades cigarières le travail qu'elles désirent instamment, que pour obtenir une réalisation efficace de la mise à l'index, *arriver à produire des cigares au moyen d'une coopérative de production*.

* * *

Il existe depuis plusieurs années, à Menziken-Burg (Argovie), une *fabrique coopérative de cigares*,

qui a été créée à la suite d'une grève, et qui se fait un devoir, non seulement de ne livrer que des produits d'excellente qualité, à des prix modérés, mais encore de faire travailler dans les meilleures conditions. Dans les cas de grèves ou de lock-out, la Coopérative offre un abri aux ouvriers et ouvrières sans travail.

C'est ainsi qu'il y a deux ans, lors de la grève des ouvrières de Kulm (Argovie), qui a duré près de trois mois, la fabrique a organisé à Kulm, avec beaucoup de dévouement, une succursale pour occuper les grévistes. La grande grève des ouvriers et ouvrières de Beinwil (Argovie), l'an dernier, n'aurait certainement pas été couronnée d'un si grand succès sans un concours intelligemment combiné entre coopérative et syndicat.

La Fabrique coopérative de cigares a, dans le court espace de deux ans, triplé l'écoulement de ses produits. Elle a acheté un terrain à bâtir à Beinwil, à la barbe des fabricants, et elle est en train d'y installer une succursale.

Nous avons invité les ouvrières cigarières d'Yverdon à venir travailler dans cette succursale.

Mais il y avait à cela un obstacle insurmontable. Ces camarades ont toutes un mari et des enfants. Les enfants, cela peut se transporter; mais un mari! Ce mari a une occupation, et cette occupation, si elle ne suffit pas à l'entretien de la famille, constitue tout de même un appoint que l'on n'est pas facilement disposé à lâcher pour se lancer dans l'inconnu, surtout dans un moment où le gain si nécessaire de la femme fait défaut depuis des mois.

Et puis, voyez-vous ces cinquante familles de langue française émigrant en Argovie, avec armes et bagages, père, mère et enfants! Ce serait chose saisissante et dramatique, sans doute, mais que d'embarras et de difficultés!

C'est donc impossible. Mais alors, que faire?

Il faut tout simplement fonder une succursale à Yverdon.



La réalisation du rêve

Maintenant, voyons comment la fondation de cette succursale peut être pratiquement réalisée.

Il y a sur le pavé, à Yverdon, en ce moment, vingt *pouponneuses*: ce sont les ouvrières qui roulent l'intérieur d'un cigare, qui fabriquent le *poupon*, c'est-à-dire ce qui doit constituer le noyau du cigare. Une pouponneuse doit gagner au moins 2 fr. 10 par jour, et, pour Yverdon, ce chiffre est loin d'être exagéré.

Nous avons ensuite vingt *cigareuses*: ce sont les ouvrières qui achèvent la confection du cigare en recouvrant le poupon d'une jolie feuille de tabac, afin que le cigare ait bonne façon (car le contenu est loin d'être aussi appétissant que l'enveloppe; vous n'avez qu'à défaire un cigare pour en avoir la preuve). Ce travail ne peut être confié

qu'à des ouvrières qualifiées, c'est-à-dire ayant fait un apprentissage. Pour elles, un salaire de 2 fr. 90 est en réalité un petit salaire.

Il faut compter encore trois *paqueteuses et assortisseuses*, avec un salaire de 3 fr.

Comptons enfin une dizaine d'*auxiliaires*, pour *écôter* (enlever la nervure de la feuille), préparer, etc.; elles doivent gagner 2 fr. par jour.

Voici, en conséquence, le total des salaires quotidiens à payer :

20 pouponneuses à 2 fr. 10	42 fr.
20 cigareuses à 2 fr. 90	58 »
3 paqueteuses et assortisseuses à 3 fr.	9 »
10 auxiliaires à 2 fr.	20 »
Total	129 fr.

Ce qui fait, par semaine, pour six jours de travail, 774 fr.

Mais ces 774 fr. de salaires représentent la fabrication de 120,000 cigares!

* * *

Je m'aperçois bien, chères camarades, que ce beau rêve a déjà l'air de vous effrayer un peu. Car vous songez maintenant au local qu'il faut louer ou acheter, et dont le prix d'acquisition, en y comprenant le mobilier, représente bien une somme de 15,000 fr. Et puis, surtout, il nous faut du tabac, pour au moins 30,000 fr. par an. En ajoutant à cela les salaires indiqués ci-dessus, qui atteignent une somme d'environ 40,000 fr. par an, cela fait en tout 85,000 fr. Et j'ai compté bien juste!

Donc, si nous voulons ouvrir notre fabrique, *il nous faut quatre-vingt-cinq mille francs.*

Mais ne désespérez pas au seul énoncé d'une somme pareille. Nous n'avons pas tant d'argent, c'est vrai : mais tout de même nous pourrions réussir.

La Fabrique coopérative de cigares de Menziken-Burg ne peut pas construire encore la succursale d'Yverdon, parce qu'en ce moment elle en a une autre en construction à Beinwil, et que, naturellement, on ne peut pas tout faire à la fois.

Nous ne pouvons pas non plus acheter un immeuble, car nous n'avons pas les 15,000 francs qu'il faudrait.

Mais les Yverdonnoises sont prêtes à se gêner un peu. Quelques-unes d'entre elles peuvent disposer d'une chambre : on aurait huit à dix chambres en tout, dans lesquelles les ouvrières pourraient travailler par groupes de six à huit personnes.

Voilà, *provisoirement*, comment on résoudrait le problème du local.

Et maintenant, le tabac. La Coopérative mettra chaque semaine à la disposition des ouvrières d'Yverdon pour environ 800 francs de tabac, et leur reprendra, à la fin de chaque semaine, les cigares fabriqués : elle leur *achètera* ces cigares, en déduisant de leur valeur *la valeur du tabac*

fourni. Le produit complet de leur travail serait ainsi payé aux ouvrières, qui auraient à le répartir entre elles.

Mais la Coopérative ne peut faire cela qu'à titre provisoire aussi : car chacun comprendra que, la production se trouvant presque doublée d'un seul coup, les approvisionnements s'épuiseront la moitié plus vite et devront par conséquent être renouvelés beaucoup plus tôt qu'on n'y avait compté. C'est pourquoi la Coopérative ne pourra continuer à fournir du tabac aux ouvrières d'Yverdon, qu'à la condition que nous trouvions le moyen de réunir, d'ici au 1^{er} janvier 1908 — dans quatre mois environ — une somme de vingt mille francs pour acheter de nouveau tabac.

Voilà un des côtés du problème.

Et voici l'autre :

Il est bien évident que lorsqu'une fabrique, brusquement, augmente presque de moitié le chiffre de sa production, il faut, si elle ne veut pas voir la marchandise s'accumuler invendue dans ses dépôts, qu'elle double en même temps l'écoulement de cette production. Aussi les camarades de la Coopérative sont-ils en droit de nous dire : « Pour répondre à votre désir, nous accroissons notre production de cent mille cigares par semaine; mais faites en sorte que ces nouveaux cigares se vendent ».

La Coopérative ne pourra donc continuer cette augmentation provisoire de la production que si, d'ici au Nouvel-An, nous avons réussi à lui assurer l'écoulement d'au moins 50,000 cigares de plus par semaine.

* * *

Pour la création d'une succursale de la Coopérative à Yverdon, il faut donc trouver, d'une part, 20,000 fr., et, d'autre part, des commandes du montant de 50,000 cigares par semaine.

— Mais en quoi pouvons-nous contribuer à la réussite de l'entreprise? demanderont peut-être les dévouées camarades qui auront eu la patience de lire jusqu'ici; est-ce que nous fumons des cigares?

Et quelqu'une même dira peut-être :

— Voilà qu'on excite les gens à fumer davan-

tage, tandis qu'il vaudrait bien mieux les exhorter à ne plus fumer du tout.

D'accord, chère camarade; et dût toute l'industrie du tabac s'en trouver ruinée, ce serait malgré tout un bénéfice pour l'humanité.

Mais il est peu probable que le sexe fort puisse être amené d'un seul coup à se déshabituer de fumer. Et puisque les hommes fumeront encore pendant un temps dont il serait téméraire de prédire la durée, au moins faut-il obtenir qu'ils fument des cigares coopératifs.

N'est-ce pas, chères camarades, vous ferez en sorte de persuader à vos maris, à vos frères, à vos pères, à vos fils, non pas seulement de ne point fumer de cigares Vautier, mais, en outre, de fumer les cigares de la grève, les cigares de la Coopérative Helvétia.

Si vous voulez leur acheter vous-mêmes ces cigares, vous pouvez les trouver dans toutes les coopératives de consommation, et alors ils vous seront, de plus, inscrits dans votre compte d'achats.

Ne voulez-vous pas? Oui, vous pouvez et vous devez le faire.

Quant à l'argent, nous le trouverons dans nos organisations. Nous avons déjà dépensé, pour soutenir des grèves, des centaines de mille francs, dont ensuite il ne restait rien. Nous l'avons fait, parce que nous savons que les augmentations de salaire gagnées au moyen des grèves rapportent bien plus que les centaines de mille francs dépensés.

Cette fois, il s'agit de trouver 20,000 fr. en obligations et en actions de 50 et de 20 fr. Les obligations rapporteront 4 p. 100 d'intérêt. L'argent n'aura pas disparu, on s'en servira pour travailler.

Et ce qu'il y a de plus important, c'est qu'ainsi nous aurons fait une brèche dans le mur de ces barons du tabac de la Suisse française, qui depuis si longtemps paraissent inexpugnables.

En dépit d'eux, nous aurons créé la possibilité d'une organisation syndicale pour les ouvriers et ouvrières en tabacs de la Suisse occidentale.

* * *

Camarades, nous parlons sans cesse de la so-

PENSÉES

Pourquoi sommes-nous patientes? — Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves afin qu'ils n'eussent point de distraction en battant le beurre. Il y a aussi des gens qui crevent les yeux au rossignol afin qu'il chante mieux. Ne serait-on pas tenté de croire qu'une pensée analogue préside à l'éducation qu'on donne aux femmes? DANIEL STERN.

Injustice! — Qui soutiendrait que, dans la société actuelle, les organes correspondent aux fonctions et que tous les membres sont nourris en raison du travail utile qu'ils produisent? Qui soutiendrait que la richesse est justement répartie? Qui peut croire enfin à la durée de l'iniquité? ANATOLE FRANCE.

Et vous, femmes du peuple... en caressant la tête blonde de cet enfant qui se blottit près de vous, ne pen-

sez-vous jamais au sort qui l'attend, si l'état social ne change pas? Ne penserez-vous jamais à l'avenir qui est réservé à votre jeune sœur, à vos enfants? Voulez-vous que vos fils, eux aussi, végètent comme votre frère a végété, sans d'autre souci que celui du pain, sans d'autres joies que celles du cabaret? Voulez-vous que votre mari, votre garçon, soient toujours à la merci du premier venu qui a hérité de son père un capital à exploiter? Voulez-vous qu'ils restent toujours les esclaves du patron, la chair à canon des puissants, le fumier qui sert d'engrais aux champs du riche?

(Aux jeunes gens.)

Pierre KROPOTKINE.

L'excuse. — Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de « Bonjour », « Pardon », car les plus forts ont fait la loi. ALFRED DE VIGNY.

cialisation des moyens de production, de l'organisation de la production par les producteurs eux-mêmes.

Voici l'occasion de réaliser un point, un tout petit point de ce programme.

Sans doute, la chose paraît difficile. Mais nous savons que les actes exigent bien autrement d'énergie que les paroles. Cela doit-il nous faire reculer ?

Jamais de la vie.

Le moment est venu d'agir. Nous montrerons à un fabricant récalcitrant que nous sommes capables de lui tenir tête. Et nous saurons faire le nécessaire pour cela — tous et toutes.

MARGUERITE FAAS.

La résignation est le courage des lâches.

Paul MARGUERITE.

CHEZ NOUS

Chez les faiseuses d'aiguilles (La Chaux-de-Fonds). — Lorsque, à la formation du syndicat, les patrons virent que, malgré tous leurs efforts de répression, le nombre des ouvrières syndiquées augmentait toujours, la plupart d'entre eux firent mine de s'en réjouir. Dans une entrevue qui eut lieu l'année dernière, un de ceux-ci, grand causeur, félicita les ouvrières de leur persévérance. Il voyait, par l'organisation des ouvrières, la nécessité, pour les patrons, d'en faire de même. Il comptait que celles-ci feraient pression sur les fabricants ne faisant pas partie de l'association des patrons.

« C'est seulement en nous secondant mutuellement, disait-il, que nous arriverons à de bons résultats ! »

Il reconnaissait, ainsi que ses collègues, que les salaires étaient bien bas ; qu'on ferait tout ce qui serait possible pour améliorer le sort du personnel.

Mais ces belles promesses n'empêchèrent nullement cet oiseau de proie d'annoncer le lendemain, dans son atelier, que toute ouvrière faisant partie du syndicat serait renvoyée immédiatement. Devant la fourberie de ce cynique personnage, les ouvrières syndiquées de cette fabrique décidèrent de payer leurs cotisations en cachette (ô liberté !) et de ne pas parler du syndicat dans la fabrique. Le truc a réussi, et, aujourd'hui, dans ce bagne, la majorité des ouvrières sont syndiquées.

Prétextes patronaux. — Les fabricants avaient aussi déclaré que, lorsque les faiseuses d'aiguilles de Bienne et de Fleurier seraient organisées, ils seraient tout disposés à entrer en pourparlers avec le syndicat pour une augmentation des salaires.

Nous nous sommes mises à l'œuvre et, lorsque les faiseuses d'aiguilles de ces deux localités furent syndiquées, nous avons présenté une convention à Messieurs les patrons. Ce prétexte, car c'en était un, étant tourné, il fallait en trouver un autre. Avec de la bonne volonté, on en trouve toujours. Ces affameurs s'en prirent à notre président, qui nous avait si bien aidé

à constituer notre syndicat, mais qui ne fait pas partie de notre corporation. Les patrons déclarèrent qu'un peintre en bâtiment ne saurait discuter les questions techniques du métier des aiguilles.

L'Union ouvrière, pour leur enlever encore ce prétexte, promit de faire remplacer l'homme qui incommodait si fort le patron. Nous, ouvrières, qui savons à quoi nous en tenir, nous avons confirmé à son poste notre zélé président. Il y serait encore s'il n'avait donné lui-même sa démission. Nous en étions toutes touchées, et en même temps révoltées.

Messieurs les patrons n'auront donc plus le cauchemar de voir un ouvrier peintre défendre les ouvrières faiseuses d'aiguilles. Les ouvriers mécaniciens travaillant dans les fabriques d'aiguilles se sont enfin joints à nous, leurs sœurs de travail, et nous aident à gérer nos affaires.

Quel prétexte vont inventer nos maîtres, à présent ?

Les ouvrières teinturières des maisons de teinture et lavage chimique de La Chaux-de-Fonds se sont toutes groupées en syndicat et se sont fait admettre dans la Fédération suisse des ouvriers du textile (siège central à Bâle). Il y a quelques semaines, elles se sont mises en grève pour obtenir de leurs maîtres une augmentation de salaire et une diminution de la durée de leur journée. Les camarades mécaniciens, également en grève, leur aidèrent à convaincre les quelques inconscientes qui continuaient à travailler. L'Union ouvrière locale, d'entente avec les teinturières, menaça du boycott les maisons Bayer et Röthlisberger, Humpert et Moritz. De son côté, la Fédération suisse du textile organisa des réunions pour syndiquer les teinturières dans les succursales de ces maisons, notamment à Bâle, où Bayer et Röthlisberger ont leur plus grande teinturerie. Au bout de deux jours, les grévistes obtinrent satisfaction.

Par contrat, ces trois maisons ont été obligées d'introduire la journée de dix heures, de payer 50 p. 100 de surcharge pour les heures supplémentaires, de reconnaître le syndicat et de ne renvoyer personne pour motif de grève.

Voilà donc les teinturières de La Chaux-de-Fonds victorieuses.

Et maintenant, si nous voulons faire respecter les contrats, il faut au plus vite organiser le personnel des succursales de Bayer et Röthlisberger, à Berne, Bâle, Genève et au Locle, et de Moritz au Locle, à Saint-Imier et à Bienne.

A la besogne, camarades de toutes ces localités !

Dans une fabrique de cartonnages. — J'ai lu dans le dernier numéro de *l'Exploitée* l'article sur les bagnes du Landeron. Et voyant que des camarades ouvrières vivent au Landeron — ce que je ne savais pas auparavant — je crois qu'il serait lâche de se taire plus longtemps sur la situation des ouvrières de notre M. Veuve.

Les ouvrières, en entrant, n'ont qu'un pauvre misérable franc par jour et elles doivent rester avec cette paye pendant trois ou quatre mois ; ensuite on les augmente de vingt centimes, de sorte qu'au bout d'un

an ou deux elles peuvent arriver à avoir (non pas à gagner, car il n'y a que le patron), jusqu'à deux francs par jour. Après, il n'y a plus d'augmentation.

Pauvres mères de famille, que pouvez-vous faire avec deux francs par jour ? Le samedi, vous faites encore deux heures en moins et elles vous sont retenues. Déduisons encore les amendes qu'on vous administre pour être arrivées en retard — et alors il ne vous reste pas grand'chose de votre salaire, pour vous soutenir et vous donner le courage de travailler aussi fort qu'il faut le faire dans cette maison, où le patron est sans cesse près de ses esclaves comme un dompteur près de ses fauves.

Mais peut-être le loup pourra-t-il entrer parmi vos moutons, monsieur Veuve, et leur montrer le droit chemin à suivre. Monsieur le patron, il y a quelques années, vous n'étiez pas si fier. En ce temps-là, vous étiez, vous aussi, commandé par un maître, comme toute la bande d'exploiteurs du Landeron qui regardent leurs exploités avec tant de mépris, leur défendant de propager le socialisme tant à l'atelier qu'au dehors. S'ils ont vent de quelque propagande faite par un de leurs esclaves, ils se gênent peu pour le mettre à la porte.

Faites attention, Crésus, vous avez quelques boucs parmi vos moutons — il s'en trouvera même qui n'auront pas peur de mourir de faim.

Une ancienne cartonnière.

Moutier est une petite ville de la libre Helvétie. Ces jours-ci, des camarades organisés ont été arrêtés pour avoir distribué des circulaires, et le syndicat a vu confisquer ses ustensiles d'administration parce que le grand patron le désirait et que le préfet « ne permet pas de grèves dans son district ».

Finalement, pour compléter l'image de la Russie, le préfet *Romy* fit convoquer les pompiers pour maintenir une paix qu'à l'exception du patron, personne n'avait troublée. Comme ils n'avaient rien à faire, je les ai vus, stationnés à la préfecture, s'amuser à asperger d'eau les enfants de l'école.

D'autres pompiers se roulaient dans l'herbe, buvaient et s'amusaient.

Il faudra pourtant les indemniser pour leurs vacances. On les payera avec le produit des impôts, n'est-ce pas ? des impôts de ceux contre lesquels ils ont été appelés et dont ils ont arrosé les enfants.

Que c'est stupide tout cela ! *Une mère.*

A la fabrique d'ébauches du Landeron, l'ouvrage va bien mal ; les ouvrières sont pour ainsi dire sans travail, plusieurs ont déjà quitté la fabrique malgré les promesses mielleuses du patron.

C'est une bien drôle d'organisation qu'il y a dans cette maison ! Gare si les esclaves parlent de se syndiquer ! Il a vite fait de les expédier, tout en trouvant un motif quelconque à ces renvois arbitraires.

Du reste, il n'est pas bête, notre patron. Il tient un magasin de consommation où ses ouvriers doivent se servir. Au dire du patron, les bénéfices de ce magasin reviennent à la caisse de secours. Il doit en

avoir de ces malades à soulager, car les bénéfiques doivent être gros au prix qu'est sa marchandise !

Ajoutons à ces bénéfiques les 20 cent. de cotisation que, chaque quinzaine, vous retenez à chaque ouvrier — et les amendes que vous infligez — ça doit faire une jolie somme.

C'est un vrai prince de sa race, qui se donne l'air de faire le bien pour mieux amasser dans son coffre-fort.

Mais qu'il prenne garde ! Ses ouvrières aussi se réveilleront du long sommeil dans lequel il les a plongées, et alors elles feront se dissiper le cauchemar qui les étouffe.

*Une horlogère
qui n'a pas froid aux yeux.*

Extrait de la lettre d'une mère : « ...Dimanche matin, ma petite est morte après de cruelles souffrances. Je n'ai pu vous le faire savoir plus tôt, car ma douleur était trop grande et j'oubliais tout, excepté cette seule chose : qu'étant de pauvres ouvriers, nous n'avons pu la sauver, tandis que nos exploités, eux, auraient forcé la science, s'il s'était agi de sauver un de leurs enfants. »

Finalement, c'est presque une consolation que de se dire : notre chère petite est bien plus heureuse que nous : car elle ne sera pas soumise aux ordres des bourgeois. »

Voltaire à Mme Du Deffand, sept. 1768 : « Ce n'est pas assez de haïr le mauvais goût, il faut détester les hypocrites et les persécuteurs, il faut les rendre odieux et en purger la terre. Vous ne détestez pas assez ces monstres-là. »

Chez les ouvriers à domicile

Simple employée de comptoir, j'ai parfois l'occasion de me rendre chez les ouvriers travaillant à domicile. C'est une mission assez pénible pour celui qui sait voir et veut réfléchir, mais que j'accomplis de grand cœur ; j'aime à fraterniser dans des entretiens pleins de mutuelle confiance avec les travailleurs ; j'aime leur franchise, leur bonté naturelle, mais plus encore je loue leur courage, leur persévérance.

C'est, ici, le père dans l'attitude pénible du travail, les manches de sa longue blouse retroussées, les bras enguirlandés de grosses veines sinueuses que l'effort continuel a mis en relief sur la peau décharnée et meurtrie, le torse appuyé contre l'établi dissimule la tête penchée sur l'outil, qui fonctionne en une fiévreuse activité, la figure encadrée d'une barbe grisonnante aux fils argentés, les yeux renfoncés qui s'animent parfois d'un éclair passager à l'évocation des lendemains dont les espérances malheureusement sont toujours déçues. À côté, sur le bord d'un grabat sans couvertures, la mère allaite un enfant dont les lèvres mutines et rosées lui sèchent la poitrine, pauvre poitrine qui n'a bientôt plus rien à donner au dernier de la grande couvée. Par terre, sur le plancher vermoulu aux nombreux écueils,

se traitent miséreux des mioches à peine débarbouillés, de tous les âges, de toutes les grandeurs et qui témoignent d'une féconde ascendance, des plus petits s'ajoutant toujours aux plus grands et se succédant à intervalles réguliers dans la hiérarchie ininterrompue des naissances. Toutes ces petites têtes remuent, s'agitent, crient ou pleurent; on dirait qu'elles veulent hâter à l'envi la débâcle qui les éparpillera dans le flot houleux des masses.

Et au tableau déjà bien lugubre de cette famille prolétarienne s'ajoute le spectacle morose du logis en soupente où l'air ne pénètre que par l'entrebâillement d'une croisée aux vitres disloquées et sales, où la lumière atténuée par l'ombre silencieuse des grandes maisons n'arrive, indécise et blafarde, que timidement. Rien qui s'harmonise et qui plaise dans ce milieu, si ce n'est les nobles silhouettes de ces esclaves modernes, le père bientôt vaincu, la mère, véritable héroïne et les enfants, petites églantines aux pétales fragiles et éphémères que la brise emportera bientôt.

La misère, la souffrance, l'incertitude et la mort, voilà, au mépris de toutes les institutions, de toutes les libertés, de toutes les religions le lot des populations esclaves.

* * *

Mais qu'entendons-nous de tous côtés? Qu'est-ce donc que cette rumeur vague mais sonore qui monte du plus profond des foules et dont les échos parviennent aux oreilles des plus indifférents?

Les malheureux prendraient-ils conscience d'eux-mêmes et leur regard se porterait-il vers la cité nouvelle que nous entrevoyons dans l'aube d'un horizon encore vague mais qui s'affirmera?

Oui, il me semble distinguer bien nettement que les cerveaux s'émancipent et que les âmes se révoltent!

Vive la révolte contre tout ce qui est injuste, méchant et laid!

Vive la cité nouvelle — la république économique et internationale.

Questions administratives

Les numéros portant le P rouge sont la quittance pour l'abonnement du journal payé pour toute l'année.

Aux adresses ne portant pas le P rouge, les remboursements postaux (1 fr. 15) seront envoyés ces jours-ci et nous espérons que ces abonnés voudront bien les payer. Toutefois les abonnés des villes de La Chaux-de-Fonds, Neuchâtel et Vevey ne recevront pas de remboursement, les encaisseurs venant prendre le franc à domicile des abonnés.

Au cas où des erreurs seraient arrivées, nous prions nos abonnés de réclamer tout de suite.

Le numéro 3 est épuisé. Une quantité de nouveaux abonnés désirent recevoir les numéros déjà parus. Que les camarades qui peuvent nous envoyer des exemplaires du numéro 3 le fassent. Merci d'avance.

L'Administration de l'« Exploitée ».

AU DEHORS

Le travail à domicile en Belgique. — Une enquête ouverte par la Fédération des Unions professionnelles d'Anvers au sujet des salaires des ouvrières travaillant en chambre pour les magasins de confection a révélé que ces malheureuses touchait un salaire de 10 centimes par heure en moyenne.

Voici un aperçu de quelques prix de travail :

On paie, pour des chemises et pour des cache-corsets, de 8 à 10 centimes; pour des jupons, de 9 à 10 centimes; pour des taies d'oreiller, 8 centimes; pour des blouses, 8 centimes. Et il faut que les ouvrières aient leur propre machine à coudre et fournissent le fil; De plus, elles sont toujours exposées à recommencer, pour rien, un travail refusé.

Le truck-système est pratiqué sur une grande échelle : on paie une bonne partie du salaire en nature et on oblige les ouvrières à prendre leurs fournitures dans la maison.

DANS LES ORGANISATIONS

Ouvrières sur cadrans.

LA CHAUX-DE-FONDS :

Le comité se voit dans l'obligation de suspendre les droits de syndiquée à M^{lle} Jeanne Gyger, celle-ci ayant quitté la section sans se mettre en règle avec la caisse.

Une de nos camarades, syndiquée depuis la fondation de notre syndicat, est malade depuis un certain temps; elle est veuve et doit élever plusieurs jeunes enfants.

Dans sa dernière assemblée, le comité a décidé de faire passer chez les membres, par les dizenières, une liste de souscription dont le montant servira à parer aux premières dépenses pour le rétablissement de notre camarade et à élever dignement ses enfants sans passer par l'assistance.

Nous servons à enrichir nos patrons et ceux-ci n'ont pas l'habitude de donner quoi que ce soit à leurs ouvriers ou ouvrières malades. C'est donc à nous à faire notre devoir.

LE COMITÉ.

Appel à la solidarité.

Camarades,

Les cigares Vautier frères (Yverdon et Grandson) sont boycottés.

Ne les achetez nulle part!

Ne permettez pas qu'on vende ces produits dans vos magasins, les sociétés coopératives de consommation.

Demandez les cigares **Helvétia**, de la coopérative de production qui occupe les grévistes.

Camarades,

Si vous voulez débarrasser du patronat vos camarades cigarières d'Yverdon, faites votre possible pour que nous trouvions l'argent nécessaire jusqu'au 1^{er} janvier 1908.

Proposez à vos organisations de placer leur argent dans la coopérative de production de cigares « Helvétia », Menziken-Burg, soit en prenant des parts (de 10 fr. pour les membres individuels, de 20 fr. pour les membres collectifs), soit en souscrivant des obligations de 50 ou 100 fr. portant intérêt au 4 p. 100. — La rédaction tient à disposition les formulaires de parts et d'obligations.

Lausanne (Etraz 23). — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION DES FAISEUSES D'AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

<p>Le numéro : 10 centimes Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	---	--

— O FEMME! —

De longs siècles de nuit, d'ignorance et d'erreur;
Les vains enseignements, l'hypocrite morale
En affinant tes traits, en rendant ton teint pâle,
T'ont ainsi façonnée au gré de ton seigneur.

On a faussé chez toi les beautés de la vie;
Les éclairs des bijoux, en fascinant tes yeux,
T'ont dérobé l'éclat serein des vastes cieux
Où, libre, va planer la pensée affranchie.

De lourdes robes ont embarrassé tes pas,
Le corset, main de fer qui t'opprime et te blesse,
A détruit de ton corps harmonie et souplesse;
Et les bracelets d'or ont fatigué tes bras...

(*L'Ere nouvelle.*)

Et parce qu'on t'a dit que tu n'étais pas faite
Pour agir et penser; parce qu'on a flatté
De ton cœur la douceur, de ta chair la beauté;
Parce qu'on a jeté des roses sur ta tête:

Parce que l'on t'a prise avec le sentiment;
Parce qu'on a nimbé ton front d'une auréole;
Et parce qu'on t'a dit que servir est ton rôle,
Obéir ton devoir, souffrir ton châtement.

Tu t'es courbée alors sous les décrets de l'homme
Qui, t'ayant asservie à son autorité,
— O Femme! ô cariatide de l'humanité! —
T'a faite objet de luxe ou bien bête de somme.

Madeleine VERNET.

ACTION SYNDICALE

La vive émotion causée dans le clan patronal par la formation de nouveaux syndicats — et surtout de syndicats de femmes — prouve surabondamment que les forces ouvrières coalisées peuvent et doivent tenir en échec toutes les forces capitalistes, sous quelque forme qu'elles se manifestent.

Pourtant, qu'ont fait jusqu'ici les syndicats pour aider réellement à l'émancipation des salariés? Rien ou bien peu de chose. Toute leur activité s'est bornée à des mouvements de salaires qui, pour la plupart, ont misérablement échoué par suite de l'inconscience, et, conséquemment, du manque de solidarité de leurs membres.

Quoique ce soit là un côté non négligeable de la question — car il faut vivre — il ne doit pas être le but essentiel du syndicat, comme le croient encore un grand nombre de camarades syndiqués des deux sexes. Le syndicat doit travailler à faire de ses membres des êtres conscients et leur apprendre qu'ils ont d'autres droits que

celui de peiner leur vie durant pour échouer ensuite dans un asile quelconque, quand encore on veut bien les y recevoir, alors que ceux qu'ils ont enrichis coulent des jours heureux et sont entourés de la considération générale, *pour avoir su mener à bien leurs affaires.*

L'action syndicale, telle que la comprennent les Trades-Unions des Etats-Unis et de l'Angleterre, n'est plus qu'une conception surannée du mouvement ouvrier. Il ne suffit plus de poursuivre uniquement l'amélioration des conditions économiques du prolétariat. Les améliorations sont illusoire, ou tout au moins passagères. Nos despotes sauront toujours annihiler ce qu'une corporation aura pu obtenir d'eux, soit en haussant le prix de leurs produits, soit en forçant l'Etat à élever des barrières douanières pour leur permettre de régner sans conteste sur le marché.

Notre servage économique durera donc tant que se maintiendra l'Etat capitaliste. C'est pourquoi nous devons attaquer, dans nos syndicats, les bases mêmes de cet Etat.

C'est au syndicat que doivent être traitées les questions importantes de l'antimilitarisme, de l'an-

tireligion, de la grève générale, etc., en dépit de tous les règlements qui le défendent. Toutes ces questions sont intimement liées à l'affranchissement du prolétariat. Ne pas vouloir en discuter, fût-ce par pudeur déplacée, par peur des patrons ou par respect de maîtres quelconques, signifie avoir peu de confiance en soi-même. Il faut que nous en parlions.

Pour cela, pas besoin d'orateurs de grande envergure. Dans chaque groupement, il existe bien un ou deux camarades qui, en s'aidant de brochures qui coûtent au plus vingt-cinq centimes, peuvent faire des causeries sur les sujets énumérés plus haut. C'est même ce moyen qui est le plus rationnel, car, en parlant le langage des simples, on est certain d'être compris par eux.

Et lorsque le syndicat sera ainsi une véritable école, alors l'émotion des despotes Peter-Köhler, Vautier et autres philanthropes affameurs deviendra de l'épouvante, car ils auront compris que la fin de leur règne atroce est proche et que bientôt se lèvera l'aube de la justice et de la vraie fraternité.

En attendant, boycottons impitoyablement leurs produits. Que pas un salarié ne consomme du chocolat Peter-Köhler et ne fume des tabacs Vautier.

C'est là un puissant moyen pour amener à composition tous ces vautours, qui ne s'humanisent que lorsque leurs coffres-forts sont en danger.

ALBERT.

CHEZ NOUS

Modestes revendications. — Voici les revendications de nos camarades faiseuses d'aiguilles de La Chaux-de-Fonds :

Vingt pour cent d'augmentation jusqu'à 80 fr. de

salaires mensuel et 10 p. 100 pour les salaires supérieurs à 80 fr.

Suppression du travail aux pièces.

Travail au mois, sans déduction des jours fériés légaux ainsi que de l'heure de fermeture du samedi.

Un salaire de 30 fr. par mois pour jeunes filles de 14 ans, avec augmentation de 5 fr. tous les six mois.

Apprentissage avec contrat obligatoire prévu par la loi.

Une durée d'apprentissage de deux ans avec un salaire de 20 fr. par mois pour la première année, 25 fr. par mois pour les six premiers mois de la seconde année, et 30 fr. par mois pour les derniers six mois.

À la sortie de l'apprentissage, c'est-à-dire après l'examen d'apprentissage obligatoire, le salaire minimum sera de 60 fr. par mois.

On le voit, ces revendications n'ont rien d'exagéré. Il est vrai que le plus grand nombre des ouvrières faiseuses d'aiguilles ont des salaires de famine. Mais c'est précisément le but du syndicat d'améliorer, puis de transformer les conditions économiques du prolétariat.

Procédés patronaux. — Depuis quelques temps un mécontentement général se manifestait parmi les ouvrières de la fabrique d'horlogerie du Seeland, *Wacht et Cie*, à *Madretsch*. Ce mécontentement avait pour cause une baisse continue des prix de l'ouvrage. Aussitôt qu'une ouvrière dépassait, à force de travail, un salaire de 3 fr. par jour, la direction en profitait pour faire une diminution. Des plaintes furent faites au Syndicat des ébauches; d'où grande colère de la direction. Une feuille de tarif, ayant été oubliée par mégarde sur un établi, une ouvrière la ramassa et la mit dans un tiroir à papier sans y attacher d'importance. Ce tarif était précisément la preuve qu'une réduction des prix était

AUX MÉDISANTS*

Nos actions sont comme des bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.
Emile DESCHANEL.

...La plupart du temps, c'est de très bonne foi qu'on médit, jugeant d'autrui d'après soi-même.

L'action est une sorte d'énigme, dont les curieux cherchent le mot. Mais cette énigme-là a souvent plusieurs mots, qui tous, à des degrés divers, conviennent; et ordinairement chacun des curieux n'en cherche ou n'en admet qu'un seul. Les uns rapportent cette action à l'intérêt, les autres au plaisir, les autres à l'instinct, les autres, en très petit nombre, au devoir et au dévouement.

Un exemple éclaircira tout. Le plus banal sera le meilleur. Vous avez sauvé une personne qui allait périr, dans le feu ou dans l'eau, comme vous voudrez, peu importe. — Voilà l'action.

Quel a été le mobile de cette action? On demandera d'abord quelle est cette personne, si c'est un homme ou une femme, et, supposé que ce soit une femme, on demandera si elle est jeune et jolie; et, supposé qu'elle ne soit ni jolie ni jeune, on demandera si elle est riche ou

influente. C'est-à-dire que l'on commencera par supposer à votre action quelque mobile intéressé: intérêt de sentiment, ou de fortune, ou d'ambition. Si cette femme n'est ni jeune, ni jolie, ni riche, ni influente, mais qu'au contraire elle soit vieille et laide, pauvre et délaissée, les suppositions sur le mobile qui a pu déterminer votre action commenceront à être moins défavorables. On pourra toutefois dire encore que vous avez exposé votre vie soit pour obtenir l'admiration publique — intérêt de gloire — soit par amour du danger, pour ce danger même — mobile instinctif, affaire de tempérament et de complexion. — Enfin, si vous passez pour pieux et dévot, on aura la ressource de dire que vous avez fait bon marché de cette vie fugitive et triste d'ici-bas, courant très volontiers la chance de l'échanger contre une vie éternelle de félicité — intérêt d'outre-tombe.

Mais, s'il est avéré que vous n'êtes ni dévot ni pieux, et que vous croyez peu à l'autre vie, que vous êtes d'une complexion calme et froide, d'un naturel prudent, d'un caractère modeste; que vous avez sauvé une vieille femme ou un vieil homme incognito, la nuit, sans spectateurs; que, de plus, vous n'êtes pas garçon et seul, mais marié et père de famille; qu'enfin vous êtes assez mauvais nageur; ne sera-t-on pas réduit à croire que vous avez agi, de deux choses l'une: ou bien par un mouvement d'humanité — encore le mobile instinctif — ou bien enfin par devoir? —

LA ROCHEFOUCAULD.

* Extrait d'une étude sur les Maximes et réflexions morales de La Rochefoucauld, par Emile Deschanel (Bibliothèque nationale).

faite, les patrons mirent tout sens dessus-dessous pour retrouver le malheureux papier si compromettant. Un des directeurs fit appeler au bureau une ouvrière, et l'accusa d'avoir sciemment dérobé ce tarif pour le remettre dans les mains du comité des ébauches, ce qui n'est pas. Devant la réponse négative et pourtant véridique de l'ouvrière, le directeur la cingla de cette outrageante apostrophe, qui fit verser des larmes à la malheureuse, *qu'elle était une menteuse et une voleuse*. Ce petit fait démontre, camarades, qu'il faut plus que jamais nous organiser si nous voulons nous faire respecter.

Avis à celles d'entre nous qui gagnent trop. — La semaine passée, à l'assemblée des ouvrières sur ébauches de Bienne et environs, les ouvrières de la fabrique du Seeland ont démontré de quelle façon la direction les force d'accepter des baisses énormes et continuelles.

Une ouvrière réclamant au bureau contre une baisse de trois francs pour une centaine de pièces fut traitée de vile menteuse.

Alors l'ouvrière, se basant sur son carnet de paie pour prouver la vérité de ses paroles et la réalité de la baisse, le patron eut le sinistre toupet de lui dire :

« Eh bien ! si vous avez reçu autant par centaine, vous avez reçu 3 francs de trop et vous auriez dû les rapporter au bureau ! »

Donc si nous ne voulons être traitées de menteuses ou d'escrocs, rapportons, chères camarades, en temps utile et librement à nos pauvres patrons tout ce qu'ils nous donnent de trop !

Deux salaires. — Le célèbre fabricant Macquat, à La Chaux-de-Fonds, s'est permis d'exploiter on ne peut plus honteusement deux ouvrières sur aiguilles.

A l'une d'elles il paya pour cinq jours de travail 1 fr. 50, oui : un franc et cinquante centimes, et à l'autre, pour deux semaines 11 fr. 10, onze francs dix centimes !!!

*La sentinelle
des ouvrières sur aiguilles.*

(Elles gagnent trop aussi, ces deux ouvrières-là, n'est-ce pas ? *Réd.*)

Les oiseaux de proie. — Les fabricants ont répondu aux ouvrières sur aiguilles que l'augmentation demandée du 20 % frapperait si durement quelques patrons faiseurs d'aiguilles qu'ils ne pourraient survivre.

Comptait-il alors parmi ces patrons-là notre généreux fabricant Macquat ?

Si oui, exigeons avec d'autant plus de vigueur notre augmentation et souhaitons qu'ils disparaissent sans trop tarder, ces oiseaux de proie ! *La Sentinelle.*

La commission militaire anglaise en Suisse ET LA FEMME SUISSE

Vous savez qu'en Angleterre existe la tendance de remplacer l'armée des soldats par une armée de milices pareille à l'armée suisse.

C'est pourquoi le gouvernement anglais a en-

voyé en Suisse une commission militaire pour inspecter nos institutions militaires et pour apprendre l'opinion des différentes classes du peuple sur notre système de militarisme.

Il va sans dire que les cercles officiels et officiels ont fait une cour acharnée à ces oiseaux étrangers. On les a conduits aux plus belles contrées du pays (le Léman, le Righi, etc.), on leur a offert des diners ne coûtant pas mal d'argent — en un mot on leur a montré le beau côté de notre chère patrie en éloignant soigneusement tout ce qui pût choquer les yeux.

Naturellement nos hôtes, enchantés, ont répondu par des discours flatteurs. Mais certainement toutes celles et ceux qui ont lu ou liront l'éloge adressé au peuple suisse par M. Seddon (voir *Heuille d'avis de Lausanne* du 21 sept.), concernant sa « supériorité matérielle » en ignorent la vraie cause, qui est très simple au fond.

C'est le travail de raccommodage de la femme du peuple qui donne à celui-ci l'apparence de l'aisance générale qui règne en Suisse, selon M. Seddon.

Nous soulignons *apparence*, car sa situation économique n'est guère meilleure que partout ailleurs. Et la femme anglaise, au dire de Michelet, travaille moins — jamais à la terre — et a moins d'énergie que la femme française ou allemande.

Nulle part la femme ne travaille autant qu'en Suisse, nous disent les Allemands, les Russes, Roumains et autres qui ont l'occasion de vivre parmi nous quelque temps.

Notre école primaire obligatoire et gratuite, où l'on apprend aux fillettes à tricoter et à coudre, voire même à raccommoder, crée la base de cette *apparence* de l'aisance générale du peuple suisse.

En beaucoup de pays l'école n'est pas encore obligatoire, ou ne l'est que depuis très peu de temps, et les fillettes n'apprennent ni à tricoter ni à raccommoder.

Les rares « étudiantes » venant de ces pays pour profiter de notre enseignement ménager nous disent que dans leurs pays, faute de savoir raccommoder, on porte le linge et les vêtements déchirés ; et, faute de savoir laver et repasser, on les porte sales jusqu'à ce que l'on puisse les remplacer par du neuf.

En Roumanie, la reine vient de créer une école ménagère à Bucarest. Les autres pays suivront sans doute, mais en attendant le peuple est en guenilles de par ce simple fait de l'ignorance de la femme dans ce domaine du travail féminin.

Pour récompenser la femme suisse qui raccommode jusque tard dans la nuit et des dimanches entiers, cette femme qui se prive de nourriture pour acheter les fournitures indispensables au raccommodage, le futur Code civil suisse, au lieu d'octroyer les droits civils sans distinction de sexe, ligotte à nouveau la femme mariée et porte préjudice à la célibataire.

Les desiderata et réclamations formulées à ce sujet par l'Alliance féminine suisse n'ont pas été prises en considération. Et comme la femme est mise en arrière sur le plan économique, elle l'est aussi au plan politique. Tout l'état actuel ne peut subsister que par la subordination aveugle de la femme exploitée, et cet état de choses ne pourra changer que si la femme prend conscience de sa valeur.

Une grand'mère.

Le droit de vote des femmes

au Congrès socialiste international de Stuttgart.

Le Congrès socialiste international salue avec une grande joie la première conférence internationale des femmes socialistes, à Stuttgart, et se déclare solidaire avec ses revendications.

Les partis socialistes de tous les pays ont le devoir de lutter énergiquement pour l'introduction du suffrage universel des femmes. Par conséquent, toute l'agitation et toutes les luttes du parti socialiste pour acquérir et développer les droits électoraux du prolétariat doivent comprendre l'agitation et la lutte en faveur des femmes.

Dans les pays où les droits sont complètement ou presque complètement acquis au prolétariat, le parti socialiste doit engager la lutte et la poursuivre en faveur du droit de vote des femmes, en même temps qu'il lutte pour le maintien et l'extension des droits des citoyens.

C'est, d'autre part, un devoir des organisations de femmes socialistes, dans tous les pays, de participer avec toutes leurs forces aux luttes du parti socialiste en faveur des droits électoraux.

Le Congrès international reconnaît qu'il n'est pas possible d'indiquer pour chaque pays à quel moment la lutte pour le suffrage universel doit commencer; il déclare cependant qu'en toute circonstance la lutte pour le droit de vote doit être conduite selon les principes socialistes, c'est-à-dire en posant la revendication du droit de suffrage pour les femmes.

(Cette résolution a été adoptée par le congrès, à l'unanimité moins une voix.)

Appel à la solidarité.

Camarades,

Les cigares Vautier frères (Yverdon et Grandson) sont boycottés.

Ne les achetez nulle part!

Ne permettez pas qu'on vende ces produits dans vos magasins, les sociétés coopératives de consommation.

Demandez les cigares **Helvétia**, de la coopérative de production qui occupe les grévistes.

Camarades,

Si vous voulez débarrasser du patronat vos camarades cigarières d'Yverdon, faites votre possible pour que nous trouvions l'argent nécessaire jusqu'au 1^{er} janvier 1908.

Proposez à vos organisations de placer leur argent dans la coopérative de production de cigares « Helvétia ».

Menziken-Burg, soit en prenant des parts (de 10 fr. pour les membres individuels, de 20 fr. pour les membres collectifs), soit en souscrivant des obligations de 50 ou 100 fr. portant intérêt au 4 p. 100. — La rédaction tient à disposition les formulaires de parts et d'obligations.

AU DEHORS

A la Conférence internationale des femmes, à Stuttgart, ont pris part 59 déléguées, représentant 15 nations.

La Grande-Bretagne a envoyé 19 déléguées, l'Allemagne 16, l'Autriche 9 (dont 2 Tchèques), la Hongrie 3, la France 3, l'Italie, la Belgique, la Suisse, la Hollande, la Suède, la Norvège, la Finlande, la Russie (les camarades lettes de la province d'Esthlande) et les Etats-Unis une déléguée.

Ajoutons encore trois déléguées chargées par des organisations en Russie d'assister à la conférence. C'étaient les représentantes de l'Union des femmes juives, de la social-démocratie de Pétersbourg et des ouvriers et ouvrières organisés de l'industrie textile de Lodz.

A assisté enfin, comme simple auditrice, Mrs Cama, de Bombay (Indes anglaise).

Les œuvres municipales ouvrières d'Albi. — La municipalité albigeoise vient d'instituer une œuvre du plus haut intérêt social: la création d'une consultation de nourrissons, ouverte indistinctement à tous les enfants âgés de moins de deux ans, à la Maternité d'Albi, chaque dimanche, de 7 à 9 heures du matin.

Les consultations de nourrissons ont pour but d'apprendre aux mères leur rôle essentiel d'éleveuses d'enfants. Les mères de famille ont le plus grand intérêt à y présenter leurs enfants, qui y sont pesés et examinés avec soin par deux médecins préposés à ce service. Dans les départements et les villes où des consultations de nourrissons ont été méthodiquement organisées, les résultats obtenus ont été très concluants: la mortalité infantile a diminué de plus de moitié.

L'initiative de la municipalité d'Albi mérite d'être suivie dans d'autres centres.

POUR LE FONDS DE « L'EXPLOITÉE »

Fonds de l'Exploitée au 7 juillet, numéro 3...	Fr. 15,—
Reçu des camarades Gauthiot, Paris	» 1,—
Frej, Lausanne	» 1,—
Herzig, Genève	» 1,—
Fonds de l'Exploitée à aujourd'hui	Fr. 18,—

Questions administratives

Nous imprimons les adresses de tous nos abonnés. Afin d'arriver à un service très régulier, nous invitons nos abonnés à nous informer, par retour du courrier, de toutes les corrections que nous pourrions encore apporter aux adresses qui ne seraient pas exactes.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION DES FAISEUSES D'AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois

Le numéro : 10 centimes

Par 20 exemplaires. 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, 3, rue du Marché, 3, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —

Pour l'étranger » 1 fr. 50

ÉLARGISSONS NOTRE HORIZON

Quelle est aujourd'hui l'ouvrière, la femme prolétaire qui, à rares exceptions, peut suffire à ses propres besoins? La misère des femmes, comme de tous les hommes, est la même dans tous les pays, à quelques différences près dans la forme.

Jamais la concurrence industrielle n'a lutté avec tant d'activité dans la production du travail à bas prix, spécialement sur le dos de la malheureuse ouvrière. Si par suite d'une petite augmentation de salaire, revendiqué par le personnel masculin dans la fabrication d'un produit quelconque, la situation de l'ouvrier masculin s'est améliorée, immédiatement l'industriel en fera sentir le contre-coup à l'ouvrière, en diminuant son salaire.

Et où l'exploitation de la femme sévit avec la dernière atrocité, c'est dans ces maisons d'apparence extérieure de charité et de bonté.

Dans tel couvent ou orphelinat, que nous pourrions citer, on fit descendre de 10 à 25 centimes le prix de la confection d'une chemise. On ne paye que 1 fr. 10 centimes pour la façon d'une layette de 20 pièces. L'on se rendra parfaitement compte de la cause du mal qui sévit mortellement sur les femmes de la classe ouvrière, ainsi que le prouvent les faits suivants :

L'une d'elle, réduite à ourler deux mètres de batiste pour 5 centimes, sur une étoffe très dure qui cassait les aiguilles, devait faire des cadeaux à la coupeuse pour obtenir du travail.

Brière de Boismont raconte, dans son travail sur la folie des suicides, qu'une pauvre fille travaillait nuit et jour pour venir en aide à sa famille et faire vivre une mère âgée, infirme et à demi-idiote. Ses forces l'abandonnèrent, le salaire devint insuffisant, l'ouvrage manqua, elle succomba sous sa lourde tâche et s'étendit dans son lit en disant : Puisque ma vie est inutile, puisse au moins ma mort faire entrer ma mère dans un établissement de charité.

Marbeau, dans ses annales de la charité, parle d'une de ces ouvrières qui, travaillant jour et nuit, ne pouvait dégager ses vêtements au Mont de Piété, et demandait s'il ne lui serait pas possible de se faire mettre en prison sans avoir commis un délit. Là au moins elle serait habillée et nourrie.

Des faits analogues se renouvellent continuellement sous une forme ou sous une autre.

Les couvents repoussent ordinairement les femmes pauvres n'ayant pas de talents spéciaux et lucratifs et celles d'une faible constitution. Elles reçoivent généralement une chétive nourriture en retour d'un rude labeur.

Très souvent dans l'industrie les femmes sont chargées des travaux les plus durs et les plus malsains, et ceux souvent que les hommes pourraient faire sans danger et qu'ils rejettent comme trop pénibles.

L'industrie du textile nous fournit d'édifiants exemples à ce sujet.

Les fileuses de cocons sont obligées de plonger sans cesse leurs mains dans l'eau bouillante des bassines, ce qui leur fait éprouver des sensations très douloureuses aux doigts. Les émanations putrides qui se dégagent de la chrysalide leur donnent une maladie spéciale, connue vulgairement sous le nom de mal de ver ou de bassine.

Le battage et le cardage du coton sont aussi très malsains pour les femmes; la phthisie dite cotonneuse est le nom vulgaire de la maladie qui en résulte et les tue.

Dans les ateliers d'impressions d'indiennes, la gravure, l'impression, tous les travaux faciles et sains sont faits par les hommes; les femmes, très peu payées, un salaire de famine, sont employées à l'apprêt écossais, passent leur journée de 11 heures dans une température de 35 à 40 degrés, ce qui leur cause souvent de très graves maladies.

Et nos malheureuses camarades travaillant à la confection des allumettes phosphorées si terrible pour la santé que l'on cite, entre autres, une femme d'un contre-maitre qui mourut par le sim-

ple contact avec les ouvrières, à qui elle délivrait les jetons de travail. Nous pourrions continuer de citer des exemples identiques, dans toutes les branches de la production où la femme est entrée.

Elle a droit à toutes nos sympathies, et elle aura sa véritable place dans la vie, en nous aidant à la transformation de cette société marâtre, qui permet pareilles monstruosité. C'est pourquoi, nous les hommes, élargissons notre point de vue, ouvrons-lui bien largement les portes de notre activité commune, où elle apportera son admirable zèle de dévouement et de désintéressement.

Adhémar SCHWITZGUÉBEL.

CHEZ NOUS

La convention de la Fédération ouvrière des aiguilles. — Les pourparlers qui étaient entamés avec les fabricants d'aiguilles se sont enfin terminés par l'entrée en vigueur d'une convention qui, si elle n'est pas à notre entière satisfaction, donne quand même de sérieux avantages aux ouvrières.

Nous avons réglementé la journée de travail, qui aura une durée de dix heures. Les salaires, pour les jeunes filles et les apprenties, ont un minimum qui varie de 25 à 35 francs par mois, selon l'âge. Le mode de travail a été unifié. Nous aurions désiré la paie au mois, nous n'avons obtenu que la paie à l'heure. Le travail aux pièces est toléré pour certaines parties seulement. Les heures de travail seront restreintes s'il y a manque de travail. Le prix minimum pour une ouvrière est de 25 centimes à l'heure. Une augmentation du 10 p. 100 est accordée pour les ouvrières ayant eu un salaire inférieur à 36 centimes à l'heure, et de 5 p. 100 pour celles ayant eu un salaire supérieur.

Ce n'est pas très brillant, mais si l'on tient compte du désordre qui régnait, on voit que nous avons quand même fait un sérieux pas en avant.

La journée de travail est trop longue, surtout pour des femmes; les salaires sont trop bas, comparés au coût de la vie, nous le savons. Mais Paris ne s'est pas bâti en un jour, et quoique nous désirions améliorer notre sort dans le moins de temps possible, il ne nous faut pas être déçus si le premier pas ne nous conduit pas aussi loin que nous le voulions.

Faisons respecter la convention obtenue, et nous reviendrons à la charge dans deux ans. E.

Une bonne boîte. — L'autre soir, passant devant la fabrique d'aiguilles Schmidt et Cie (La Chaux-de-Fonds), je fus appelé par le patron de cette fabrique, qui voulait absolument me faire visiter ses ateliers. Ce que j'ai fait avec empressement et voici ce que j'ai constaté.

1° Que les ateliers étaient aussi hygiéniques que possible.

2° Que les ouvrières étaient tenues à une certaine discipline mais qu'elles n'étaient pas du tout sans liberté.

3° Que la paie était la même que dans les fabriques-analogues, voire même plus élevée. E.

(Une fabrique pareille prouve que, sans faire banqueroute, un capitaliste peut très bien améliorer les conditions des ouvriers et ouvrières; les patrons, prétendant que nos revendications les ruinent, sont tout simplement hypocrites; même sous le régime d'une production privée et irrationnelle comme nous l'avons aujourd'hui, c'est chose possible de vivre mieux que la grande majorité d'entre nous, par l'avidité patronale, est forcée de le faire. Mais ce régime capitaliste étouffe les sentiments humains, et les bons patrons sont des merles blancs. — Rédaction.)

Travail de taupes. — Quelques membres du Syndicat des horlogers de La Chaux-de-Fonds ne sont pas satisfaits du travail de l'Union ouvrière et voudraient que leur section la quitte sous plusieurs prétextes.

Pour cela, ils ont des listes qu'ils font passer dans les ateliers et invitent ouvriers et ouvrières à signer.

Les délégués de ce syndicat savent que l'Union ouvrière ne fait pas de politique de parti et ne s'occupe que du mouvement économique.

Les quelques vieux grincheux qui ramassent les signatures ont été plus ou moins bien reçus par les ouvrières. Celles-ci, avant de signer, voulaient d'abord qu'ils leur expliquent le pourquoi de ce mouvement (qui se fait par divers moyens...) et prendre des renseignements.

Or, n'étant, comme jeunes syndiquées, pas encore au courant du rouage des syndicats et conscientes des droits que leur inculquent ces derniers, un grand nombre refusèrent de signer.

Fureur des initiateurs, qui prétendent qu'on ne pourra jamais rien faire avec les femmes.

Mais non, messieurs, le syndicat leur apprend à avoir une opinion, et elles la défendent.

Une qui n'aime pas les autoritaires.

Le remède radical. — L'incendie de la rue du Puits, le 17 octobre, a fait trois victimes qui sont de jeunes enfants de 1, 2 et 4 ans environ, morts par asphyxie.

Les deux aînés, voyant le mal (qu'ils avaient probablement provoqué) et ne pouvant sortir du logement, se cachèrent sous le duvet et le troisième, ne pouvant y monter, alla sous le lit. Ce dernier eut une partie d'une jambe brûlée, ainsi que le nez. Voulant se garantir des brûlures, il avait mis ses petites mains devant la figure, et fut trouvé ainsi.

Le public, commentant ce terrible accident, dit : il ne faudrait jamais laisser les enfants seuls; il faudrait cacher les allumettes, etc.

Je suis de cet avis, moi aussi; mais ne sont victimes de ce genre d'accident que les enfants des ouvriers, ceux-ci devant, hommes et femmes, aller à la fabrique pour pouvoir satisfaire les besoins de la vie, ou bien, les femmes, aller en journée ou garder les enfants des riches. Ces derniers, toujours surveillés et promenés, ne peuvent pas jouer avec des allumettes, ni renverser des marmites d'eau bouillante.

Il faudrait donc que la femme, une fois mariée, ne soit pas forcée contre sa volonté à travailler pour les autres gens; mais pour cela il serait nécessaire que l'ouvrier obtienne un gain suffisant pour élever dignement sa famille. Au lieu de crier contre « les mères imprévoyantes », il vaudrait mieux reconnaître enfin le remède radical : *faire que la société, aujourd'hui si mal faite, nous donne les moyens pour que nous ne soyons pas forcées de laisser seuls les enfants.*

Par le syndicat, par la politique économique et la coopération, les ouvrières et ouvriers peuvent changer tout ce qui est mauvais. Faisons-le.

Jeanne E. paillonnense.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Le premier syndicat des servantes, en Suisse, vient d'être fondé à Zurich. C'est le premier pas; bientôt, dans toutes les villes, nous verrons ces organisations se former. Alors les souffrances affreuses de ces serves deviendront publiques et peut-être comprendra-t-on enfin les vraies causes de l'exode dans les fabriques et du manque de servantes.

C'est l'organisation syndicale seule qui peut faire disparaître les conditions de travail rappelant les brutalités du moyen âge, qui n'ont pu être conservées qu'entre ces quatre murs étroits du ménage privé.

Si un beau jour, les jeunes filles pauvres ne voudront plus de cet état de serves — et il y a grand espoir que ce jour soit proche — alors l'humanité se verra forcée de transformer le mode du ménage privé actuel, de ce ménage irrationnel qui absorbe les forces de la ménagère — payée ou non payée — sans fournir un bien-être proportionné aux sacrifices.

Et si un jour toutes les filles et femmes travaillant si durement aux ménages, les unes pour un salaire ridicule, les autres, les femmes pauvres mariées, uniquement pour leur logement et leur nourriture — et bien, si un beau jour ces femmes-là se coaliseront, elles constitueront la force la plus terrible contre la bourgeoisie, contre la vieille société.

Le bourgeois se moque de la grève dans la fabrique; il peut supporter la grève à l'atelier; il a de l'argent en caisse pour longtemps et peut attendre.

Si le tailleur et la couturière font grève et que les sorties de bal ne sont pas livrées en temps utile, le bourgeois et la bourgeoise font la grimace; puis ils se décident à mettre un autre habit, une autre robe — ils en ont tant!

Si l'ouvrier de l'alimentation fait grève, la situation s'aigrit; on aime les petits pains frais, on aime tant de délicatesses... mais on supporte cette grève; on a tant de provisions dans sa maison!

Mais il y a une chose que la bourgeoisie ne pourra jamais supporter pas un seul jour

c'est la grève des femmes et filles travaillant aux ménages. La bourgeoisie ne peut cirer ses bottines, ne pourra faire soi-même ses lits, ne saura blanchir son linge sale — toutefois tout cela pourrait durer quelques jours.

Mais la bourgeoisie est habituée qu'on lui serve son déjeuner et qu'on lui chauffe sa chambre. — Un beau matin, une grève des ouvrières travaillant aux ménages — et la bourgeoisie mourant de faim et de froid, capitulera avant la nuit.

Ils ont donc voté — ceux qui ont le droit de vote — de dépenser environ 50 millions chaque année, 50 millions pour des fusils et des canons, des chevaux de guerre et des automobiles de plaisir, des boutons brillants, des galons d'or et d'argent éblouissant les enfants petits et grands.

Que ces choses soient absolument inutiles, que les coups de fusils et de canons soient toujours tirés dans le vide, que les boutons gardent leur éclat et ne soient jamais ternis de sang, que ces 50 millions, chaque année, soient vraiment jetés par la fenêtre — voilà encore le meilleur des cas possibles.

Mais jugez si ces 50 millions n'étaient pas dépensés inutilement, figurez-vous que ce géant, le militarisme se mette en mouvement, que ses rouages commencent à grincer et que la machine formidable se mette à travailler, à écraser des corps humains — quelle horreur et quels dégâts incomparables alors, en proportion de la somme relativement minime de 50 millions de francs par an!

Mais non, espérons, espérons que ces 50 millions par année seront jetés tout simplement par la fenêtre — espérons que les travailleurs de tous les pays organisés dans des fédérations syndicales communes deviennent bientôt trop intelligents pour s'entretuer sur les ordres des capitalistes, ces hommes qui placent leur argent dans tous les pays, qui font travailler pour leur compte les travailleurs de tous les pays et qui divisent le prolétariat en « peuples » et en « nations » pour mieux l'asservir.

Vraiment, il faut espérer que les travailleurs ne se prêtent plus à la guerre et que les femmes — celles du moins qui travaillent — *ne s'ex-tasient plus devant les uniformes.* Si quelqu'un peut dégoûter l'homme de la guerre, c'est bien la femme raisonnable se détournant d'une brute qui, par son boucher même, se laisse conduire à l'abattoir.

Une femme mariée.

Puisque nous nageons dans l'argent, messieurs; puisque le petit peuple suisse, dorénavant, dépensera 50,000,000; oui, cinquante millions de francs pour des choses dont tout le monde — excepté nos chers maîtres Kohler, Vautier, etc. — pourrait se passer, veuillez donner enfin quelques sous pour nos vieux parents qui ne peuvent plus travailler, pour nos maris qui, en peinant pour leur pain quotidien, ont subi

un accident quelconque, pour nos chers malades enfin, donnez un peu d'argent, s'il vous plaît. On vous en demande depuis trente ans. Nous avons été patients, vous le savez; mais aujourd'hui puisque vous nagez dans l'argent...

Il y a encore une autre catégorie de personnes qui auraient énormément besoin de quelques miettes tombant de la table des militaires; ces gens, vous ne les connaissez probablement pas, ils toujours été si timides: ils n'ont jamais dit un mot parce qu'ils avaient entendu dire qu'il n'y avait pas d'argent. Mais aujourd'hui toutes ces personnes-là viennent.

Ce sont les femmes forcées de travailler aux usines, aux ateliers et à domicile, jusqu'aux moments douloureux des couches.

Ce sont les mères mal nourries et incapables de nourrir leurs bébés.

Ce sont les ouvrières de fabriques abandonnant leur famille chaque matin, confiant leurs enfants à la voisine complaisante; ou, s'il n'y a pas de voisine, les enfermant dans la chambre et les confiant... au bon Dieu!

Nous, les mères, nous vous demandons une assurance contre la maternité. Donnez-nous de quoi vivre pour que nous n'ayons plus besoin de souhaiter l'avortement, mais que nous puissions avoir nos enfants en toute tranquillité, que nous puissions les nourrir, les soigner nous-mêmes.

Donnez-nous de l'argent, messieurs, puisque notre petite patrie nage dans l'abondance.

Une mère.

DANS LES ORGANISATIONS

Fédération ouvrière des aiguilles.

Notre fédération. — Voilà 6 mois que la formation de notre fédération a été décidée. La section directrice de La Chaux-de-Fonds a nommé un comité central, qui s'est mis immédiatement à l'œuvre. Un règlement a été élaboré, et les pourparlers avec les patrons ont continué et ont abouti.

Mais ce n'est pas tout; il faut, maintenant, travailler dans chaque section pour obtenir le syndicat obligatoire, afin que tous les ouvriers et ouvrières des localités où il existe des sections soient groupés, et améliorer la solidarité de nos collègues, que chacun soit uni, et que, si l'on frappe l'un ou l'une des syndiqués, tous se sentent touchés.

Nous formerons aussi de nouvelles sections, et les démarches, dans cette voie, sont déjà commencées.

Il ne nous faut pas non plus oublier les hommes. Une convention spéciale, touchant leur intérêt, est déjà à l'étude.

Voilà, dans ses grandes lignes, le travail fait et à faire par le comité central. Ne voulant pas abuser de notre organe pour des détails, nous ne pouvons vous les faire connaître par la voix du journal. *Comité central.*

Appel aux non syndiqués. — Toutes les ouvrières, et surtout les ouvriers qui ne sont pas syndiqués, viennent de s'apercevoir que le syndicat n'est pas seulement une société pour faire payer des cotisations, mais que, quand il est bien compris, il arrive à l'amélioration de notre sort. Donc, si vous ne voulez pas être des ingrats, ou passer pour des poltrons, venez vous joindre à nous. *Comité central.*

Ouvrières. attention! Les tarifs qui vous ont été distribués sont justes pour les ouvrières payées anciennement au mois, mais contiennent quelques petites erreurs pour les ouvrières à l'heure. Nous avons compté pour 3000 heures de travail par an, alors qu'effectivement vous travaillez un nombre d'heures supérieur; cela amène une diminution de votre ancienne paie et, par conséquent, une augmentation et un salaire actuel inférieur à celui que vous méritez. *Comité central.*

Syndicats des ouvrières sur cadrans.

La Chaux-de-Fonds. — Nous avisons les membres que M^{lle} Jeanne Giger, signalée dans l'avant-dernier numéro, s'est mise en ordre avec la société.

En outre, nous vous rappelons que les personnes quittant la section ou le métier, doivent faire viser leur carnet chez le président. (Art. 30 du règlement.) Celles qui ne le feront pas seront signalées avec une amende de 2 fr.

La cueillette faite chez les membres en faveur de notre camarade malade, a produit la somme de 50 fr., qui lui a été remise, ce dont elle nous remercie chaleureusement. *Le comité.*

Achats. — Pour donner suite à la décision prise à la dernière assemblée, le comité s'est entendu avec les grands magasins du Progrès, vendant tissus et confections ainsi que meubles, ceux-ci dans leurs maisons du Locle.

Tous ces articles, y compris les meubles, seront vendus au comptant à toutes nos membres porteuses d'un livret, avec un rabais de 10 % déduit immédiatement.

Les prix étant marqués sur chaque article, c'est un réel avantage qu'obtiennent nos membres par leur collectivité.

Espérons que vous comprendrez vos intérêts, et que vous irez vous servir pour tout ce qu'il vous faut, sans vous gêner, car si les achats faits dépassent un certain chiffre, le rabais pourra être plus élevé. *Le comité.*

Les personnes qui pourraient ne pas avoir reçu de carnet, peuvent en demander chez le président, Progrès, 7, La Chaux-de-Fonds. *Le comité.*

Le Locle. Il est de notre devoir de vous aviser de ce qui se passe dans notre localité.

La campagne que nous avons entreprise pour unir et pour organiser les camarades de cette branche a jusqu'à ce jour laissé à désirer. Plusieurs appels leur ayant été faits, nous pouvons constater que ces camarades de travail ne comprennent pas le bien-être de l'organisation et que sans cette union, nous ne pourrions jamais réclamer ce qui nous est dû.

Malgré ce peu d'entente qui règne dans notre localité, une section a pu se former dont le comité a été nommé comme suit :

Président, Jouan Adolphe; vice-présidente, M^{lle} Droz Dora; caissière, Richard Alice; vice-caissière, Hozlé Valentine; secrétaire, Jaquet Paul; vice-secrétaire, Arni Elisa, et trois assesseurs qui sont: Hubert Elisa, Gentil Charles, Montandon Edouard.

Le comité peut constater que le travail poursuivi jusqu'à ce jour a remporté une petite victoire. Cependant il y a encore beaucoup à faire, vu le grand nombre d'ouvrières travaillant sur cette partie.

Il est du devoir de tous les camarades travaillant sur cette partie de resserrer les liens et de se solidariser pour que nous puissions, le jour où nous fusionnerons avec le syndicat des faiseurs de cadrans, entrer en grand nombre dans notre syndicat frère; alors le jour viendra où nous pourrions travailler ensemble pour la prospérité et le bonheur de chacun.

Allons, pères et mères de familles, encouragez vos enfants qui travaillent sur cette branche, d'entrer dans notre organisation, nous leur réservons à tous un bon accueil.

Vive la solidarité! Vive l'union!

Le comité.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
 ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES
 Paraissant le premier dimanche de chaque mois

<p>Le numéro : 10 centimes Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	--	--

L'Organisation de la femme prolétaire en Suisse

La femme prolétaire est celle qui travaille pour le compte d'un maître quelconque. Que le maître se nomme Etat, corporation, société par actions, fabricant, patron ou mari, n'importe!

Que le travail soit machinal, manuel ou cérébral; qu'il soit considéré comme métier ou comme « occupation revenant à la femme de par son sexe »; qu'il soit rétribué ou non, n'importe!

Toutes les femmes et jeunes filles qui travaillent pour le profit d'autrui sont des *femmes prolétaires*.

Toutes les femmes prolétaires ont intérêt à se débarrasser du ou des jugs pesant sur leurs épaules. Et comme elles n'ont pas la force de conquérir individuellement — isolément — leur pleine liberté personnelle, elles doivent se grouper, c'est-à-dire qu'il faut que toutes les femmes intéressées à cette lutte d'affranchissement se réunissent en sociétés et mènent la lutte *en commun*.

Les femmes qui, les premières, ont compris ce besoin de lutter furent les ouvrières de fabrique et d'atelier : celles qui possèdent un *métier*. Les premiers maîtres qu'elles ont pu distinguer furent le patron, le fabricant, la société par actions. Les premières organisations de femmes furent des syndicats de métiers, c'est-à-dire des sociétés de lutte contre les patrons, fabricants et sociétés par actions.

Pendant de longues années, en Suisse — comme dans les autres pays — les ouvriers de métier ont exclu de leurs corporations les femmes, espérant par là se débarrasser de la concurrence féminine.

En face de cette exclusion, des femmes conscientes, parmi lesquelles la camarade Claire Zetkin et la camarade Guillaume-Jaques, fondèrent en Suisse les premiers groupes d'ouvrières, les *Arbeiterinnen-Vereine* de la Suisse allemande.

Mais, depuis 20 ans environ, les ouvriers syndiqués ont changé leur méthode exclusive et ils ont ouvert aux femmes les portes de leurs organisations. Aujourd'hui, il n'y a plus en Suisse que deux organisations excluant la femme : une catégorie d'ouvriers horlogers et les ouvriers typographes.

Les ouvrières ayant de plus en plus la possibilité d'adhérer à l'organisation de leurs collègues masculins, les anciens groupes d'ouvrières perdaient peu à peu leur importance, leur nécessité. Ils allaient même devenir des organisations de concurrence et des sujets de discorde, lorsqu'en 1905, tous ces groupes de femmes nommés *Arbeiterinnen-Vereine*, furent réunis dans une Fédération suisse des femmes prolétaires, le *Schweizerische Arbeiterinnen-Verband* qui, par ses statuts, régla la situation des femmes organisées vis-à-vis des organisations de métier. Aujourd'hui sont membres de cette fédération presque toutes les femmes et jeunes filles travaillant dans les ménages, toutes les servantes et tout le personnel des hôtels, restaurants, etc.

La Fédération suisse des femmes prolétaires laisse aux sections la plus large autonomie possible; elle ne s'inspire pas d'une tactique centralisatrice et autoritaire. Chaque section s'occupe de la question qui l'intéresse le plus et selon la manière qui lui paraît la meilleure. Les unes se sont occupées du travail à domicile et de la protection des enfants forcés à travailler; les autres se sont intéressées à la question néo-malthusienne et ont organisé des caisses d'assurance contre les charges de la maternité; d'autres ont institué des écoles et des crèches communistes où les enfants de l'ouvrière sont éduqués en dehors de l'influence de l'église et du capital; d'autres encore ont institué des écoles de couture ou de cuisine pour les ouvrières; quelques-unes encore ont organisé des catégories de travailleuses jusqu'ici inaccessibles, telles que les servantes; d'autres finalement se sont proposées de faire l'édu-

cation de leurs membres de façon à ce que les jeunes filles puissent elles-mêmes devenir des propagandistes et aller semer partout le grain de la révolte et implanter le désir d'une société nouvelle correspondant à nos besoins à nous, femmes qui travaillons.

* * *

En l'année 1905, la cotisation mensuelle de la fédération fut fixée à dix centimes par membre. En 1906 cette cotisation fut élevée à vingt centimes car le journal, obligatoire pour tous les membres, *Die Vorkämpferin*, allait paraître. Un an plus tard — le 1er mai 1907, fut créée la *Vorkämpferin* en langue française — l'*Exploitée*. Maintenant, grâce au concours de tous les camarades de bonne volonté, la petite *Exploitée*, après ses sept mois d'existence, possède le même chiffre de tirage que sa sœur suisse allemande.

Il ne manque plus que l'organisation sœur de la Suisse romande pour assurer à l'*Exploitée* son caractère d'œuvre prolétaire.

Dans plusieurs contrées de la Suisse romande, il existe, chez les femmes prolétaires, un désir intense de se grouper. De nombreuses camarades sont prêtes à se joindre au mouvement suisse des femmes exploitées.

Dans sa séance spéciale du 3 octobre, le comité de la Fédération suisse des femmes prolétaires a été informé de la situation actuelle. Les camarades femmes de langue allemande me chargent de faire connaître à leurs camarades et amies de la Suisse romande la joie qu'elles ressentent en les voyant s'unir pour la même lutte.

Si les interminables journées de travail et le manque absolu de moyens n'avaient retardé ou presque anéanti notre instruction, nous pourrions aujourd'hui nous réunir dans la même fédération, vu que nous avons les mêmes désirs. Mais malheureusement les femmes d'une partie de la Suisse ne connaissent pas la langue de l'autre partie, et bien que la même volonté nous anime toutes, nous sommes dans l'impossibilité de communiquer directement.

Les camarades du comité de la fédération en Suisse allemande ont pensé qu'il serait au-dessus de leurs forces de faire la communication néces-

saire avec les différentes sections romandes, et comme elles ne voudraient pas les voir traitées en orphelines, elles proposent aux sections de la Suisse romande de créer un centre romand — un comité romand pour la fédération romande. De cette façon des relations entre les sections seront garanties. Et il n'y a pas de danger que les fédérations sœurs s'éloignent l'une de l'autre vu que nos journaux sont animés d'une même tactique.

Quant à la question administrative il faut qu'avec les forces dont nous disposons nous arrivions au maximum d'effet. Et pour épargner aux camarades romandes une quantité de frais, la Fédération suisse des femmes prolétaires aurait voulu mettre à leur disposition ses statuts. Mais elle a fait imprimer l'année passée les statuts pour les camarades italiennes, et aujourd'hui les petits moyens dont elle dispose ne lui permettent pas encore leur impression en langue française. Ce sera pour l'année prochaine.

En attendant elle vous offre la carte de sociétaire — une carte sur laquelle les points les plus importants des statuts et de l'organisation sont imprimés et qui provisoirement pourra servir de livret de sociétaire et de quittance.

Quant à notre lutte, chaque organisation la mènera sur le terrain qui lui plaira et selon la tactique qui lui semble la meilleure. Une condition cependant — la seule : *toutes nos actions doivent être basées sur le principe de la lutte de classe.*

Cela signifie : nous, femmes prolétaires, n'avons rien de commun avec les femmes qui ne travaillent pas. Et notre mouvement n'a rien à faire avec le mouvement de celles qui vivent du travail d'autrui.

Nous partons en guerre contre toutes les formes possibles de l'asservissement et une société humaine ne nous plaira que si tous et toutes y travaillent selon leurs forces et leurs talents et si tous et toutes en reçoivent selon leurs besoins.

Marguerite FAAS.

— Et toute larme sera essuyée de leurs yeux, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine ; car ce qui était auparavant sera passé.

— Et tous ceux qui auront soif boiront à la source d'eau vive gratuitement. *Apocalypse XX.*

TYRANNIE

Je tire de l'*Action* de Paris, la petite histoire suivante :

« Une bourgeoise altièrre, laide et déjà très mûre, est poursuivie devant la justice de paix d'un arrondissement de la rive droite par sa bonne, ou plus exactement, par son ancienne bonne, qu'elle avait congédiée sans lui donner l'indemnité d'usage.

— Pourquoi avez-vous renvoyé votre domestique, demande le juge à cette pimbèche ?

— Parce qu'elle m'avait désobéi.

— Désobéi à propos de quoi, interroge le magistrat ?

La défenderesse hésitant à répondre, la bonne, une jolie brunette d'une vingtaine d'années, dont le corsage paraît amplement « meublé » et qui n'a pas la langue

dans sa poche, s'empresse d'intervenir : « Je n'ai jamais désobéi à Madame dans mon service, dit-elle en jetant un regard dédaigneux sur son ex-patronne ; mais elle ne voulait pas que je porte une robe blanche ni que je mette des frisons les dimanches où j'avais congé l'après-midi. J'ai pensé que j'avais bien le droit de m'habiller à ma convenance pour aller me promener. Alors, dimanche dernier, au moment où j'allais sortir, elle m'a rappelée et m'a dit que si je ne mettais pas une autre robe, elle me renverrait sur le champ ».

— Vous n'avez pas autre chose à reprocher à cette fille ? demande le juge à la mégère.

— Dame ! je pense que c'est bien suffisant. Vous ne voudriez pourtant pas que les bonnes fussent aussi bien vêtues que leurs patronnes !

Cette réflexion idiote a naturellement provoqué des sourires moqueurs et des huées dans l'auditoire. Ajou-

CHEZ NOUS

Extrait de la lettre d'une institutrice.

« ...Je viens de lire, dans l'*Exploitée*, l'article d'*Une mère*, qui demande à la patrie de pourvoir aux besoins des femmes enceintes, des femmes en couches et des mères qui désirent élever leurs enfants elles-mêmes.

Permettez que j'attire l'attention sur une autre catégorie de personnes qui, également, auraient énormément besoin de secours. Ce sont les *enfants idiots et demi-idiots*.

Faute d'asiles spéciaux, on est obligé d'élever ces malheureux en commun avec les enfants normaux. Ces enfants idiots et demi-idiots auraient besoin de soins tout particuliers, donnés par des personnes spécialement instruites pour cela. Inutile de dire qu'ils ne profitent pas de l'enseignement scolaire général.

En outre, ces petits malheureux épuisent les forces des instituteurs consciencieux et retardent les progrès des enfants normaux.

Depuis trois ans bientôt, un de ces petits malheureux est dans ma classe. Je désespère de le faire avancer. Pourtant, je ne peux le laisser assis dans son coin pendant toute l'année sans lui adresser des questions.

Que de peines perdues ! Que de forces qui auraient pu être mieux employées ! En Suisse, des centaines de mes collègues gémissent sous le même poids. Ne pourrait-on vraiment pas faire des écoles spéciales pour les enfants demi-idiots ?

Et je conclus comme *Une mère* dans le dernier numéro : « Puisque notre petite patrie nage dans l'or, qu'on en consacre un peu à des œuvres éminemment bonnes ».

Le premier syndicat des femmes prolétaires vient de se fonder à Lausanne. Déjà, il y a une trentaine d'adhésions.

A qui le tour maintenant ? A La Chaux-de-Fonds ?

Une excitation générale règne parmi les femmes de Genève. Une sage-femme a été arrêtée, accusée de pratiques abortives.

Quelle hypocrisie !

D'abord, dans notre société bourgeoise, l'avortement est, malheureusement, souvent nécessaire. Si l'on accorde le « droit à la vie » à un être pas encore né, il

tons que le juge n'a pas été du même avis que la défenderesse.

Il a estimé, sans doute, que, pour être domestique, on n'en est pas moins femme, et qu'une bonne, si ça lui plaît, peut bien, tout comme sa patronne, porter des robes blanches. Il a condamné l'orgueilleuse patronne à payer l'indemnité qui lui était réclamée.

Les choses se sont passées à Paris. — Mais ce n'est que bagatelle à côté de ce qui se passe dans notre petite bourgeoisie suisse, de Genève et de Lausanne en particulier. — Nous connaissons un bureau de placement, maison sérieuse et chrétienne, où l'on recommande aux jeunes filles que la nature a dotées d'une chevelure capricieuse ou trop bouclée, d'aplanir et de lisser à force coups de brosse dure les flots blonds ou bruns d'une toison soyeuse, trop élégante décidément pour vaquer aux soins d'un ménage d'ex-pirates enrichis par le commerce des

faudrait, avec plus de raison, accorder le droit à la vie à l'être qui vit : *la mère*. Or si, par notre grossesse, nous nous voyons dans l'impossibilité de gagner notre pain, la société s'en moque. Faut-il donc s'étonner quand une malheureuse, effrayée par les privations qui s'annoncent, hâte le moment de sa délivrance ?

D'ailleurs, si nos austères magistrats voulaient réellement punir l'avortement, ils devraient, dans le monde entier, arrêter des milliers de sages-femmes. On s'en garde bien, car les bourgeois « moralistes », eux aussi, ont besoin de leurs bons offices.

Aujourd'hui où la vie renchérit toujours davantage, les avortements se multiplient. C'est un secret public devant lequel la justice ferme les yeux. Mais si, par hasard, ses mains tâtonnantes agrippent une des « coupables », elle fait grand bruit et punit sévèrement.

Et le résultat est que les sages-femmes, vu le danger qu'elles courent, demandent des prix que ne peuvent payer les femmes pauvres. Celles-ci doivent donc enfanter jusqu'à l'anéantissement.

Une mère qui limite le nombre de ses enfants.

Ils sont devenus complètement fous.

Les officiers suisses à leur congrès d'Aarau, organisèrent une conférence sur *Le petit calibre de notre infanterie*. Voici la traduction littérale du poétique rapport qu'en ont fait les journaux bourgeois de la Suisse allemande :

« En guerre, pas de prisonniers, assommez l'ennemi ! Voilà la devise des vieux Confédérés ! Frappez l'ennemi si bien qu'il oublie de se relever. Les Confédérés eux-mêmes ne demandaient pas d'autre sort. Assommer ou être assommé, voilà l'unique choix. Ils ne connaissaient ni la fuite ni la capitulation. C'était un peuple de guerre qui ne savait se rendre. Pour les vaincre, il fallait les tuer jusqu'au dernier, comme à Saint-Jacques sur la Birse. Un peuple qui lutte ainsi est invincible. A Saint-Jacques, ce n'était pas une défaite, c'était la mort en commun.

Enflammés par ce courage enragé, les jeunes Confédérés exigent un calibre plus grand des fusils ou un changement de la forme des cartouches, *amenant une destruction plus violente des parties frappées du corps humain. Renonçons plutôt au tir à grande distance, mais arrivons à un effet remarquable de près !*

Que celui qui va en guerre sache qu'il va à la mort !

épices ou de la farine, voire par le coupage bien entendu de vin de vigne ou d'autre végétatif.

La petite bonne et le valet de chambre sont les derniers représentants des serfs domestiques. Leur état est une des mille preuves que le servage transformé dénommé salariat, est encore et toujours du servage.

Les bourgeoises-mannequins de mode, sans cœur et stupides, qui ne peuvent toucher du doigt une brosse ou un balai sans défaillir, ne peuvent concevoir que leurs servantes soient de même essence qu'elles-mêmes.

J'estime que le prolétariat des champs comme celui de l'industrie devrait se faire un bonheur de ne fournir à ces inutiles parasites aucune aide domestique. Ce serait de bonne guerre que de parfaire ainsi l'éducation de ces demoiselles, jeunes ou vieilles, en les obligeant de se servir elles-mêmes !

(De la *Libre Pensée*.)

L'homme de bronze.

Que celui qui revient sain et sauf s'en félicite! Que les croque-morts aient de la besogne et les médecins de l'armée de même!

Il n'y a rien qui ait aussi soif de sang que la gorge d'un guerrier portant l'uniforme de la santé militaire (!!!).

Ce sont eux qui devraient porter le col rouge et non les autres. Leur blason est le coquelicot rouge sur un fond de bluets! »

Responsable pour la traduction littérale du *Tagesanzeiger*, de Zurich, du *Tagblatt*, de Soleure, etc., etc.
M. FAAS.

« Bénéficiaire d'impunité toutes les personnes qui, au moment de l'acte punissable (excitation au crime), se trouvent en état d'incapacité (folie, démence, etc.) »

INJUSTICE SOCIALE

Sept heures du matin ont frappé; il faut franchir le seuil du bureau, reprendre son travail journalier interrompu la veille.

Les uns après les autres, les ouvriers viennent se placer devant leur établi avec zèle et entrain.

Dès les premières heures de la matinée, les employés du dehors apportent leur besogne terminée. Je les reçois avec plaisir à un guichet donnant dans le corridor de la fabrique. Parfois c'est aussi des clients qui s'y présentent, désirant faire un achat de quelque marchandise.

J'ai souvent l'occasion de me rendre chez les ouvriers travaillant à domicile. C'est une mission que je remplis volontiers, mais qui, malheureusement, me cause de la peine lorsque je constate les salaires très minimes des ouvriers non syndiqués. Il m'a été rapporté que certain genre d'ouvrage leur avait été baissé, et cela d'une manière très sensible. Et le même travail qui se paie un tel prix dans une fabrique, l'est beaucoup moins dans une autre. Pourquoi cela?

Profonde injustice, à laquelle l'organisation seule peut remédier.

Combien plus il est agréable de voir venir des ouvriers syndiqués, avec tarif en main, pour réclamer à bon droit le prix convenable de leur travail, me disant qu'il leur est interdit de le livrer en dessous.

Il est d'une nécessité absolue que tous les ouvriers et ouvrières de n'importe quel corps de métier se solidarisent et se syndiquent entre eux; ceci en vue d'augmenter et de maintenir les prix à une base plus élevée et normale. Il y a d'ailleurs trop longtemps déjà que les différentes branches de métier ont eu à subir des baisses déplorables; ce n'est donc que juste et équitable qu'elles reprennent des prix plus élevés. Au cas contraire, la classe des prolétaires ne tarderait pas à tomber dans la plus noire des misères, et continuerait à être la victime de plus grandes injustices encore.

Une employée de bureau.

Quand on attend son heure, on est sûr de ne jamais l'entendre sonner.
Edouard Rod.

Une chemisière de Paris gagne 2 fr. par jour. Voici comment l'une d'elles arrive à boucler son budget :

Loyer.....	160 fr.
2 robes à 10 fr.....	20 »
4 paires chaussures à 5 fr.....	20 »
2 chapeaux à 3 fr.....	6 »
3 paires de bas à 1 fr.....	3 »
2 camisoles à 2 fr.....	4 »
Draps.....	3 »
4 mouchoirs à 0 fr. 50.....	2 »
Eclairage.....	10 »
Chauffage.....	12 »
Etrennes à la concierge.....	5 »
2 petits tabliers noirs.....	3 »
Un jupon.....	2 »
Total.....	250 fr.

Il lui reste donc 350 fr. soit 0 fr. 95 par jour, qu'elle emploie ainsi :

Une livre de pain.....	Fr. 0.20
Lait.....	» 0.10
1 omelette.....	» 0.25
Vin.....	» 0.10
Charbon.....	» 0.05
Légumes.....	» 0.15
Beurre.....	» 0.10
(Authentique.)	Fr. 0.95

DANS LES ORGANISATIONS

Fédération ouvrière des aiguilles.

La Chaux-de-Fonds. — Les camarades en retard dans le paiement de leurs cotisations sont priés de faire un petit effort pour se libérer pour la fin de l'année: ceux auxquels cela serait impossible doivent prendre des engagements pour exécuter des versements réguliers et cela jusqu'à la liquidation de leur dû. Quant aux camarades qui y mettraient de la mauvaise volonté, nous serons obligés de les signaler à l'assemblée générale et dans le journal. Les plus arriérés ont été avertis par lettre et ont pris des engagements.

Chez les femmes, la *propagande* se poursuit; il ne reste que quelques ouvrières de la fabrique Schmidt qui sont restées en dehors de l'organisation; espérons qu'elles reviendront à de meilleurs sentiments. Il faut que l'organisation soit complète à la fin de l'année.

A cette date nous espérons aussi arriver à quelque chose pour les hommes. Au moment où paraîtront ces lignes, ils auront déjà été convoqués pour discuter leur convention. Camarades, redoublons d'efforts et que notre organisation devienne inébranlable.
Le Comité.

Boîte aux lettres de la rédaction.

A toutes celles qui ont écrit. — *Mais, chères camarades, il ne faut pas chercher des moyens quand c'est trop tard. Nous sommes toutes d'accord pour constater que l'avortement est un fait social qui, dans la société actuelle, s'impose souvent comme une inévitable nécessité. Mais je ne puis les faire et je ne connais personne qui brave la loi sans se faire payer cher, et nous toutes sommes pauvres.*

Il faut prévenir la grossesse par des moyens anticonceptionnels que je puis indiquer. Mais il ne faut pas attendre, pour me demander ces moyens, qu'un malheur soit arrivé.
M. F.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Paas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	--	--

Le droit de suffrage universel

pour les femmes qui travaillent.

À leur congrès international, les femmes socialistes déléguées par les organisations de femmes prolétaires de leur pays se sont entendues pour faire une action internationale en faveur du *suffrage universel pour la femme qui travaille.*

* * *

Nous, femmes qui travaillons, sentons que c'est une ~~une~~ profonde injustice de nous faire vivre sous des institutions à la création ou à la réformation desquelles nous ne pouvons collaborer.

Puisque c'est nous qui envoyons les enfants à l'école, nous qui souffrons dans les hôpitaux et les maternités, il nous semble qu'il faudrait bien nous permettre de dire notre mot dans toutes ces affaires auxquelles nous ne pouvons nous soustraire.

Nous sommes aussi de l'avis que puisque l'Etat demande de nous des impôts sitôt que nous gagnons un soi-disant « minimum d'existence », nous devrions pouvoir dire ce que nous voudrions voir faire de ces impôts, de notre argent. Par exemple, lorsque nos maîtres veulent tout dépenser pour le militarisme et la bureaucratie, sans rien garder pour les malades et les femmes en couches, nous voudrions pouvoir dire non !

Certes, même les sans-droits ne sont pas exclus de toute influence sur l'Etat sous les lois duquel ils vivent. Et, comme les autres sans-droits, nous pouvons protester, réclamer, crier, refuser notre travail et braver les forces de l'Etat ennemi.

Cependant, on ne peut pas descendre tous les jours dans la rue. Toutes les époques ne sont pas propices pour faire la révolution. Il y a des périodes pendant lesquelles les révolutions se préparent lentement, des périodes pendant lesquelles chacun tâche d'accumuler autant de forces que possible en se rendant la vie actuelle moins insupportable.

Car toutes les institutions actuelles ne sont pas

des pétrifications. Elles sont plus ou moins élastiques. Chacun — et notamment le prolétaire — en tâchant de rendre les institutions de hier conformes aux besoins d'aujourd'hui, tend la corde. Un beau jour, la corde finit par se rompre. Il y a alors révolution.

Or, nous, femmes prolétaires, nous voudrions pouvoir aider à tendre la corde. *En ayant la possibilité d'aider nos frères prolétaires, nous hâterons la révolution.*

* * *

Mais c'est encore pour une raison toute pratique que les femmes entreprennent une action générale pour le suffrage universel.

Nous savons parfaitement que les hommes — la majorité des prolétaires y compris — négligent d'instruire et de convaincre les femmes, car ils n'en espèrent aucun secours immédiat et tangible; c'est ainsi que nos camarades nous instruisent sur le mouvement syndical et sur le mouvement coopératif, parce que ces mouvements ne peuvent être menés à bien que par les travailleurs des deux sexes et par les consommateurs des deux sexes. Mais, quant aux questions politiques, c'est-à-dire celles concernant l'organisation de l'Etat, du canton ou de la commune, on nous laisse dans l'ignorance. N'ayant pas le droit de voter, nous ne sommes pas intéressantes. On ne s'occupe pas de nous; il y en a même qui nous méprisent.

Mettez entre les mains des femmes le droit de suffrage, et tous les hommes qui considèrent ce droit comme une arme s'efforceront d'intéresser les femmes aux questions politiques pour qu'elles sachent se servir de leur nouveau droit. Oh! certainement les femmes — tout comme les hommes — débiteront par croire le premier venu. Mais ensuite elles arriveront à critiquer et finiront par connaître les choses, leurs raisons et leurs effets. *C'est donc pour aborder enfin les femmes jusqu'ici inaccessibles à la propagande, les femmes de ménage qui ne quittent jamais la maison et que seuls leurs maris peuvent instruire, que les femmes prolétaires désirent des droits dits politiques.*

Enfin il y a, pour justifier cette campagne, une raison encore plus pratique.

La bourgeoisie, pour agrandir ses chances politiques, veut donner le droit de suffrage aux bourgeois, c'est-à-dire aux femmes qui possèdent et qui exploitent. Et, en faisant cela, les bourgeois disent : « Voyez ! les socialistes ont inscrit depuis cinquante ans, dans leur programme, l'égalité des droits pour les deux sexes ; mais c'est nous, les bourgeois, qui réalisons ce principe ; les socialistes n'y pensent pas ».

Voilà comment les bourgeois leurrent les femmes dans les Etats où ils se sentent menacés par les prolétaires et forcés de lâcher une partie de leurs privilèges en essayant toutefois d'attirer à eux, pour de longues années, la femme trompée.

Or, pour nous, femmes prolétaires, il importe de déjouer ce truc et de déclarer :

1. Que donner des droits politiques aux femmes qui exploitent sans en donner aux femmes exploitées est une réforme toute bourgeoise et faite aux frais du prolétariat entier, masculin et féminin.

2. Que pour nous, femmes prolétaires, une pareille réalisation partielle du principe de l'égalité, même si elle ne nous nuisait pas, n'a pas pour nous l'importance morale qu'elle a pour les bourgeois, le principe de l'égalité des deux sexes étant depuis longtemps réalisé dans nos organisations prolétariennes.

3. Que nous ne voyons pas, à l'instar des femmes bourgeoises, dans l'action politique, un moyen de devenir députées. Nous voulons des droits politiques pour amener la femme à la critique de l'Etat actuel. Nous ne considérons pas — comme le font les bourgeois — le droit de suffrage comme un outil pour réparer l'Etat vermoulu, mais comme une arme pour le détruire.

4. Pour toutes ces raisons, nous, femmes prolétaires, si l'on veut donner le droit de suffrage à nos maîtresses sans le donner à nous, les travailleuses, nous protesterons contre un pareil privilège ; nous lutterons contre tous ceux et toutes celles qui défendent un pareil projet.

Tout ou rien !

PENSÉES

Egalité. — Entre hommes et femmes, les forces seraient égales si l'éducation l'était aussi. Eprouvons-les dans les talents que l'éducation n'a point affaiblis et nous verrons si nous sommes si forts.

Il n'y a pas de droit respectif des époux sur la personne l'un de l'autre, car la personne humaine n'est pas matière à droit, et tout individu est libre, par le droit de la nature, le seul fondé en raison, de s'unir à celui qu'il aime le mieux, et dont il juge qu'il est le mieux aimé.

Emile ACOLAS, juriconsulte.

Aux légalitaires. — Si il est vrai que « les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses », vous devez vous hâter de modifier les nôtres, car, dans la condition intellectuelle morale, sociale et économique de la femme, la nature des choses a tout simplement été bouleversée.

Lucien LÉTY.

Qu'on nous laisse dans la situation actuelle sans créer, tout en nous nuisant, l'ombre illusoire d'un droit.

Qu'on fasse justice entière et qu'on accorde à la femme l'importance politique conforme à son importance économique : un suffrage vraiment universel.

Marguerite FAAS.

CHEZ NOUS

Que nos syndicats ne soient pas uniquement des sociétés pour améliorer notre existence extérieure, mais qu'ils soient des écoles dans lesquelles nous apprenions à nous améliorer intérieurement. Le patronat et ses conséquences funestes ne se trouvent pas uniquement en dehors de nous. Il vit et agit en nous, en notre âme, en nos sentiments.

Combattons en nous ces mauvais instincts, notamment celui de vouloir paraître meilleures au dépens d'autrui — et à la place de ce vieux sentiment du vieux monde mettons le nouveau sentiment du monde nouveau : l'esprit de la solidarité et de l'entraide.

Une syndiquée.

Vengeances patronales. — La colère des patrons que les ouvriers et ouvrières syndiqués ont forcés à des concessions, ne connaît plus de bornes.

Ne pouvant violer ouvertement la convention, ils font leur possible pour chicaner de mille manières les ouvrières dont ils connaissent les opinions un peu avancées.

C'est ainsi qu'on est arrivé à mettre dehors la caissière du Syndicat — une camarade dévouée qui, au travail comme au Syndicat, a toujours fait son devoir. Elle est allée d'un atelier à l'autre. Les fabricants, solidaires, l'ont tous renvoyée. Heureusement que notre Syndicat n'est pas sans moyens et qu'il parvient à éloigner de ses membres victimes la misère la plus noire.

Mais le renvoi de la caissière ne suffit pas à nos maîtres ; aujourd'hui, c'est la vice-présidente — demain c'en sera une autre encore — et toujours des ouvrières dont on s'est servi pendant de longues an-

Décadence. — Toute société dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont été créés, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. Des troubles profonds, des désordres intimes précèdent sa fin et l'annoncent.

ANATOLE FRANCE.

Botanique. — L'aubépine transplantée d'un terrain sec en un sol gras y change ses épines en fleurs.

La corruption. — La familiarité accoutume aux choses, en même temps qu'aux personnes, et ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes.

L'oreille se blase, le cœur perd sa pudeur, l'esprit sa clarté ; on finit par aimer ce qu'on repoussait et des paroles on en arrive aux actes qui achèvent de nous corrompre.

C'est l'histoire de la propagation du mal sur la terre.

LACORDAIRE.

nées, pendant des dizaines d'années même, dont on n'a jamais eu à se plaindre. On les renvoie maintenant pour de futiles raisons et « parce qu'elles sont trop dans la politique ».

C'est admirable.

Et si de pareils renvois continuent, les ouvriers et ouvrières organisés perdront patience un beau jour — et alors il n'y aura même plus de « convention » qui tienne!

Une faiseuse d'aiguilles.

Une belle affiche est celle que l'Association des fabricants d'aiguilles, à La Chaux-de-Fonds, a fait apposer dans les fabriques.

Cet imprimé nous avertit que si une ouvrière vient en retard d'une minute, on lui déduit un quart d'heure.

En outre, il n'est plus permis de manger du pain quand vous avez faim; il faut le manger dans le quart d'heure réglementaire, et si vous vous avisez de le manger plus tôt ou plus tard, on vous déduit encore un quart d'heure.

Du reste le goût nous en passe absolument puisqu'on ne nous permet plus de nous laver les mains quand il nous paraît nécessaire. Nos mains noircies et pleines d'huile ne peuvent être nettoyées qu'à midi, lorsque nous quittons la fabrique. Pour peu qu'on soit un peu cultivée l'appétit disparaît absolument.

Il est vrai que l'eau est matière très précieuse à La Chaux-de-Fonds. Les fabriques sont récurées tous les deux ou trois ans — évidemment parce que ce ne sont pas les poumons de messieurs les fabricants qui souffrent de l'atmosphère poussiéreuse.

En tout cas, il nous semble que la convention et les salaires un peu moins maigres qu'avant ne sont pas des raisons suffisantes pour se venger de cette façon et nous laisser étouffer dans la saleté.

Nous écrivons ceci pour que les patrons que cela regarde sachent que les concessions faites à nos représentants sont loin de nous paraître suffisantes. Par notre comité, messieurs les patrons ont été traités avec la dernière amabilité, et maintenant que de sérieux conflits leur ont été épargnés, il leur sied mal de nous tourmenter de cette façon.

Pour être agréable au patron, bon nombre d'ouvrières ne se mettent pas du syndicat, mais tâchent de s'en procurer des nouvelles et les vont rapporter toutes chaudes au bureau.

Toutefois, on aurait tort de croire qu'en nous syndiquant nous perdions immédiatement cette tendance à vouloir paraître meilleure que nos camarades. Ce n'est qu'avec du raisonnement et de l'énergie que nous arriverons à faire disparaître ce mauvais sentiment en partie inné en nous, en majeure partie développé par la mauvaise organisation de la société actuelle qui fait de l'un l'ennemi de l'autre.

Chères camarades, n'est-il pas honteux de devoir nous avouer que même dans nos syndicats nous avons quantité de camarades qui, sans être des espionnes, en font tout de même le métier, permettant à Messieurs les patrons de se servir d'elles et des nouvelles qu'elles peuvent donner!

Tout dernièrement, par exemple, une camarade fit remarquer en pleine assemblée qu'elle n'était pas

assez payée. Le lendemain, ses patrons, *Macquat et fils*, ont de suite été renseignés et ont immédiatement décidé de lui donner sa quinzaine.

Voilà ce qui est arrivé dans un de nos meilleurs syndicats; je n'ai pas besoin de le nommer, les camarades que cela regarde le sauront bien, et quant aux autres syndicats, ils ont tous à combattre les mêmes défauts.

Chères camarades, on n'a pas besoin d'être précisément espionne, on peut commettre une bassesse sans y songer. Veillons un peu sur nos habitudes. Toutes ne sont pas encore bonnes.

Aux ouvrières de La Chaux-de-Fonds. — La Société d'édition et de propagande socialiste vient d'ouvrir un magasin de librairie et papeterie, rue de la Balance, 16, anciennement du Nègre.

Vous trouverez à la Librairie du Peuple tous les ouvrages sociaux, syndicalistes nécessaires aux syndiquées pour puiser des arguments, connaître le mouvement social, ouvrier et syndical ainsi que littérature de tous genres, fournitures de bureau, d'école et de dessin, cartes postales, papier à lettre, etc., timbres en caoutchouc, plaques de portes en aluminium et autres, composteurs et montres de la Coopérative des ouvriers horlogers « Fraternitas ».

Ouvrières, favorisez la Librairie du Peuple. Au lieu d'enrichir un ou deux négociants qui eux vous combattent sur tous les terrains, les bénéficiaires restent à la collectivité.

La librairie est fermée le dimanche et le soir à 8 heures.

J. E.

L'Almanach du Progrès vient de paraître. Que nos chères ménagères ne soutiennent pas les almanachs bourgeois — le *Messager boiteux* par exemple — imprimés dans des boîtes où les jeunes filles sont démesurément exploitées.

Rompez avec la vieille et chère habitude et achetez notre *Almanach du Progrès*. Demandez que votre organisation ou celle de votre mari en fasse venir de la librairie du *Peuple suisse*, à Genève.

Que les almanachs ennemis du prolétariat disparaissent de nos ménages!

ASSASSINS !

Les assassins dont je veux parler vivent riches, heureux, considérés; la justice, dure pour le pauvre bougre ne songe guère à les poursuivre...

Et pourtant...

Une histoire vraie: (Est-il utile de citer des noms? (Qui ne pourrait raconter un récit analogue, c'est de l'histoire de partout et de tous les jours hélas).

Une pauvre femme, mère quatre fois déjà, dont toutes les couches furent laborieuses, devient enceinte; au cinquième mois on constate que le fœtus est mort et au bout de *plusieurs mois d'horribles souffrances la malheureuse est enfin délivrée.*

Le médecin accoucheur prend le mari en particulier : « Mon cher, je ne sais si nous pourrions sauver votre femme, en tout cas, si elle en revient ne lui faites plus d'enfants ou bien vous l'exposerez à une mort certaine ».

Et c'est tout... le brave paysan n'ose demander (s'il l'osait il serait du reste bien mal reçu) au bon docteur comment il faut s'y prendre pour ne pas « faire d'enfant à sa femme » sans se priver du reste. Sa femme se guérit, le pauvre homme jeune quelque temps, hanté par la terrible menace de l'homme de l'art; mais hélas (qui lui jettera la pierre?) au bout de quelque temps sa femme est de nouveau enceinte et plus tard elle meurt en accouchant.

Ce cynique docteur n'est-il pas un véritable assassin? il savait le sort qui attendait la malheureuse femme si elle était encore fécondée, il connaît (et il pratique probablement) les moyens propres à empêcher la procréation tout en accomplissant l'acte de nature, et il ne les enseigne pas, préférant laisser mourir une mère de famille, lui qui pouvait empêcher la grossesse et ses tristes conséquences!

Ce morticole n'est-il pas un vulgaire assassin? N'est-il pas au moins coupable d'homicide par imprudence?

Mais non, en ce XX^e siècle, pour la fille-mère qui se fait avorter ou qui tue son enfant afin de ne pas le voir mourir de faim plus tard, la prison ou le bagne. Pour le docteur qui laisse mourir de pauvres femmes en refusant, par un criminel préjugé, de leur épargner une grossesse fatale, la richesse, les honneurs et les palmes académiques!

Misère de nous!! LÉON CHILLARBES.

(Extrait de *Régénération*, revue malthusienne, Paris, 27, rue de la Duée.)

DANS LES ORGANISATIONS

Syndicat des ouvrières sur cadrans.

Rapport sur le groupement des ouvriers et ouvrières travaillant sur le cadran. — Invité par le congrès des 23 et 24 novembre à Porrentruy, de fournir aux sections un rapport sur la façon dont pourraient être groupés tous les ouvriers et ouvrières travaillant aux cadrans émail et métal, nous soumettons à tous nos camarades les idées suivantes :

La nouvelle Fédération projetée pourrait très bien être constituée de cinq groupes se répartissant comme suit :

Premier groupe : Ouvriers émailleurs, peintres-décalqueurs (décalqueuses), dégrossisseurs et termineurs de cadrans.

Second groupe : Ouvrières crasseuses, pointeuses, perceuses, frappeuses de paillons, paillonnières, limeuses.

Troisième groupe : Rapporteurs de secondes.

Quatrième groupe : Graveurs de plaques pour le décalage.

Cinquième groupe : Tous les ouvriers et ouvrières travaillant sur le cadran métal.

Au besoin, vu le petit nombre d'ouvriers occupés dans les troisième et quatrième groupes, ceux-ci pour-

raient très facilement être joints au premier groupe. Tous ces groupes seraient dirigés par un comité central de 7 membres, composé de 2 émailleurs, 2 peintres-décalqueurs, 1 rapporteur de secondes, 1 graveur de plaques acier et 1 ouvrier travaillant aux cadrans métal.

Chaque groupe aurait son comité et ses assemblées générales spéciales et par sections, mais pourrait au besoin être convoqués tous ensemble.

Le point le plus délicat et non le moins essentiel, ce sont les cotisations : elles pourraient être réparties de cette manière : Pour les groupes premier, troisième, quatrième et une fraction des ouvriers et ouvrières travaillant sur le cadran métal, suivant dans quelle partie ils travaillent, la cotisation mensuelle serait de fr. 1,50. Et pour les membres du deuxième groupe ainsi que pour celles non touchées par la cotisation citée plus haut, celle-ci serait de fr. 1 par mois.

Voilà, chers camarades, tracé dans ses grandes lignes, le projet de formation de notre nouvelle Fédération. Un programme de propagande sera établi sous peu, et une assemblée de délégués des différents groupes existant déjà sera convoquée incessamment par votre comité central, pour étudier la meilleure marche à suivre.

Salut fraternel.

LE COMITÉ CENTRAL.

Section de La Chaux-de-Fonds.

En prévision de l'avenir, le comité rappelle aux membres la décision de l'assemblée générale : les ouvrières travaillant à l'association (Le cadran), coopérative par actions, ont le droit d'y rester mais aucune de nos membres ne doit y aller jusqu'à ce qu'un arrangement soit intervenu.

La vérification de la caisse ayant lieu la 3^{me} semaine de janvier, les membres en retard sont priées de faire le nécessaire pour être à jour à cette date.

LE COMITÉ.

AU DEMORS

La Suffragiste vient de paraître. C'est un journal quatre fois plus grand que l'*Exploitée*, 2 fr. par an, 1 fr. pour 6 mois, 10 cent. le numéro.

Ce nouveau journal se propose l'affranchissement moral, religieux, politique et économique de la femme. Il est rédigé par la doctoresse *Madeleine Pelletier*, à laquelle il faut s'adresser pour le recevoir (62, rue Darnémont, Paris XVIII^e).

C'est un journal *féministe* (non spécialement prolétaire), défendant les *femmes de toutes les classes*, un journal de lutte comprenant *l'ensemble des femmes* comme classe sociale.

Le journal est très intéressant — nous aurons l'occasion de le combattre.

Boîte aux lettres de la rédaction.

J'aurais dû prévoir, chères camarades, qu'à mes quelques lignes concernant les moyens anticonceptionnels il y aurait tant de réponses et de demandes.

D'abord j'ai essayé de répondre à chaque lettre qui arrivait, mais après deux jours j'ai dû y renoncer, et au lieu d'écrire 200 lettres presque identiques je fais imprimer une lettre commune qui sera envoyée sous enveloppe fermée à toutes celles d'entre vous qui attendent une réponse.

Je vous prie donc, chères camarades, de patienter encore quelques jours.

Salutations bien cordiales.

M. F.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
---	---	---

LA FAMINE

C'est incroyable, comme la vie renchérit tous les jours.

Nos maris, organisés dans les syndicats depuis des années et des années, y payant leurs cotisations, y luttant contre leurs entrepreneurs, y risquant leur gagne-pain — nos maris ne cessent de nous répéter que tous ces sacrifices sont faits pour arracher au patron un peu de son profit pour agrandir le bien-être de notre famille.

Nous nous en ressentons fort peu. Il est bien vrai que chaque quinzaine ou chaque huitaine, le père de la famille nous apporte son salaire entier ou presque entier. Il est vrai que les salaires ont augmenté. Mais il est tout aussi vrai, que, malgré cette augmentation, nous ne pouvons, quelque bonnes ménagères que nous soyons, procurer à la famille l'augmentation de bien-être espérée.

A quoi cela tient-il? Pourtant nous nous donnons une peine inouïe pour nouer les deux bouts. Au marché, nous nous disputons avec la marchande de légumes; nous lavons et repassons jusque tard dans la nuit; nous raccommodons des dimanches entiers; nous transformons de vieilles hardes en des vêtements convenables pour nos enfants, et pourtant nous n'arrivons à rien.

Alors, désespérées, nous reprenons une occupation que, lors de notre mariage, nous avions cru pouvoir quitter pour toujours. Nous travaillons dans une usine, dans un atelier, ou bien nous allons en journée.

Nous apportons nos enfants à la crèche, si, pour gagner encore quelques sous, nous devons quitter notre domicile; mais, de préférence, nous acceptons un ouvrage, tout mal payé qu'il soit, pourvu qu'il nous permette de rester à la maison et d'avoir les enfants près de nous.

Or il est écrit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Et le travail industriel nous empêche naturellement de faire notre ménage soigneusement; le travail à domicile encombre nos logis

déjà trop étroits et, rendant difficile le nettoyage, transforme notre chez-nous en un atelier plein de poussière, sombre et malsain.

Enfin, pour avoir renoncé à tout repos, à toute tranquillité, à toute commodité, nous n'avons plus qu'une vie sans lumière et sans joie; nous n'entendons que des reproches; nous ne voyons que des visages de mauvaise humeur, et, tout en tremblant sous la menace continuelle de voir s'agrandir notre famille, nous sentons nos soucis s'alourdir tous les jours.

* * *

Comment sortir de cette misère?

On nous répond: «Ouvrières, syndiquez-vous!» Tout comme vos maris, arrachez collectivement à votre patron une part de son profit afin d'amoindrir la misère de laquelle vous souffrez.

Bien! nous nous sommes organisées. Nous sommes entrées dans les syndicats des ouvriers de l'alimentation, de l'industrie textile, de la confection, des métiers graphiques et nous avons risqué notre gagne-pain, voire même notre liberté tout comme les hommes.

Mais quel en fut le résultat? La famine!

Oui, la famine, non la famine occasionnée par la nature et ses lois, par de mauvaises récoltes, par le manque de voies de communications. Mais la famine voulue, la famine soigneusement préparée par quelques-uns.

Les aliments augmentent, les vêtements augmentent (ou bien, ce qui revient au même, pour le même argent on a de la marchandise moins solide), les loyers augmentent, les impôts augmentent et tout ce renchérissement, est soigneusement préparé, par l'organisation et l'entente absolue des exploités des différentes branches de la production et des propriétaires des maisons, une entente d'autant plus facile à créer que le pays dans lequel nous vivons est très petit, le nombre des maîtres effectivement restreint, et que le pays même, par les murs élevés de la douane est soigneusement mis à l'abri de la concurrence du dehors.

Si nous demandons pourquoi le pain, les pâtes alimentaires, les légumes, les épices, les vêtements renchérisent, on nous répond invariablement :

« Parce que les ouvriers et ouvrières de ces industries exigent des salaires plus grands. »

Les maîtres prennent donc leur revanche. Ils savent se dédommager sur nous-mêmes en reprenant à nous, consommateurs, tout ce que nous leur arrachons dans nos syndicats comme producteurs.

Ils savent se dédommager parce que nous tous ouvriers et ouvrières de métier nous poursuivons notre but d'amélioration sans penser à nos camarades des autres branches de la production. Chaque métier en faisant de même sans y songer, nous nous nuisons les uns aux autres. Des améliorations obtenues par nos syndicats, il ne nous reste effectivement que les journées moins longues et les locaux plus hygiéniques. Quant aux améliorations financières, elles ne sont qu'apparentes et ne peuvent durer puisque nous tous manquons de la solidarité *interprofessionnelle* et poursuivons notre but dans un égoïsme de métier.

Une fois de plus nous apprenons à nos dépens que l'égoïsme est un mauvais conseiller. Le seul intérêt que nous ayons est de ne pas nous nuire mutuellement.

* * *

Il nous faut donc créer une solidarité interprofessionnelle, une entente parmi les camarades de toutes les branches de la production pour rendre la revanche impossible aux patrons. *Il faut maintenir les prix des marchandises* et, puisque cela ne paraît pas possible par l'action syndicale seule, il faut compléter cette action syndicale par une action des consommateurs : *l'action coopérative*. Il nous faut pratiquer les achats collectifs pour être en état de dicter aux fabricants les prix d'achats et pour leur arracher la fabrication même et la mettre dans la main de la collectivité des consommateurs producteurs.

Plus nous centraliserons nos achats, mieux et plus vite nous dompterons les marchés.

Mais pour cela, il ne faut pas être un coopérateur myope comme nous avons été des syndiqués myopes. Et si nous nous procurons à bas prix de marchandise en baissant les salaires de ceux qui la produisent, nous ferions la même œuvre inutile que le syndiqué qui se procure un salaire élevé aux dépens du consommateur.

Il faut donc rallier ces deux mouvements économiques, le mouvement syndical et le mouvement coopératif qui, pendant longtemps, ont poursuivi aveuglément leur but d'amélioration en annihilant mutuellement leurs efforts.

Il faut que nos syndiqués déclarent que telles et telles marchandises ne doivent être achetées, vu les conditions abominables dans lesquelles elles sont produites. Et il faut que, comme consommateurs organisés dans des coopératives démocrati-

ques où les masses des prolétaires peuvent faire entendre leurs voix, ces mêmes syndiqués aient le pouvoir économique de donner à leurs mandataires, les administrateurs des coopératives, l'ordre strict de ne pas acheter de la marchandise boycottée — voire même de n'acheter que de la marchandise recommandée par les syndicats.

Les profits seront moins apparents, mais plus vrais.

Et jugez quelle puissance économique nous pouvons être si nous coordonnons nos deux mouvements économiques en une seule action : *L'expropriation systématique et continue de nos maîtres affameurs*.

Nous avons peut-être rêvé à une révolution plus prompte, plus facile. Ne nous faisons point d'illusions. L'affranchissement économique ne sera décidé dans aucun conseil national, le royaume de la paix ne descendra pas des cieux.

Il nous faut le créer nous-mêmes. Il est bien clair que pour arriver au sommet, on ne peut contourner éternellement la montagne. Il faut la gravir résolument.

Voilà la vraie action révolutionnaire.

Et quelle joie pour nous, femmes, de penser que nous pouvons accomplir chaque jour de ces actions-là, nous surtout dans notre double qualité d'ouvrière et d'acheteuse. Toutes les fois qu'en ouvrière syndiquée nous nous comportons courageusement vis-à-vis de notre patron nous faisons une action révolutionnaire. Tous les jours, lorsque nous portons le lourd panier quelques minutes de plus parce que nous sommes allées dans notre coopérative, nous accomplissons un acte révolutionnaire.

Vous souriez ? Mais oui cela n'apporte pas la gloire, cela passe inaperçu, et pourtant c'est précisément la multitude et la continuité de ces actes-là qui font écrouler la vieille société en construisant la nouvelle.

Songez, chères camarades, nous toutes, sans nous connaître les unes les autres, peut-être sans jamais nous voir, nous pouvons nous entraider par une action commune, continue et silencieuse à bouleverser le monde !

Songez, chères camarades, que si nous labourons, semons, plantons, cultivons durant ces temps de famine, nos enfants récolteront la moisson et vivront dans l'abondance à tout jamais.

CHEZ NOUS

Cigarières d'Yverdon. — Nos vaillantes sœurs d'Yverdon vont incessamment ouvrir un atelier nettement communiste. Elles se consacreront exclusivement à la fabrication de la cigarette. Un millier de francs était nécessaire pour créer ce nouvel atelier sans patron. *La Voix du Peuple* a ouvert une souscription dans ses colonnes ; elle a déjà atteint la somme de 966 fr. 90. Nous avons reçu d'une camarade

de Paris (Mme Colloace), 10 fr. ; de la camarade M., pierriste à Lucens, 2 fr. ; de deux anonymes de Saint-Imier, 20 fr. Nous les en remercions bien sincèrement. Grâce à la solidarité ouvrière, les voraces Vautier n'ont pas atteint leur but. Nos camarades ne sont pas mortes de faim. Et l'atelier sans exploiters est édifié ! Nous nous en réjouissons.

Une nouvelle fabrique coopérative de pain va être construite à Glaris. Vu les prix énormes du pain, les camarades coopérateurs ont compris qu'il fallait arracher cette branche de la production à l'industrie privée et la remettre à la collectivité des consommateurs qui sont, en majeure partie, des ouvriers fileurs et tisseurs.

Et maintenant nous verrons les maîtres boulangers s'efforcer, comme ils l'ont fait partout, de gagner les acheteurs : les femmes par de doucereuses paroles, des blagues sur la voisine, les enfants par des tablettes et des bonbons. Mais, même s'ils baissaient le prix du pain jusqu'au niveau de celui des coopérateurs, cela ne « prendrait » pas. Tout comme à La Chaux-de-Fonds, Bâle, Zurich, Berne, Fribourg et ailleurs, les femmes prolétaires préféreront le pain fabriqué collectivement dans une usine à chaque instant contrôlable par les consommateurs, travaillé par des camarades boulangers syndiqués, au pain fait dans des boîtes obscures, incontrôlables et pétrit dans des pétrins qui souvent servent de lit aux pauvres garçons boulangers éreintés.

Une victime. — Il y a deux ans, une jeune fille de Berne alla chez son beau-frère à Zurich. Un amour s'ensuivit, la jeune fille devint mère et, pour avoir séduit une enfant confiée à ses soins, l'homme fut condamné à une réclusion assez longue.

La jeune mère trouva une place chez d'autres maîtres, elle travailla et gagna sa vie. Arriva le jour où le condamné sortit de sa prison et les relations interrompues par Sa Majesté « la Loi » furent reprises de nouveau.

La loi ne pouvant plus intervenir cette fois, les maîtres de la jeune servante se firent les gardiens des bonnes mœurs en incitant sans relâche la jeune personne à aller se plaindre à la police. Elle se refusa obstinément à trahir celui qui pour l'avoir aimée avait déjà subi une peine très dure.

Or, l'autre jour, la servante avait à faire des emplettes, mais au lieu de retourner chez ses maîtres, l'éternelle tourmentée alla se jeter à la Limmat. Dans l'eau elle a trouvé la paix que sur terre personne n'a voulu lui laisser.

Une lettre privée (12 février 1908) adressée au camarade Engster, rédacteur de *l'Ouvrier du textile suisse* :

« Dans le courant de l'après-midi j'allai faire visite au camarade N. dans son domicile. Là je trouvai une misère de brodeurs comme je n'aurais pu me l'imaginer plus terrible.

En commun avec sa femme qui, en même temps que le ménage, fait le métier d'effileuse (ouvrière aide), N. gagne 3 fr. net par jour. Et il déclare devoir

être content d'avoir ce revenu par les temps qui courent. Pendant les dernières années, le pauvre homme a subi tous les effets du triste sort de son métier ; mais c'est un homme tout à fait sérieux.

Aujourd'hui il a une famille de huit têtes ; six enfants dans l'âge de 2 à 12 ans. Je les ai tous trouvés au local de broderie. Trois d'entre eux n'avaient ni bas ni souliers, et dans la salle il y avait dix degrés à peine ! J'eus l'impression que le local de broderie sert en même temps de chambre d'habitation, de cuisine et de cave. Vous vous imaginez l'air qui règne dans le local. La faim sort des yeux de tous les membres de la famille, et non le moins des yeux du père. Moitié gelés, les pauvres enfants piétinaient dans la broderie... »

S'ils désirent bâtir des églises, grand bien leur fasse. Et s'ils n'y disent que ce qu'ils croient eux-mêmes, ils seront estimables.

Mais, s'ils désirent bâtir ces maisons à leur Dieu, pourquoi demandent-ils de l'argent à ceux qui ne sont plus de ses fidèles ? N'y a-t-il donc plus assez de chrétiens ?

Et surtout, pourquoi, chrétiens, spéculiez-vous sur ce mauvais instinct qui gît en nous tous, cet instinct que nous devrions combattre : *la rage de vouloir gagner quelque valeur sans travailler ?* Pourquoi, chrétiens, lancez-vous des loteries pour bâtir vos églises ?

Gens pieux et si souvent pudiques, vous tâchez d'ouvrir des bourses généralement à vous fermées ou trop maigres pour vous faire un cadeau.

Chrétiens, vous tâchez de vous procurer un avantage en développant un instinct qu'en d'autres occasions vous déclarez devoir combattre par principe.

Vous inondez toute la Suisse de vos réclames de loterie pour bâtir vos églises de Neuchâtel, Planfayon et autres. Dans ces églises, des chrétiens très pauvres et des chrétiens très riches écouteront des sermons moralisateurs — et ne se douteront pas que toutes ces maisons de leur Dieu sont construites sur la démoralisation du peuple.

Nos bourgeoises. — Dans *l'Exploitée* du 8 décembre, il était dit :

« Nous, femmes prolétaires, n'avons rien de commun avec *les femmes qui ne travaillent pas*. Et notre mouvement n'a rien à faire avec le mouvement de *celles qui vivent du travail d'autrui*. »

Le 10 décembre, l'Union des Femmes, à Genève, nous a renvoyée la méchante *Exploitée* avec la mention « refusé, refusé. S. M., présidente Union des Femmes. »

BUREAUX DE PLACEMENT

A peine sortie de chez les bonnes sœurs de Neuilly, je retombai dans l'enfer des bureaux de placement. Je m'étais pourtant bien promis de n'avoir plus jamais recours à eux... Mais, le moyen, quand on est sur le pavé, sans seulement de quoi s'acheter un morceau de pain?... Les

amies, les anciens caramades ? Ah ouitch !... Ils ne vous répondent même pas... Les annonces dans les journaux ?... Ce sont des frais très lourds, des correspondances qui n'en finissent pas... des dérangements pour le roi de Prusse... Et puis, c'est aussi bien chanceux... En tout cas, il faut avoir des avances, et les vingt francs de Clédé avaient vite fondu dans mes mains... La prostitution ?... La promenade sur les trottoirs ?... Ramener des hommes, souvent plus gueux que soi ?... Ah ! ma foi, non... Pour le plaisir, tant qu'on voudra... Pour l'argent ? Je ne peux pas... je ne sais pas... je suis toujours roulée... Je fus même obligée de mettre au clou quelques petits bijoux qui me restaient, afin de payer mon logement et ma nourriture... Fatalement, la mistoufle vous ramène aux agences d'usure et d'exploitation humaine.

Ah ! les bureaux de placement, en voilà un sale truc... D'abord, il faut donner dix sous pour se faire inscrire ; ensuite au petit bonheur des mauvaises places... Dans ces affreuses baraques, ce ne sont pas les mauvaises places qui manquent, et, vrai ! l'on n'y a que l'embarras du choix entre des vaches borgnes et des vaches aveugles... Aujourd'hui, des femmes de rien, des petites épicurières de quat' sous... se mêlent d'avoir des domestiques, et de jouer à la comtesse... Quelle pitié ! Si, après des discussions, des enquêtes humiliantes et de plus humiliants marchandages, vous parvenez à vous arranger avec une de ces bourgeoises rapaces, vous devez à la placeuse trois pour cent sur toute une année de gages... Tant pis, par exemple, si vous ne restez que dix jours dans la place qu'elle vous a procurée. Cela ne la regarde pas... son compte est bon, et la commission entière exigée. Ah ! elles connaissent le truc ; elles savent où elles vous envoient et que vous leur reviendrez bientôt... Ainsi, moi, j'ai fait sept places, en quatre mois et demi... Une série à la noire... des maisons impossibles, pires que des bagnes. Eh bien, j'ai dû payer au bureau trois pour cent, sur sept années, c'est-à-dire, en comprenant les dix sous renouvelés de l'inscription, plus de quatre-vingt-dix francs... Et il n'y avait rien de fait, et tout était à recommencer !... Est-ce juste, cela ? N'est-ce pas un abominable vol ?...

Le vol ?... De quelque côté que l'on se retourne, on n'aperçoit partout que du vol... Naturellement, ce sont toujours ceux qui n'ont rien qui sont le plus volés et volés par ceux qui ont tout... Mais comment faire ? On rage, on se révolte, et, finalement, on se dit que mieux vaut encore être volé que de crever, comme des chiens, dans la rue... Le monde est joliment mal fichu, voilà qui est sûr...

Octave MIRBEAU.

De mémoire humaine, le métier de gouvernant a toujours été monopolisé par les individus les plus ignorants et les plus canailles de l'humanité. — Thomas PAINE.

AU DEMORS

La misère dans les villages russes est devenue horrible et l'hiver sévère la rend insupportable. Déjà au mois de décembre, la température moyenne était de 20 degrés au-dessous de zéro.

La faim affaiblit les pauvres gens et en détruisant toute force de résistance, agrandit la mortalité d'une façon énorme.

Les enfants surtout meurent comme les mouches. Un médecin reprochait aux mères d'apporter les petits patients trop tard à l'hôpital, et dans un état de maladie trop avancé. Les mères lui répondent : « Quest-ce que nous ferions si les enfants ne mouraient pas ? Nous-mêmes n'avons plus rien à manger. »

Leurs mœurs. — Annonce traduite littéralement du *Pester Lloyd* :

Hamman, Bains Hongrois, VII. Hyar-Uteza 7. Bains de vapeur élégants pour sociétés fermées. Ouverts de 5 heures du matin à 9 heures du soir.

Voilà ce que nous ne savions pas encore. Si quelqu'un s'avise de parler ou d'écrire de l'amour libre, on nous fait croire que c'est immoral. Il est grand temps que nous corrigions notre éducation trop pudibonde. Tout est permis, *pourvu que ce soit élégant*, même les bains nocturnes collectifs.

Seulement, ne les arrangeons pas dans une maison qui nous appartienne, et dans laquelle on n'irait pas pour de l'argent, une Maison du Peuple, par exemple — oh ! la la ! qu'en dirait-on !

Boîte aux lettres de la rédaction.

L'immense retard de ce numéro provient de circonstances très fâcheuses et pénibles dans lesquelles la rédaction s'est trouvée le mois passé. Elles ne peuvent être expliquées ici, mais je vous prie de ne pas penser du mal et de pardonner le retard.

C'est par erreur que notre numéro de janvier porte le numéro 1. Nos abonnés voudront bien corriger : ce numéro est le neuvième de la première année, qui sera terminée avec le numéro 12 du mois d'avril.

La seconde année commencera le 1^{er} mai 1908.

Un dernier avis aux abonnés n'ayant pas encore payé la première année 1907-1908 : La fin de la première année de l'*Exploitée* approche, il nous faut boucler nos comptes pour les publier au numéro d'avril. N'ayant pu recueillir les abonnements pendant l'été, nous avons pris patience pendant cet hiver parce que nous savions que nombre de nos camarades souffriraient des suites d'une grève ou du chômage partiel ou total. Mais maintenant le travail reprend. C'est pourquoi nos encaisseurs et encaisseuses passeront ces jours chez vous ; nous n'avons pas été méchants — vous ne le serez pas non plus et recevrez bien nos camarades, n'est-ce pas ?

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
 ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES
 Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	---	--

LES FOUS

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
 Au cordeau nous alignant tous,
 Si des rangs sortent quelques hommes,
 Tous nous crions : A bas les fous !
 On les persécute, on les tue,
 Sauf, après un lent examen,
 A leur dresser une statue
 Pour le bonheur du genre humain.

Combien de temps une pensée,
 Vierge obscure, attend son époux !
 Les sots la traitent d'insensée ;
 Le sage lui dit : Cachez-vous !
 Mais, la rencontrant loin du monde,
 Un fou qui croit au lendemain
 L'épouse : elle devient féconde
 Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde ?
 Un fou qu'on raillait en tout lieu.
 Sur la croix que son sang inonde
 Un fou qui meurt nous lègue un dieu.
 Si demain, oubliant d'éclorre,
 Le jour manquait, eh bien, demain
 Quelque fou trouverait encore
 Un flambeau pour le genre humain.

BÉRANGER.

LES DEVOIRS IDÉALISTES DE LA FEMME

dans le mouvement ouvrier

Il faut exiger de soi-même plus qu'on exige d'autrui. Les autres, s'ils sont quelque peu hommes convenables, ne peuvent et n'osent nous prêcher nos devoirs les plus sacrés et les plus difficiles à remplir; donc il faut que nous nous les rappelions nous-mêmes; nous les ferons avec d'autant moins de peine.

Il va sans dire que l'homme et la femme qui travaillent font un mouvement commun pour rendre libre le travail humain; ils ont les deux un intérêt commun à ne pas se trahir mutuellement mais à s'entr'aider dans toutes les luttes. Si dans

une usine les hommes se mettent en grève, il serait idiot que les femmes restent et fassent échouer un mouvement qui à elles aussi aurait été utile s'il avait été victorieux; nous n'en sommes plus là; n'avons-nous pas vu cet été en Suisse et en Autriche les hommes rester au travail pendant que nous luttions sur le pavé? Il serait idiot aussi de ne pas nous soucier de la préparation d'une grève, de ne pas nous assurer un petit morceau de pain pour les temps de lutte et de laisser toute cette peine aux hommes; aussi, en Suisse, pendant ces dernières années, sommes-nous entrées par milliers aux syndicats de métiers et y avons-nous rempli notre devoir tout comme nos camarades hommes.

Si nous sommes uniquement ménagères, les devoirs paraissent moins égaux qu'ils ne le sont. Il est vrai qu'il existe des ménagères qui, pendant une grève de leurs maris, ne font que se lamenter et qui mettent leurs enfants pleurant sur le seuil lorsque le père rentre. Mais ces femmes décourageantes qui, en faisant chanceler leurs compagnons soutiennent l'œuvre des patrons et se nuisent à elles-mêmes et à leurs enfants, ces femmes sont toujours moins nombreuses. Plus nombreuses sont celles qui en temps de grève résolument mettent un tablier et s'en vont en journée pour que les enfants aient à manger et que la famille puisse supporter la grève du père. Moi j'en connais qui à elles seules ont entrete nu leurs familles pendant des mois de lutte et qui, par un travail atroce, ont remédié à l'imprudenc e du père qui avant n'avait jamais fait partie du syndicat, qui avait préféré se payer deux chop es de bière au lieu de la cotisation qui en temps de lutte leur aurait valu un morceau de pain.

Par contre, puisque nous entendons toujours dire qu'il existe des femmes stupides et que des sacrifices des femmes braves on ne souffle mot, nous rappelons qu'il existe des hommes stupides eux aussi, qui ont battu et maltraité leurs femmes parce qu'elles faisaient grève.

Il y a des stupides dans les deux sexes, mais heureusement les intelligents et les consciencieux augmentent de jour en jour, ceux qui luttent communément et qui s'entr'aident sont de plus en plus nombreux.

Et maintenant ce ne sont pas des devoirs que nous avons de commun avec les hommes, ce sont des devoirs que nous avons en sus comme femmes que nous voulons causer.

* * *

De commun avec l'ouvrier jeune et l'ouvrier enfant, la femme forme la couche sociale la plus inférieure.

Méprisées par l'Etat, exploitées par le patron, traitées en marâtre par la famille, tourmentées par les enfants, nous subissons la vie la plus pénible qu'on puisse imaginer. Et ce qui est le comble, la femme — la femme d'un certain âge surtout — n'a point d'espoir de sortir de cette misère. Les quelques années pendant lesquelles on nous flatte sont vite passées. Les couches et les autres travaux bien vite nous rendent jaunes et laides; alors personne ne nous regarde plus; pour être écoutées nous changeons nos voix douces en des voix criardes et le résultat est que notre entourage se bouche les oreilles ou prend la fuite à l'auberge.

Eh bien, après ce morceau de triste et sale réalisme, nous allons causer de nos devoirs idéalistes particuliers.

* * *

Les couches inférieures subissent le poids de celles qui sont au-dessus d'elles. Les personnes des couches sociales supérieures ont donc un intérêt à traiter les unes avec les autres parce que leur situation n'est pas telle à leur faire perdre tout espoir. Et parce qu'il n'est pas exclu qu'elles puissent s'entendre — toujours au détriment des couches au-dessous d'elles. C'est ainsi que les ouvriers très qualifiés arrivent à traiter avec les patrons de la façon suivante : vous nous payez un salaire de 8 à 10 francs par jour; nous vous aidons à élever le prix du produit (de la

Un homme content. — Par les rues de la capitale un jeune homme court joyeusement et d'un pas léger. Ses mouvements sont rapides et alertes; les yeux brillent, les lèvres sourient et une rougeur agréable couvre la figure resplendissante. Il est toute satisfaction, toute joie.

Qu'est-ce qui lui est arrivé? A-t-il fait un héritage? Est-il avancé au service? Est-ce qu'un doux rendez-vous l'attend? Ou bien a-t-il tout simplement bien déjeuné et la conscience de sa santé et de sa force avive-t-elle ses membres? On n'a pourtant pas mis autour de son cou le ruban avec la belle croix octogonale, ô Stanislas, roi de Pologne?

Non. Il a inventé une calomnie contre une de ses connaissances, il a propagé cette calomnie avec tout le zèle dont il dispose — il vient d'apprendre cette même calomnie de la bouche d'une autre connaissance — et maintenant il y croit lui-même.

O, qu'il est content, qu'il est même bon en ce moment, l'aimable jeune homme qui promet tant!

Iwan TOURGENTIEFF.

montre, par exemple) en votant un droit protecteur; mais vous nous promettez de ne pas engager nos concurrents féminins; par contre nous vous promettons de ne pas recevoir les ouvriers auxiliaires (les femmes notamment) dans nos sociétés, de ne pas leur donner le fort appui de nos caisses bien nourries.

Ceci s'est passé il n'y a pas bien longtemps, dans notre pays suisse, ce pays démocratique éclairé, ce pays dont l'histoire nous apprend que les femmes se sont vêtues en hommes pour chasser de commun avec leurs maris, leurs pères et leurs fils les seigneurs étrangers.

Eh bien, à nous femmes qui sommes de la couche sociale la plus inférieure et qui n'avons pas l'espoir d'arriver à une vie vraiment heureuse par des contrats avec toutes les classes sociales qui nous dominent, il incombe le devoir d'empêcher que le mouvement syndical devienne un mouvement d'hommes plus ou moins repus, d'hommes poursuivant aveuglement leurs intérêts économiques.

Il faut que nous, femmes, ouvriers auxiliaires le plus souvent, expliquions à ces hommes qu'il est abominable qu'un ouvrier se procure des avantages économiques au détriment de son camarade aide qui, faute de temps et de moyens, n'a pas eu la chance de pouvoir apprendre un métier.

Il faut que nous femmes ouvrières travaillant tantôt dans un métier, tantôt dans un autre, occupées hier dans un atelier de la montre, aujourd'hui dans une fabrique textile, demain dans une branche de l'alimentation, il faut que nous expliquions à nos camarades qu'il ne suffit pas de sauvegarder les intérêts de son propre métier, mais qu'il faut au prolétariat une solidarité interprofessionnelle et que vu le changement du travail manuel en travail à la machine, du travail appris en travail auxiliaire, cette solidarité interprofessionnelle devient plus indispensable de jour en jour.

Comme *ouvrières industrielles*, nous avons à

Un conseil pour la vie. — Un jour un vieux renard rusé me dit :

— Si vous voulez solidement fâcher et blesser un de vos ennemis, alors reprochez-lui la même faute, le même vice dont vous souffrez vous-même. Montrez-vous scandalisé et blâmez-la!

Car, premièrement, les autres penseront que vous au moins n'avez pas ce vice.

Secondement, votre émoi peut même être vrai et vous pouvez profiter de vos propres reproches au compte de votre conscience.

Par exemple, si vous êtes un renégat, alors reprochez à votre ennemi de n'avoir pas de conviction.

Si vous-même avez une âme de laquais, alors dites-lui sur un ton de reproche, qu'il est un laquais... laquais de la civilisation, si vous voulez, ou laquais de la culture ou du socialisme.

A la fin du compte, remarquai-je, on peut même reprocher d'être un laquais de l'anti-laquaisisme?

En effet, vous pouvez même aller jusque là, répondit mon vieux renard. Iwan TOURGENTIEFF.

rappeler sans cesse à nos camarades syndiqués qu'un mouvement syndical poursuivant des améliorations, purement économiques et les poursuivant sans égard pour les camarades qui ne sont pas « du métier » devient un mouvement vain qui finira par se tourner contre le prolétariat lui-même en oppressant les classes sociales inférieures et en divisant le prolétariat en une aristocratie ouvrière d'un côté et des gueux de l'autre.

Il faut que nous femmes qui faisons des achats de toute sorte expliquions à nos maris mécontents de nos emplettes qu'il est trahison si les ouvriers d'un métier s'entendent avec les patrons pour une hausse du produit, que les ouvriers de tous les métiers de cette façon anéantissent mutuellement leurs succès, et qu'uniquement les patrons profitent de l'aveuglement prolétaire.

Il faut que nous, ménagères, expliquions à nos camarades que pour pouvoir subir et mener à bout une lutte de principes contre tous nos patrons communs il faut avoir du pain et du lait en temps de lutte pour que les pleurs des enfants n'éteignent pas les feux de l'enthousiasme. Il faut que nous les poussions à créer des réserves d'alimentation, c'est-à-dire des boulangeries et laiteries coopératives, qu'il faut arracher nos sociétés de consommations des mains du capital privé pour qu'un jour en temps de grève nos magasins puissent faire crédit aux familles grévistes.

Comme citoyennes, il faut rappeler à nos camarades souvent si fiers de « notre démocratie », que les libertés politiques sans les libertés économiques sont illusoire.

Rappelons que nous n'avons point de droits démocratiques, nous, femmes, et que pourtant notre situation de paria politique ne diffère presque pas ou pas du tout de la leur. S'ils sont fiers de la patrie, des couleurs qu'ils portent, répondons-leur ce qu'a répondu la femme parisienne — je ne sais plus son nom — à laquelle on a envoyé le ruban rouge de la légion d'honneur : « Nous femmes, nous portons tous les rubans qui nous plaisent et nous choisissons les couleurs qui s'accordent avec notre teint ».

Quelle que soit l'idole que le camarade homme vénère parce qu'il est plus proche que nous des couches dominantes que nous, critiquons ces idoles, aidons l'homme à les détruire — comme il nous a aidé à détruire celles qui nous intimidaient.

CHEZ NOUS

Rapacité. — Nous avons cru, quand nous avons appris que les patrons daignaient nous accorder une augmentation de salaire, qu'ils étaient animés de bons sentiments à notre égard. Mais nous avons éprouvé une grande déception à l'entrée en vigueur de la nouvelle convention. Ce qui nous était accordé de la main droite nous était repris par la main gauche.

Ainsi, pour une minute de temps perdu, les patrons ont le courage, ou le toupet, de nous décompter un quart d'heure de travail.

A quel degré de rapacité faut-il être descendu pour que des hommes fortunés, repus de bien-être (quoique se payant de petits airs de saints) se comportent de cette façon à l'égard d'ouvrières souvent obligées d'aller à l'atelier en ayant faim.

Il est certain que nos patrons sont absolument dépourvus de tout sentiment humain, et qu'il ne faut rien attendre d'eux. Peu leur importe que les salaires que nous recevons soient insuffisants pour vivre honnêtement, pourvu qu'à la fin de l'année ces Messieurs se soient enrichis de plusieurs milliers de francs. Ils édifient ainsi une fortune sur le travail de pauvres jeunes filles qui, peut-être un jour, seront livrées à la prostitution.

Donc, ouvrières, puisqu'il ne viendra rien du côté patronal, c'est de nous qu'il faut attendre la délivrance. Groupons-nous sérieusement dans notre syndicat, occupons-nous toutes de notre organisation afin que nous soyions fortes et que la propagande commencée ne soit point stérile.

Mais il est nécessaire que nous nous instruisions un peu, soit par la lecture, soit par des conférences que le comité du syndicat pourrait organiser. Par cette propagande syndicale, nous deviendrions assez conscientes pour vaincre l'intransigeance patronale.

Une ouvrière.

Note du comité central. — Notre correspondante emploie des expressions un peu vives. Peut-être les patrons ne trouveront pas cela de leur goût, mais s'ils veulent nous indiquer des mots qui expriment mieux leurs actes nous leur en serions très reconnaissants. Dans le prochain numéro nous indiquerons les noms et qualités des patrons qui appliquent au mieux la manière critiquée de faire.

LA CRISE

La production capitaliste a conduit toute la culture de l'humanité en un cul-de-sac.

Dans l'industrie la surproduction des marchandises est donc une maladie chronique. C'est ce que prouvent les crises qui reviennent périodiquement.

Une grande partie de la classe ouvrière ne trouve plus de travail et forme ce qu'on appelle l'armée de réserve industrielle. Cette armée incite les grands industriels à faire descendre les salaires à des minimums de famine, en même temps qu'ils exploitent le plus qu'ils peuvent l'ouvrier et dans son temps et dans sa force.

Les ouvriers qui travaillent ne peuvent pas acheter parce que leur salaire est trop misérable. Les ouvriers qui chôment ne peuvent rien acheter du tout. Ils ont faim et souffrent malgré que sur le marché mondial les produits se soient accumulés de gigantesque façon.

* * *

Ainsi donc nous avons d'un côté une colossale

superfluité de marchandises de toutes espèces, alors que de l'autre côté nous voyons une armée formidable d'hommes capables de travailler et plongés dans la misère.

« Ici des millions de chemises invendues. Là des millions de corps nus. »

N'y a-t-il pas là de quoi avoir pitié?

N'y a-t-il pas là un ordre pitoyable?

Est-ce que cette sanglante imbécillité ne hurle pas aux cieux?

Prof. Dr A. DODEL.

AU DEHORS

Six sous par jour pour vivre. — Une femme a déclaré l'autre jour au tribunal de Marylebone que depuis neuf ans son mari lui donne seulement trois pences (30 centimes) par jour pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses deux enfants.

Le juge, tout en reconnaissant la détresse de la malheureuse femme, dit que son mari ne pouvait être emprisonné pour ce fait, étant donné qu'il appartient à l'armée comme soldat et qu'il est très peu rétribué.

Qu'a-t-elle pensé, la *Tribune de Genève*, en racontant cette misère?

A-t-elle voulu dire que de telles monstruosités ne peuvent exister que dans une société perverse qui ne respecte ni la vie de la mère, ni celle des enfants, mais qui leur arrache le père pour l'occuper comme soldat et le rétribuer « très peu ».

Ou bien, la *Tribune de Genève* a-t-elle mentionné cette misère pour que nos gouvernants s'enorgueillissent et s'écrient : « Oh Dieu! nous te louons de ce que nous ne soyons pas si injustes et si barbares ».

Dans ce cas, nos gouvernants auraient tort, vous savez?

Un marché. — Quelqu'un entre dans un magasin et demande un fromage. Le marchand lui en remet un. L'acheteur l'ayant déjà empoché paraît réfléchir et dit : « J'aime mieux que vous me donniez une saucisse. »

Le marchand donne une saucisse et le fromage lui est rendu.

Et voici que l'homme à la saucisse veut s'en aller. « Mais, monsieur, dit le marchand, il vous faut payer la saucisse! »

— Moi? dit l'autre, mais pour la saucisse je vous ai rendu le fromage!

— Oui, mais... répond le marchand étonné, vous n'aviez pas encore payé le fromage!

— Je le sais bien, aussi je vous l'ai rendu.

Et l'homme à la saucisse s'en va sans payer.

Chacun dira : Ce fut un trompeur raffiné.

Appuyé! Mais réfléchissons un peu.

Par sa possession du sol, des fabriques, des mines, le capitaliste nous a pris les moyens de vivre. Ergo notre vie est entre ses mains. Et maintenant il dit aux ouvriers : « Vous pouvez garder votre vie; mais donnez-moi par contre les fruits de votre travail. »

Et l'ouvrier de faire ainsi, car il faut vivre. Et lorsque l'ouvrier se plaint qu'il soit obligé de donner au capitaliste sa force de travail, celui-ci lui répond : « Mais, par contre, je vous donne la vie! »

D'un journal ouvrier de Chicago.

PENSÉES

Personnalité. — Celui qui dispose de ce « trésor le plus précieux des enfants de la terre » pourra de temps en temps se laisser aller sans crainte de mettre en contradiction ses paroles et ses actes avec sa vraie nature.

Un caractère cherchant à couvrir d'une anxiété pédantesque ses faiblesses et ses imperfections — un caractère pareil est toujours douteux. Par sa tenue, il avoue : « Je ne puis me donner tel que je suis, on découvrirait mon point faible, mon talon d'Achille et la foi en mon pouvoir disparaîtra. »

Celui au contraire qui est conscient de sa personnalité, peut avouer tranquillement : « Certainement, moi aussi j'ai mon talon d'Achille. Je ne le cache pas; mais je le défendrai contre les flèches et si un jour je suis blessé, la meilleure partie de mon être n'en souffrira pas. Que je sois fort malgré mes faiblesses — voilà précisément ma fierté. »

Emile HUGLI.

Incitation au crime. — De Victor HUGO, dans *Marion Delorme* :

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
N'a-t-elle pas brisé mon front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître?
Pourquoi dans son malheur — dans son crime peut-être,
En m'exilant du sein qui dût me réchauffer
Fut-elle pas ma mère assez pour m'étouffer?

Les inébranlables. — Il y a deux sortes d'hommes qui, dans la vie, ne sont jamais vaincus et qui en toutes choses restent toujours debout.

Les premiers sont ceux qui ont le cœur droit; ils ne peuvent être abattus; ils ne sont pas toujours pratiques, mais dans leur âme ils sont toujours debout.

Les autres sont les immoraux, les sans-pudeur en dedans des frontières légales, ceux qui ont perdu la faculté de sentir des remords. Ceux-là pourront toujours atteindre les cimes, même si on les a forcés à courber la tête.

Emile HUGLI.

Un internationaliste. — MICHEL DE MONTAIGNE, dans son *Livre de voyage*, en 1580 :

J'estime tous les hommes mes compatriotes.

DANS LES ORGANISATIONS

Fédération Ouvrière des Aiguilles.

Dans le numéro de janvier de *L'Exploitée*, il a paru un article à propos du renvoi d'une ouvrière chez M. Macquat, fabricant d'aiguilles.

Nous avons le plaisir d'annoncer que le renvoi en question a été retiré, après une entrevue avec le fabricant.

Vu l'esprit conciliant dont a fait preuve M. Macquat, nous avons tenu à compléter la correspondance parue dans *L'Exploitée*.

LE COMITÉ CENTRAL.

La Chaux-de-Fonds. — Quelques ouvrières sont encore en dehors de l'organisation, malgré notre propagande. Si elles persistent dans cette attitude, nous nous verrons obligés de les signaler dans la presse ouvrière, et cela dès la fin du mois de mars. Il semble que, pour une organisation aussi utile que le syndicat, aucune ouvrière ne devrait hésiter à y adhérer.

LE COMITÉ.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, 3, rue du Marché, 3, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	--	--

A propos du congrès

de la Fédération suisse des Syndicats professionnels.

Samedi soir le 18 avril prochain s'ouvrira, à Bienne, le congrès de la Fédération suisse des Syndicats professionnels, à laquelle appartient notre Fédération suisse des ouvrières.

En dehors des questions administratives, figurent encore des questions extrêmement importantes à l'ordre du jour.

Dans la question des offices de conciliation et des tribunaux d'arbitrage, il y aura certes une grosse majorité positive au congrès.

Mais il y aura des discussions passionnées sur la question de la tactique à prendre en face des fédérations qui n'appartiennent pas à la Fédération suisse. Au nombre de celles-ci, nous trouvons celles des plâtriers-peintres, des tailleurs et des tailleuses, ainsi que quelques organisations horlogères (mais, pour ces dernières, la question est de moindre importance, car, avant peu, elles entreront certainement dans leur Union générale, leur association naturelle). Il y a de l'amertume chez quelques camarades et ce serait à nous, femmes, de jouer le beau rôle de pacificatrices.

Mais la discussion sera bien plus ardente encore dans cet objet de l'ordre du jour qui semble tranquille, au premier coup d'œil : « Extension des organisations professionnelles en fédérations industrielles, et discussion sur les conséquences de cette extension ». C'est là que vont se rencontrer les centralistes et ceux que l'on nomme les localistes. Les thèses doivent être comprises ainsi : il faut distinguer dans nos organisations professionnelles deux genres d'activité bien différents :

1. L'administration de la fédération.
2. Les luttes pour les améliorations des conditions de vie et tout le travail qui en découle.

Or les centralistes sont de l'avis que ce n'est pas seulement l'administration qui doit être cen-

tralisée et uniformisée, mais aussi que tous les contrats doivent être autorisés par un seul point central, le comité de la fédération, qui organise, dirige et fait tout. Et certes, ils ont de bonnes raisons à donner à l'appui de leur manière de voir. Quant aux localistes, ils admettent bien que le travail d'administration soit centralisé, afin que des économies soient faites. Mais il faut alors que chaque section mène sa lutte comme bon lui semble, afin que les initiatives ne soient point étouffées. Et ils ont, eux aussi, de bonnes raisons pour défendre leur point de vue.

L'Association suisse des ouvrières n'a jamais eu à souffrir de ces conflits, qui ont éclaté dans d'autres organisations, car elle est une organisation dans laquelle le travail administratif est bien centralisé, mais où chaque section organise pour elle sa méthode de combat ou son travail.

Ainsi donc, chez nous, le comité central n'a jamais mis de bâton dans les roues de l'initiative des sections. Au contraire, il serait même à désirer que certaines sections eussent plus de vie personnelle.

Il est vrai qu'il nous est facile de parler ainsi. Tout d'abord, les besoins de la femme prolétaire sont aujourd'hui si complexes qu'il faut s'estimer tous heureux que des sections s'organisent, qu'elles le fassent comme bon leur semblera. En second lieu, notre lutte se différencie de celle de quantité de fédérations professionnelles par le fait que nos sections ne s'adressent pas à une seule et même personne, ainsi que c'est le cas pour les ouvriers de la grande industrie.

Enfin, dans notre fédération, nous ne possédons pas de caisse de résistance centralisée, ainsi qu'en possèdent et qu'en ont besoin d'autres organisations. Et c'est là qu'est le nœud de la question. Tant que l'on demande de l'argent à une organisation centralisée, on est tenu de se soumettre à un certain régime institué par le comité central. Si, d'une façon ou de l'autre, on peut se passer du secours financier d'une organisation centralisée, celle-ci ne pourra plus jouer le rôle

de sabot, et, certes, elle ne voudra pas le jouer non plus.

Il sera bon qu'au congrès se trouvent des personnes qui, sans colère et en toute impartialité, discutent cette complexe question et arrivent à une solution qui ne déchire point, mais qui réconcilie et qui nous fasse aboutir à ce que nous voulons de tout cœur, quelle que soit notre opinion dans le cas particulier :

« Un mouvement professionnel suisse fort, uni, qui englobe tout le monde et qui rende justice à chacun. »
Marguerite FAAS.

RAPPORT ANNUEL

de l'Association suisse des Ouvrières

Activité du comité central.

A la fin de cette nouvelle année d'activité, le comité central se fait un devoir de vous présenter un rapport de son travail.

Nos séances de comité ont eu lieu chaque mois ; nous y avons discuté et, quand cela était possible, nous avons réglé les correspondances reçues des sections.

Nous devons reconnaître que tout ce qui eût été possible et nécessaire n'a pas été fait, surtout quant à l'agitation.

Nous regrettons un certain relâchement de la part des sections. Pour ce qui est de la caisse, les comités de section nous ont communiqué fort peu de chose.

Les rapports des sections donnent quelques détails sur leur activité. Il faut reconnaître que la situation financière des sections, composées essentiellement de femmes gagnant un maigre salaire, n'est pas brillante et nous empêche de progresser rapidement.

La « Vorkämpferin ».

Durant la dernière année, le nombre des abon-

FEUILLETON

Là-bas, en Afrique, au milieu du haut et fertile pays, où le soir les palmiers chargés de leurs fruits lourds se balancent au gré des vents d'ouest, vivait un vieillard primitif et sage. Son nom était Ratio. Il avait de nombreux fils et filles, des gendres et des brus, des petits-fils et des petites-filles, qui vivaient avec lui d'un travail facile et paisible sous les toits protecteurs de leurs huttes de bambou.

Un jour il arriva qu'il fut obligé de quitter le pays. Il confia l'administration et la mise en valeur de tout le magnifique pays des palmes à ses fils et à ses filles.

Et quand il revint, plusieurs années après, il trouva toute sa famille devenue plus nombreuse, encore plongée dans le plus profond désespoir : un des fils n'ayant pas eu d'enfants avait trouvé temps et plaisir. Devenu propriétaire par persuasion, par ruse ou par force, de la plupart des palmiers, des meilleures plantations de melons, des sources les plus limpides et des plus belles huttes de bambous, tous ses frères, sœurs, neveux et nièces avaient dû entrer à son service, se voyaient forcés

nées privées à notre organe de lutte a augmenté.

Les sections ont compris de plus en plus qu'il est préférable de voir les membres inscrits individuellement comme abonnés et payant eux-mêmes leur remboursement.

Des pourparlers sont en cours avec l'Association suisse des ouvriers du Textile et son président, le camarade Eugster, pasteur.

Si ces pourparlers aboutissent avant le 1^{er} mai, la *Vorkämpferin* sera envoyée à l'avenir à toutes les ouvrières du textile dans la famille desquelles une personne reçoit le *Textilarbeiter*, organe obligatoire.

Au cas où la *Vorkämpferin* pourrait paraître tous les quinze jours dans la troisième année, cette entente serait très facile.

La rédaction et l'administration ont calculé que l'abonnement annuel à la *Vorkämpferin*, paraissant deux fois par mois, reviendrait à 1 fr. 50.

La rédaction, l'administration et la caissière centrale vous donneront à ce sujet un rapport détaillé au congrès et nous vous recommandons vivement d'accepter cette proposition.

Agitation.

Le mémoire relatif à l'assurance des malades et des femmes en couches a été rédigé à notre grande satisfaction par notre camarade Reichen et remis aux autorités fédérales.

Après mûre discussion, le comité central a décidé de déléguer notre camarade Marguerite Faas au congrès international des femmes, à Stuttgart.

La Section de Berne nous annonce qu'elle a créé une section de chant et, pour les enfants, une école du dimanche à base socialiste. Nous sommes heureux de saluer cette initiative et nous recommandons aux sections de l'imiter.

On a renvoyé au congrès une proposition de la camarade Faas, qui voudrait que l'association fonde une assurance-maternité et assurance pour femmes accouchées, ce qui faciliterait l'enrôle-

de travailler cinq fois plus qu'il était nécessaire pour mettre sous toit tous les fruits du pays et de ses forêts de palmiers.

Malgré cela, ils avaient faim, car ils ne recevaient que peu de fruits et encore étaient-ce les plus mauvais, alors que des tas tout entiers des meilleurs d'entre eux pourrissaient vers la hutte de bambou de l'opresseur tyranique, et que d'autres, magnifiques, se décomposaient dans les forêts voisines, encore pendus aux arbres qui les avaient produits.

De jour, ces misérables souffraient de la chaleur ; de nuit, ils gelaient presque, car l'usurpateur ne tolérait pas non plus que ses frères et sœurs tiennent leurs huttes et leurs vêtements en bon état.

Un jour éclata soudain une terrible famine. Quantité moururent. L'usurpateur resta en bonne santé et n'eut pas de pitié. Et voici que soudain le père revint et constata avec horreur la misère et le désespoir qui régnaient au milieu de son superflu. Il punit à coups de fouet ses fils lâches, tombés à l'esclavage. Quant à l'usurpateur, son fils sans enfant, il le chassa dans les plaines sauvages, où les lions le déchirèrent. Ce fils, en arabe pur, s'appelait « Capital ». Depuis, tous les autres nagèrent de nouveau dans l'abondance.

ment des femmes de ménage dans l'organisation.

Après le congrès de Stuttgart commença une action énergique en faveur du suffrage féminin. Dans la plupart de nos sections, et même dans quelques villes qui ne possèdent pas encore de section organisée, on tint de grandes assemblées publiques et, dans tout le pays, on vota des résolutions très favorables au suffrage féminin.

La position prise dans cette question le 10 novembre 1907 par nos camarades des syndicats est très remarquable.

A Olten, la conférence des comités des organisations appartenant à l'Union suisse des syndicats professionnels accepta à l'unanimité la résolution suivante :

La Conférence des comités des organisations se rattachant à l'Union suisse des syndicats professionnels (Olten-Hammer, 10 nov. 1907),

Considérant,

Que le machinisme et la misère économique du prolétariat ont imposé le salariat industriel à la femme qui est devenue de ce fait un facteur de la vie publique,

Considérant en outre :

que dans l'organisation syndicale suisse la réalisation du principe de l'égalité des sexes est considérée comme allant de soi :

appuie chaudement la proposition de l'organisation syndicale sœur :

espère que le comité du parti socialiste suisse donnera suite à cette proposition,

et que les syndicats s'efforceront de lutter pour la réalisation du principe de l'égalité des sexes, même dans l'organisation sociale actuelle.

Ainsi soutenues nous avons écrit ce qui suit :

Au comité du parti socialiste suisse
à Bienne.

Chers collègues,

L'association suisse des ouvrières,

vu :

les décisions de la première conférence internationale des femmes socialistes;

vu :

la décision suivante du congrès socialiste international à Stuttgart (1907) qui lie aussi les socialistes suisses :

« Dans les pays où le suffrage universel des hommes est déjà introduit, le parti doit lutter pour l'extension de ce droit à tous les membres de l'Etat sans distinction de sexe. »

Propose, au comité du parti socialiste d'inscrire comme point important à l'ordre du jour du prochain congrès :

L'introduction du suffrage féminin en Suisse.

Un rapport approprié et la discussion qui s'y attachera devra chercher et montrer les moyens d'organiser une action d'ensemble et réfléchir propre à réaliser le suffrage féminin dans les cantons et en Suisse.

Dans l'espoir que vous répondrez favorablement à notre désir,

Et en vous priant poliment de nous faire parvenir votre réponse pour notre congrès de Pâques,

Nous vous présentons nos salutations de bonne camaraderie.

Au nom de l'Association suisse des ouvrières et par ordre :

Marguerite FAAS,

*Secrétaire de l'Union suisse
des syndicats professionnels.*

Nous espérons pouvoir communiquer la réponse, sans doute favorable, à notre congrès.

* * *

Encore quelques mots du nombre des sections :

La démission des deux sections bâloises nous a peiné. Vu leur situation financière, nous avons essayé de prévenir le *Stauffacheriner-Verein*. Mais nous n'avons pas à élucider ici ces circonstances attristantes, les délégués auront à se prononcer à ce sujet.

La Section de Boujean est tombée en léthargie et le *Tochterbildungsverein* de Zurich paraît subir le même sort.

Par contre, nous sommes heureux de communiquer l'adhésion des sections suivantes :

Le Syndicat des domestiques de Zurich, avec 60 membres, fondé en automne.

L'Association des femmes socialistes italiennes, à Winterthour, avec 25 membres.

L'Organisation française des femmes socialistes à Lausanne, avec 25 membres.

La nouvelle Section des ouvrières de Lucerne, avec 15 membres.

Pour faciliter les relations avec les organisations de langue française ou italienne, la camarade Faas s'est chargée de la correspondance directe et des travaux de traduction des rapports de séances du comité central.

Les camarades françaises reçoivent l'*Exploitée*, c'est-à-dire la *Vorkämpferin* française, dans laquelle paraissent nos publications.

Peut-être aurons-nous bientôt, pour nos camarades italiennes, un petit organe qui continuerait l'agitation si bien commencée par *La Compagne*.

Nous souhaitons une cordiale bienvenue à nos nouvelles sections et nous espérons avoir la joie de saluer leurs déléguées à notre prochain congrès.

A tous les nôtres, nous disons : « Courage dans la lutte pour une meilleure existence ».

Que celles qui veulent se séparer de nous réfléchissent sérieusement et se disent que l'union seule nous permettra de triompher.

Cordiales salutations.

Winterthour, mars 1908.

Pour le Comité central :

M. DUNKEL, présidente.

CHEZ NOUS

Chez nos régleuses. — Serait-ce être trop indiscrète de signaler à nos camarades du comité des horlogers une exploitation sans pareille des apprentis? Si mes souvenirs ne me trompent pas, une commission fut nommée qui décida de ne plus faire payer l'apprentissage du réglage. Par contre, toute personne voulant apprendre le métier devait faire six mois d'apprentissage pour les plats et une année pour les breguets.

Qu'est devenue cette résolution? Mystère!

C'est peut-être la raison pour laquelle ces jours derniers, un maître régleur bien connu sur la place de Bienne contractait un apprentissage pour les breguets d'une durée d'une année et d'une indemnité de 300 francs. Notre profession deviendrait-elle le privilège des fortunés? C'est honteux, honteux.

Dans les ébauches. — Dans une fabrique d'horlogerie des plus en vue, dont la réputation est universelle, une ouvrière se présentait ces jours derniers pour commencer le travail. On lui donna pour ouvrage les machines à tailler à conduire. Le chef de la partie était tout à la joie, n'ayant jamais rencontré ouvrière si habile, qui, dès le début, réglait elle-même les automates. L'ouvrière voulut savoir son gain. Aussi quelle ne fut pas sa surprise, quand on lui offrit 1 fr. 50 par jour, elle qui était habituée à un salaire lui permettant de vivre honnêtement. L'ouvrière alla réclamer chez le patron qui, pour toute réponse lui dit textuellement qu'elle « se foutait » de lui. L'ouvrière quitta immédiatement l'usine et constata de ses propres yeux que la réputation de bonnes maisons qu'on fait à certaines fabriques n'était pas des plus conformes à la réalité.

Ah! si ces dames de l'« Anémone » et de la « Perce-Neige » usaient un tout petit peu de leur influence sur leurs époux ou leurs fils, que de malheureuses n'épargneraient-elles pas à la prostitution!

AU DEMORS

Nos camarades d'Autriche ont leur congrès en même temps que nous. Souhaitons que notre cause commune reçoive une sérieuse impulsion, le même jour, à Vienne comme à Bienne.

Salutations cordiales d'un pays à l'autre!

* * *

Il semble bien que les femmes du Maroc ne sont point les musulmanes demi-civilisées ou barbares que l'on a coutume de nous représenter.

Vous savez qu'à l'heure actuelle le Maroc est engagé dans une guerre de liberté contre les hordes conquérantes des États de l'Europe. Une des villes les plus florissantes des braves Marocains a été détruite de fond en comble et sur les ruines des maisons de commerce de Casablanca, les vainqueurs ont planté leur culture : de mauvais théâtres de vanité et des bordels.

Faut-il s'étonner alors que les « sauvages » se

défendent contre semblable « civilisation »? Quel était le plus habile des agresseurs de l'Europe? Ils sont habitués à la servilité et, pour de l'argent, pensaient-ils, ainsi que pour un brillant uniforme, on peut tout avoir également au Maroc, tout comme en Europe.

C'est pourquoi, par la flatterie, ils tentèrent d'organiser chez les Marocains même un corps de police dirigé contre la population indigène.

Mais rien n'y fit : ni les bonnes paroles, ni l'or rutilant, ni les uniformes les plus brillants. Les hommes refusèrent de faire cette besogne de traitres.

Et que donnèrent-ils comme raison de leur refus? « Si nous faisons cela, toutes les femmes nous boycotteront et les femmes qui nous ont été confiées nous quitteront. »

Quelle puissance n'avons-nous pas, nous autres femmes! Quand, un jour, nous déclarerons dans le monde entier :

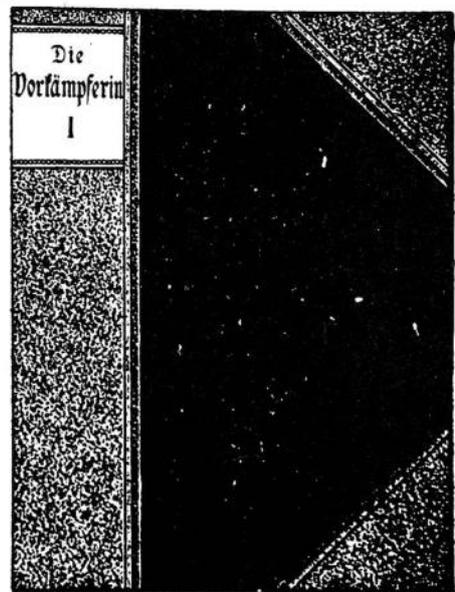
« Je ne veux pas aller avec un traître. »

Quelle force colossale nous serons alors pour le bien! Quelle force nous pouvons être aujourd'hui déjà! Il ne suffit que d'une chose : c'est que toutes le veuillent!

M. T. S.

Questions administratives.

Un de nos plus anciens camarades a confectionné pour toutes nos abonnées une ravissante couverture noire, aux angles et au dos de toile rouge, avec trois rubans pour la fermer, le tout pour le prix fabuleusement bas de 1 franc. Ceux



ou celles qui préfèrent donner leur collection annuelle à la reliure peuvent avoir cette couverture au prix de 60 centimes.

Et qui veut faire relier *L'Exploitée* paiera pour le tout, couverture comprise, 1 fr. 50.

Adresser les commandes à la rédaction du journal.

Lausanne (La Pétardette) — Imprimerie des Unions ouvrières.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, chemin de la Charrue, 5, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	--	--

LE TRAVAIL SALARIÉ DE L'ENFANT

Les enfants exploités ne peuvent connaître ni défendre eux-mêmes leurs intérêts. Ce sont donc d'autres personnes qui, pour des raisons de solidarité, se font un devoir de défendre les vrais intérêts des ouvriers-enfants.

Ne s'opposent à l'abolition du travail salarié que la rapacité patronale d'un côté et la misère économique de l'autre. Contre le premier adversaire, il n'y a que la force. Le meilleur argument contre la misère économique serait de prouver par des chiffres qu'un homme commençant à travailler sérieusement à l'âge de 15 ans jusqu'à l'âge de 40 ans produit effectivement davantage qu'un autre obligé de commencer à travailler à l'âge de 10 ans.

Ce que nous aurions à prouver là n'est contesté par personne quand on observe comment on élève les animaux. Celui qui conseillerait à un paysan d'atteler à la charrue un jeune poulain serait, aux yeux du paysan, un bien mauvais conseiller.

Mais ne sait-on vraiment pas que le travail prématuré est tout aussi désastreux pour l'organisme humain que pour celui de l'animal?

Oh oui! on le sait! Mais on ne veut pas le savoir. Et voici comment raisonne un bourgeois avancé dans le *Bund* du 15-16 avril 1908 :

« Quant à mon cheval, j'ai un intérêt économique à ce qu'il se porte bien; mais je n'ai pas cet intérêt économique en ce qui concerne mon semblable qui travaille à mon service.

Ce dernier est lié à moi par le libre contrat de travail; je ne paie que son travail — non son éducation — et je lui donne son congé dès que son travail pour moi n'est plus profitable.

Ce n'est pas mon argent que la valeur économique de l'homme représente; si, par un travail exténuant, par le manque du repos nécessaire ou par le manque de nourriture, cette valeur éco-

nomique est ruinée, mon argent n'y perd rien de sa valeur.

...Apparemment, nous avons affranchi l'homme, de sorte que le patron n'a plus, vis-à-vis de l'homme libre, l'intérêt personnel qu'il avait vis-à-vis de l'esclave. Mais nous avons gardé le vieux droit romain, et nous n'avons pas appris que la société a, vis-à-vis de l'individu, les mêmes intérêts économiques que le propriétaire de l'esclave avait autrefois vis-à-vis de ce dernier.

Notre droit est un droit pour des choses et non un droit pour des hommes. »

Ce que ce bourgeois critique et clairvoyant ne voit peut-être pas encore, c'est qu'il existe une classe — non la sienne — qui à elle seule supporte toutes les charges de la société, tandis que les patrons en profitent.

La classe des prolétaires est la seule dont les intérêts directs ne soient pas opposés aux revendications de la morale et de l'hygiène. Aussi, en pratique, les ouvriers syndiqués sont les seuls à travailler avec persévérance à l'abolition du travail de l'enfant.

Et ce sont eux les seuls qui auront la volonté et les moyens de vaincre les deux puissances ennemies de toute culture humaine : la rapacité patronale et la misère ignorante.

Marguerite FAAS.

Les droits de la femme

C'est entendu, il n'est pas de raison pour que la femme n'ait pas les mêmes droits que l'homme.

Si de nos jours, elle n'a pas le droit de vote, cela vient que l'homme, depuis des siècles, s'est accaparé, à lui seul, le droit de discuter les affaires publiques. Il a cru qu'il n'y avait que son vaste cerveau qui était capable de comprendre ces choses importantes, et il n'a pas vu que ce qu'il croyait posséder par son intelligence, il le devait uniquement à sa force physique. Il a eu

CHEZ NOUS

tort et a fait preuve de bestialité. Mais la femme ne s'est-elle pas prêtée de bonne grâce à cette mesure et, de nos jours, ne voyons-nous pas la majorité des femmes opposées à l'émancipation de leur sexe ? Les plus ardents militants féministes ne sont pas des femmes.

Donc, il est un peu naïf de dire que si la femme a, dans la société, une position inférieure à l'homme, cela vient uniquement de la faute du sexe fort.

A première vue il semble en effet que la femme, en général, n'a pas la faculté de raisonnement et de discernement aussi développée que l'homme. Mais cela vient uniquement que la femme ne veut pas se donner la peine de raisonner, elle croit qu'elle n'en est pas capable et c'est cette croyance, qu'elle a depuis de nombreuses générations, qui lui ôte toute sûreté d'elle-même et lui donne cet air d'infériorité.

Il est donc nécessaire que la femme sorte de ce cercle vicieux, qu'elle ait confiance en ses propres forces et qu'elle ne dise pas toujours que son ménage lui enlève toute possibilité de s'occuper d'autre chose.

C'est dégradant au dernier degré que de prétendre que l'on est incapable de faire le plus petit travail d'esprit et de dire que, pour que la femme soit femme, il faut qu'elle soit remplie de préjugés, ou du moins très ignorante.

Il est évident, le droit de vote n'est pas le point le plus important ; il y a le droit à l'instruction qui est avant tout nécessaire, parce qu'il est la base indispensable pour tous les autres droits, parce que sans instruction tout droit devient illusoire et ne saurait devenir qu'une source nouvelle d'esclavage.

Il faut, depuis l'enfance, faire de la femme l'égal de l'homme. Quand on donnera la même instruction aux filles qu'aux garçons, et surtout quand, dans les familles, on élèvera et traitera tous les enfants de la même manière et par la même liberté, alors la cause féministe pure et simple sera gagnée.

ERNESTINE.

LE CHIEN DE GARDE

Un propriétaire avait un gros chien qu'il avait rendu très méchant pour en faire un bon gardien. Privé de liberté, vieilli sans compagnon, sans caresses, battu sans raison, l'animal, cependant né doux et affectueux, était devenu un sujet de terreur dans tout le pays environnant.

Il ne se laissait approcher que par son maître qui lui donnait à manger et qu'il craignait.

Mais, un jour, il se révolta sous les coups, se jeta sur son maître et le mordit.

Criant de douleur et de colère, le propriétaire courut se plaindre aux autorités et réclama la mise à mort du chien.

Ce n'était pas facile : l'animal furieux, abrité dans sa niche, épaisse et solide, faisait entendre de tels grognements que le garde champêtre et les gendarmes n'osaient approcher et même que le propriétaire ne pou-

La fabrique coopérative de cigares « Helvétia », à Bourg (Argovie), a eu son assemblée générale le vendredi de Pâques.

La vente des produits est si florissante qu'on manquait de capitaux pour acheter du tabac.

Cette difficulté est vaincue pour le moment, mais les camarades ont bien regretté de ne pas avoir eu les fonds nécessaires pour construire à Yverdon la succursale désirée et que les ouvrières d'Yverdon, ne pouvant pas se déplacer en Argovie, aient été obligées d'apprendre un nouveau métier, la confection des cigarettes à la main.

Les camarades présents, apprenant l'existence de la coopérative des cigarières d'Yverdon, ont décidé de planter là leurs deux fabricants qui, jusqu'à maintenant, ont vendu leurs produits par l'intermédiaire de la fabrique coopérative, laquelle ne fabrique pas de cigarettes.

Dorénavant, l'Helvétia n'achètera plus que des cigarettes de grévistes et les camarades de la Suisse allemande les fumeront avec plaisir.

Mais maintenant, chers camarades, puisque la vente va encore augmenter, faites en sorte que les vaillantes cigarettières d'Yverdon ne manquent pas des moyens d'acheter le tabac : envoyez-leur l'argent dont vous pouvez disposer.

Mères, ne donnez point d'alcool à vos enfants! — Qu'on pense bien ou mal du mouvement antialcoolique, il est certain que pour les enfants l'alcool de tout genre et de toute dose, même l'alcool occasionnel, est à proscrire rigoureusement. Voilà ce que je considère comme un axiome fondamental de la pédagogie.

Céder sur ce point c'est, à mon avis, pécher contre les devoirs de médecin.

Le magasin communiste de l'Union ouvrière de Vevey est maintenant fondé. Toutes les difficultés sont aplanies. La vente des denrées a lieu tous les soirs de 8 à 10 heures. Des camarades syndiqués, hommes et femmes, se répartissent gratuitement la

vait rentrer chez lui, ni les voisins aller dans leurs champs.

On décida alors, après avoir consulté les autorités de la ville, de faire sauter avec des pétards la niche et le chien.

Tout le monde voulut assister à ce feu d'artifice, qui devait avoir lieu la nuit suivante.

Par une belle soirée claire, étoilée et douce de printemps, les routes s'emplirent au loin de paysans en habits du dimanche, les uns à pied, d'autres en carrioles ou en bicyclette.

Arrivés avant l'heure, ils envahirent les auberges : on se mit à boire dehors en chantant, tandis que les jeunes gens dansaient sur l'herbe et que les colporteurs passaient dans la foule en vendant une complainte sur « le chien qui saute ».

Les gens de la ville venaient dans des automobiles qui s'annonçaient par de grands coups de trompes et la leur aveuglante de leurs grosses lanternes.

Il en descendait de beaux messieurs, des belles dames

besogne. Que chaque abonnée à l'*Exploitée* fasse ses achats au magasin de l'Union ouvrière. Ce faisant, elle réalisera une sérieuse économie et encouragera les organisateurs.

Le magasin est situé au quai de l'Arabie, derrière la tannerie, bâtiment B.

La commission.

Pour la coopérative communiste des ouvrières d'Yverdon nous avons reçu, des camarades métallurgistes de Genève, la somme de 10 francs. Total au mois de mai : 42 francs.

Femmes et jeunes filles, empêchons nos camarades de fumer les produits Vautier. S'il faut absolument fumer, qu'on fume au moins les cigarettes faites à la main par les grévistes d'Yverdon, dont l'atelier libre, sans patron, est situé avenue de Grandson, 2, à Yverdon.

Jusqu'à ce jour ont été expédiées par la coopérative communiste 70,000 cigarettes. C'est un début magnifique!

Un bon conseil de la *Voix du Peuple* aux demoiselles de magasin :

« A Lausanne, un règlement municipal enjoint aux maisons de vente de mettre des sièges à la disposition des demoiselles de magasin. C'est très bien... mais il y a le patron qui, lui, trouve que c'est mal et qui flanque impitoyablement à la porte celle d'entre ses esclaves qui a le malheur de se servir de ces sièges. C'est ainsi que ça se pratique chez Grosch et Greiff et chez bien d'autres drôles à même consonance. Oh! loi protectrice et bienfaitrice! comme toujours appliquée. Mais faites donc un syndicat, jeunes filles qui servez dans ces grands magasins, et puisque vos patrons violent le règlement municipal, vous pourrez en imposer un et le faire appliquer! »

Le risque de l'épouse. — A Prade (Grisons), ces jours derniers, un père de famille, dans son ivresse ou sa fureur a battu sa femme, mère de plusieurs enfants.

Le père fut déjà autrefois, pour cause d'aliénation mentale, enfermé dans un asile d'aliénés. Maintenant il sera à nouveau enfermé, mais la femme, par suite des blessures, n'en mourra pas moins.

et des personnages en grand uniforme, comme on en voit aux comices agricoles.

Il y avait aussi des gendarmes et des soldats qui firent ranger la foule pour l'arrivée du général suivi de son état-major.

De suite il donna l'ordre de procéder à l'exécution.

Les spectateurs, refoulés par les soldats, grimpèrent sur les tertres, les arbres et les toits des maisons pour tâcher de bien voir à la faible clarté du petit jour qui se levait.

Quand on sut que les pétards étaient posés, il se fit instantanément un si profond silence qu'on put entendre, dans le lointain, le chant d'un rossignol.

Puis il y eut comme un éclair, suivi d'un coup de tonnerre qui fit trembler la terre.

Alors, en une poussée, la foule se rua sur le lieu de l'exécution : il n'y avait plus qu'un grand trou à la place où était la niche du chien.

— Il a été mis en miettes, disait-on.

— Le voilà, il est là, crie-t-on plus loin.

Lorsqu'elle épousa l'homme qui plus tard devint fou, la pauvre mère ne pensa pas à tout ce qui arrive à la femme dans le mariage, à tout ce qu'elle risque par le mariage, ce joug de la vie.

Pour cause d'avortement, deux mères ont de nouveau été arrêtées à Berne. Les journaux enregistrent cela avec satisfaction, l'Etat étant de ce fait sauvé.

Mais que les malheureuses mères aient quelque chose à manger, pour leur progéniture venant au monde, personne, personne ne s'en tourmente.

AU DEHORS

L'école rénovée. — Le camarade Ferrer vient de fonder une publication pédagogique mensuelle, revue d'élaboration d'un plan d'éducation moderne.

Nous engageons vivement nos amis et amies à soutenir cette nouvelle tentative d'éducation rationnelle en adhérant à la Ligue internationale d'Education de l'Enfance, dont l'*Ecole rénovée* est l'organe.

La déclaration de principes de cette ligue sera envoyée à tous les camarades qui en feront la demande à la rédaction de l'*Exploitée*.

Quant à la revue mensuelle, elle coûte 6 fr. par an. Prix du numéro de 32 pages : 50 cent. Il est vivement recommandé à nos organisations, et surtout à celles qui ont des membres féminins, de prendre au moins un abonnement à la rue de l'Orme, 36, à Bruxelles, et de mettre ensuite la revue en circulation.

Un précieux aveu se trouve dans le *Journal* du 21 janvier 1908, sous la plume du patriote Bertillon.

En parlant contre la limitation des naissances et en se plaignant de la dépopulation croissante, il déclare :

« Le mal est d'autant plus redoutable que si la Patrie en meurt, personne n'en souffre directement. »

On y court.

C'est vrai, il est là, couché sur le flanc, haletant, le regard éteint : ne pensant ni à aboyer, ni à mordre, mais seulement demander qu'on le laisse mourir en paix.

Mais la foule crie : A mort! tuez-le! Il ne faut pas qu'il échappe.

A coups de bottes, avec des bâtons, des cailloux on tape sur son ventre qui résonne, sur sa tête qui saigne, sur ses pattes qui sautent, jusqu'à ce que les soldats arrivent et l'entourent.

Au milieu du cercle, le vieux chien de garde se raidit dans les spasmes de l'agonie : sur la terre rougie du sang qui coule de ses plaies, de sa gueule et de ses narines, il a un soubresaut : ses paupières s'entr'ouvrent pour un dernier regard sur la foule hurlante, puis ses membres se détendent : il a cessé pour toujours de souffrir.

Mais tout le monde veut voir : et pendant la matinée entière, enfants et vieillards, hommes, femmes, paysans et bourgeois défilent devant le cadavre meurtri de leur victime.

Michel PETIT.

Mais alors, si personne n'en souffre, pourquoi vous lamentez-vous?

La *Régénération* (5, passage du Surmelin, Paris XX^e), le vaillant organe propageant la limitation des naissances a tout à fait raison.

Pourquoi alors vouloir faire souffrir des millions de femmes pour rien du tout.

* * *

D'Angleterre nous arrive une nouvelle dont nous devons, nous femmes suisses, très vivement nous préoccuper. Le gouvernement anglais a présenté un projet de loi d'après lequel le nombre des auberges diminuera sensiblement. En une période de treize années, le nombre des patentes d'auberge diminuera de 30,000! Nous autres femmes, nous sommes certes toutes convaincues qu'une pareille mesure, en Suisse, ne pourrait avoir que d'excellentes conséquences. Dans notre pays, nous avons un si grand nombre d'auberges que nous pourrions tranquillement supprimer la moitié des patentes et qu'il en resterait encore assez.

Pour le peuple, ces innombrables auberges et ces assommoirs sont un vrai chancre rongeur. Et pour attirer de la clientèle, on emploie parfois toutes sortes de moyens. Quand, le samedi soir, nous ouvrons un journal quelconque, nous y trouvons, outre quelques maigres nouvelles du jour, presque exclusivement des annonces de cafés et des informations de réjouissances : concerts de « fruhshoppen », beuglants d'après-midi, soirées théâtrales avec toutes sortes d'acteurs et d'actrices. Ces dernières attirent d'autant plus qu'elles sont moins habillées.

Nous autres femmes, nous avons à nous occuper sérieusement de toutes ces questions économiques, quoique d'emblée on viendra nous dire que cela ne nous regarde pas. Il faut nous élever contre l'envahissement de la vie de cabaret. Non pas seulement parce qu'on dépense beaucoup d'argent pour un plaisir ruineux, argent souvent prélevé sur l'indispensable, mais aussi parce que les plaisirs artificiels du cabaret font beaucoup de mal et de tort, parce que l'âme populaire en souffre, et quand l'âme populaire souffre, c'est la vigueur tout entière du peuple qui est atteinte, c'est sa capacité de combattre ce qui est mal et de vouloir ce qui est bien qui diminue, et c'est de ce mal que souffre le plus profondément notre mouvement de civilisation et de libération.

M. T. S.

DANS LES ORGANISATIONS

Ouvrières sur cadrans.

LA CHAUX-DE-FONDS.

Le comité prie tous les camarades en retard dans leurs cotisations de faire un petit effort pour se mettre à jour le plus tôt possible malgré les temps calmes que nous traversons. Comprenez donc, camarades, que plus vous renverrez, plus

vos cotisations augmenteront, alors qu'en payant régulièrement, vous ne vous en apercevriez seulement pas, la cotisation étant du reste minime.

En outre, nous vous prions d'assister, à l'avenir, en grand nombre aux assemblées générales. Car la dernière assemblée générale laissait bien à désirer sous ce rapport, vous en conviendrez avec nous. En outre, les assemblées ayant maintenant lieu dans un local accessible à toutes les ouvrières, même aux plus rebelles, rien n'empêche l'accomplissement de notre vœu. Allons, camarades, un peu de volonté et d'énergie; venez nombreuses aux prochaines assemblées; vous encouragerez par là votre nouveau comité, et nous ne discuterons que mieux nos intérêts.

Nous rappelons également à toutes les camarades qui quitteraient le métier ou partiraient de la localité, qu'elles sont tenues de faire viser leur carnet chez le président, Léopold Geiser, Temple-Allemand, 73, ceci afin d'éviter des désagréments.

Nous recommandons encore vivement à toutes les ouvrières syndiquées, et par conséquent en possession d'un carnet du Magasin du Progrès, de s'y servir pour tout ce dont elles ont besoin; elles profiteront ainsi des avantages qui leur sont offerts.

Fédération Ouvrière des Aiguilles.

LA CHAUX-DE-FONDS.

Nous signalons comme récalcitrantes au syndicat, les ouvrières suivantes :

Jeanne Monnier, 31, A.-M.-Piaget; Mme von Almen, 20, Ronde; Rosa Gerber, 17, Grandes-Crosettes; Marie Jampart, 18, Industrie; Henriette Dupan, 14, Balance; Berthe Meyer, 12, Jaquet-Droz. Toutes appartiennent à la fabrique Schmidt.

Le Comité.

Questions administratives.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et l'administration de l'« Exploitée », toutes celles concernant les groupes de « femmes prolétaires » et leur organisation, ainsi que toutes celles concernant le « malthusianisme » et les autres questions préoccupant les femmes qui travaillent doivent être adressées dorénavant au CHEMIN DE LA CHAR-RUE, 5, BERNE (téléphone 26 10).

Boîte aux lettres de la rédaction.

Nous rappelons à nos lecteurs et lectrices qu'un de nos camarades a confectionné pour toutes nos abonnées une ravissante couverture noire, aux angles et au dos de toile rouge, avec trois rubans pour la fermer, le tout pour le prix fabuleusement bas de 1 franc. Ceux ou celles qui préfèrent donner leur collection annuelle à la reliure peuvent avoir cette couverture au prix de 60 centimes.

Et qui veut faire relier L'EXPLOITÉE paiera pour le tout, couverture comprise, 1 fr. 50.

Les numéros qui manquent seront joints gratuitement par l'administration.

Adresser les commandes à la rédaction du journal.

Lausanne (La Perraudettaz). — Imprimerie des Unions ouvrières.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration.

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, chemin de la Charrue, 5, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année : 1 fr. —

Pour l'étranger » 1 fr. 50

Aux amis et amies de l'EXPLOITÉE

En avril 1907, une lettre ouverte fut envoyée à tous les camarades de bonne volonté. Cette lettre apprenait aux camarades de la Suisse romande ce qui, jusqu'alors, s'était fait en Suisse allemande en matière de journal pour les femmes prolétaires. Les camarades furent invités à collaborer à la création d'un journal pareil en langue française, l'*Exploitée*, en envoyant des commandes pour le numéro de propagande du 1^{er} mai. Ensuite, si ce numéro trouvait leur approbation, ils étaient priés de recueillir des abonnements et d'envoyer les adresses.

Eh bien! cette bonne volonté à laquelle l'appel avait été fait se trouva partout. Le numéro du 1^{er} mai eut un tirage de dix mille exemplaires et ensuite les abonnements rentraient par douzaines des villages, par centaines des villes. Des mains innombrables et inconnues s'étaient mises à l'œuvre, et l'*Exploitée*, le journal de toutes les femmes qui travaillent, fut créé. Et il prospéra.

Aujourd'hui, à l'instar de l'*Exploitée* de la Suisse allemande, la *Vorkämpferin*, elle a un tirage de 2400 exemplaires.

La première année est écoulée. Les comptes seront publiés aussitôt que tous les abonnés auront payé l'année 1907-1908. Mais, déjà maintenant, on peut constater que l'essai du printemps de 1907 a brillamment réussi et que nous avons, comme le Dieu créateur, extrait quelque chose du néant.

Si vous, abonnés de la première heure, restez fidèles à notre petit journal, la seconde année s'annonce favorable. Bien que cette année-ci, faute de temps — et non faute de commandes — nous n'ayons pas pu faire un numéro de propagande pour le Premier-Mai, de toutes parts nos camarades dévoués envoient des nouvelles adresses. Et, comme sans doute beaucoup d'entre vous sont disposés à en faire autant, il sera envoyé le nombre voulu d'exemplaires de ce

numéro-ci, ainsi que des listes d'abonnements à tous ceux qui en feront la demande.

N'oublions jamais que si l'*Exploitée* a pu exister jusqu'à maintenant, c'est grâce au concours de tous. Elle ne pourra vivre que si chacun d'entre nous lui continue son appui.

En créant l'*Exploitée*, nous n'avons pas créé tout simplement un journal de plus. Ce qui est infiniment plus important, c'est qu'il s'est créé ainsi un centre de rendez-vous, une tribune où les exploitées de toute condition, de tout âge, de toute opinion, viennent avec confiance apporter leurs plaintes et demander les renseignements qu'elles n'osent demander ailleurs. Les lettres de femmes et de jeunes filles opprimées et peignées sont même si nombreuses qu'une seule personne est dans l'impossibilité de répondre à toutes. Il faudrait plusieurs camarades dévouées pour suffire aux demandes adressées. On peut juger par là de la nécessité absolue d'un pareil centre de rendez-vous et de la grande utilité qu'il peut acquérir pour toutes nos femmes qui travaillent. Les remerciements les plus chaleureux aujourd'hui à tous les camarades qui, par leur aide, ont contribué à créer l'*Exploitée*. Merci à nos zélés collecteurs d'abonnements et à nos encaisseurs dévoués! Merci aux camarades traducteurs qui n'ont pas hésité à sacrifier leurs heures de repos! Et merci surtout aux camarades de l'imprimerie, sans lesquels notre petite *Exploitée* n'aurait pu prospérer. Tout en ayant à faire la plus désagréable et la plus irrégulière des rédactions, ne recevant les manuscrits qu'au dernier moment — ou même après! — ils ont fait l'impossible pour déchiffrer les brouillons illisibles, en corriger le style, en deviner les intentions — même si elles n'étaient pas les leurs — et pour présenter à vous, amis lecteurs, un journal attrayant, ils ont fait infiniment plus que n'aurait fait un autre imprimeur. Ils ont travaillé de leur âme et en vrais camarades — et ce travail-là ne se paye que par la reconnaissance.

La Rédaction.

CHEZ NOUS

Une nouvelle victime de l'alcool vient de perdre la vie sous les coups de son mari ivrogne. L'autre dimanche, un vigneron des environs de Montreux fut arrêté pour ivresse. On le relâcha le lendemain. Il s'en alla à la maison et tua sa femme à coups de hache.

Et dire que nous, femmes, mères, portons la plus grande part de responsabilité dans tous les crimes résultant de l'alcoolisme. N'est-il pas vrai que nous donnons à nos enfants du vin et de la bière à toutes les occasions qui se présentent? N'est-il pas vrai que par là nous les amenons à croire la consommation de l'alcool inséparable de toute joie et de toute manifestation de sociabilité?

Plus tard, lorsque nos garçons sont brutaux et cruels, nous ne pouvons assez nous étonner de la grossièreté de la jeunesse.

Pourtant c'est nous qui, sans réfléchir, avons favorisé le développement de toutes ces mauvaises habitudes et prédisposé la jeunesse à toute corruption possible.

Ce manque de réflexion se venge cruellement sur nous, mères, et se vengera sur nos filles.

Une maison pour les enfants illégitimes, ainsi que pour leurs mères désirant les nourrir elles-mêmes, va être ouverte à Subr, dans le canton d'Argovie. Les fondateurs, les Samaritains d'Aarau, offrent l'hospitalité, contre une modeste rétribution, à toutes les mères et enfants pauvres, voulant par là décider les mères à nourrir leurs enfants elles-mêmes. Toutes sont reçues sans distinction de nationalité ou de confession.

La terrible neige de la nuit du 23 au 24 mai

Feuilleton de L'EXPLOITÉE.

LE CÉLIBAT DES PRÊTRES

Extrait de *Belle-Plante et Cornélius*, par Claude Tillier.
— Armand Lapie, libraire-éditeur, Louve 5, Lausanne.
— 2 fr.

...Comprends-tu, savant, toi qui comprends tout, qu'il y ait des femmes qui s'abandonnent à un prêtre! Un prêtre, Cornélius! mais rien n'est lugubre comme un prêtre! Leur noire soutane projette un reflet de deuil sur tout ce qui les entoure; ils sentent la poussière moisie de l'église; il rayonne d'eux je ne sais quoi de glacial semblable à ces émanations qui s'échappent des caveaux. Il me semble que leur présence doit suffire pour faner un bouquet sur le sein. Il y a des prêtres qui sont beaux; il y en a qui sont aimables. Et pourquoi n'y en aurait-il pas? Mais ceux qui sont beaux ne le sont que comme la morne statue qui est un cercueil, et le sourire de ceux qui sont aimables ressemble à une touffe d'herbes fleuries qui pousse au creux d'une tête de mort. Vrai, Cornélius, quand cet homme noir me dit des douceurs, il me fait l'effet d'un serpent que j'entendrais tout à coup chanter comme un rossignol ou d'une noire rainette qui prendrait sous mes yeux les ailes d'un papillon et, s'envolant d'entre les roseaux, irait s'abattre sur les fleurs. Vois-tu, Cornélius, si j'avais le malheur d'aimer un prêtre, quand je serais avec lui dans un lieu écarté, j'aurais peur que le diable ne vint le saisir à mon bras ou que

a détruit presque tout ce que le printemps laissait espérer. Le gros paysan n'en souffrira pas trop. Des produits diminués qu'il vendra, il haussera leur prix et se déchargera sur les épaules des consommateurs de la ville d'une grande partie des dégâts. Mais le petit paysan perd tout ce dont il avait besoin lui-même. Ne pouvant acheter au prix fixé par son riche « collègue » les produits qu'il avait coutume de retirer de son coin de terre, lui et son bétail crèveront de faim si les dégâts ne peuvent être réparés ou atténués tant bien que mal.

Aussi, c'est en ce moment pénible que le travailleur s'est montré le meilleur ami du travailleur. Nos camarades des villes organisent des excursions le dimanche et vont aider aux camarades de la campagne à faire les foins et à soigner les arbres.

C'est la méthode Berlioz pour enseigner le socialisme et faire comprendre par la pratique aux travailleurs de la terre ce qu'ils ne peuvent concevoir par la théorie : l'entraide libre.

Renoncer aux grandes manœuvres militaires de cette année et mettre à la disposition des paysans les plus frappés les dix millions que cette levée coûtera, voilà la proposition raisonnable de notre camarade Meister, dans la *Tagwacht*, journal socialiste de Berne.

Mais nos marionnettes militaires, qui se sont toujours intitulées « les vrais amis du paysan », ont l'écume aux lèvres à l'ouïe de cette proposition pratique. Et, dans leurs journaux, ils déclarent que supprimer cette année la levée des troupes serait mettre en danger la patrie et puis, surtout, ce serait absolument contre la lettre de la loi!

Ainsi, la raison doit s'incliner devant la loi.

Est-il possible? Je lis dans la *Voix du Peu-*

le feu de l'enfer ne prit à sa soutane; je craindrais toujours que ses baisers ne laissassent sur ma joue une tache de roussi.

Et cependant, pourquoi les prêtres n'aimeraient-ils pas comme les autres? Un ange, pendant leur sommeil, a-t-il extrait leur cœur de leur poitrine, et a-t-il mis une pierre à la place? Dire à un prêtre : tu n'aimeras pas, est-ce plus raisonnable que de le dire à un tailleur ou à un cordonnier? Non, je ne croirai jamais que Dieu, qui est l'auteur de tout bon sens, ait fait un précepte aussi insensé. Au fait, la chasteté est-elle bien une vertu? Qu'est-ce qu'une vertu qui n'est utile à personne, qui livre ceux qui la pratiquent à des luttes sans fin et aux tortures du martyre, et qui, si tout le monde la pratiquait, amènerait la fin du monde.

S'il est agréable à Dieu que les prêtres ne se marient pas, il doit lui être désagréable que les autres hommes se marient; or, si ce n'est qu'en l'offensant que l'interminable guirlande des générations peut se continuer, que ne fait-il pousser les hommes aux rameaux des chênes et épanouir les femmes aux branches des rosiers? Tout le bonheur d'ici-bas, Cornélius, de quoi est-il fait? De désirs apaisés; mais un désir inassouvi, j'aimerais autant avoir un charbon ardent au milieu du cœur. Ces vieux abbés des conciles, ces vieux évêques à mitre et à barbe pointue se seraient cru damnés à tout jamais s'ils avaient mis seulement pendant cinq minutes un homme dans une marmite; et les prêtres, ils les renferment toute leur vie dans le célibat comme dans une marmite ardente! ils leur font un gril de leur jeunesse!

ple qu'en Suisse romande il existe des mères ouvrières qui envoient leurs fils dans les corps des cadets et leur laissent faire l'éducation de meurtrier!

Mais ne savez-vous donc pas que les corps de cadets ont été employés par les gouvernements pour embellir leurs démonstrations prolétariennes? Chez nous, à Berne, cela est arrivé au mois d'octobre de l'année passée et, depuis lors, les femmes prolétaires ont fait le nécessaire pour que leurs enfants détestent les exercices de cadets.

Si, en Suisse romande, on n'a pas encore osé abuser de vos enfants contre vous-mêmes et votre mouvement, songez que nous, femmes, n'avons aucun intérêt à donner à nos enfants une éducation militaire, bien au contraire.

C'est un fait connu de nous toutes que jamais les hommes ne sont aussi grossiers et brutaux avec nous que lorsqu'ils reviennent du service militaire; jamais ils ne sont aussi autoritaires et égoïstes. C'est comme si la « discipline » prenait sa revanche!

Eh bien! Je vous demande un peu: est-il nécessaire de déchaîner en nos fils, dès leur âge le plus tendre, tous ces mauvais instincts? Pour que le fils lui-aussi revienne en commandant et maître de sa mère et de sa sœur?

Une mère.

A VOUS!

femmes qui travaillez dans les usines, les ateliers et les ménages!

(Article destiné au Premier-Mai.)

Prenez un jour de liberté. Cessez de travailler!

Le soleil est revenu et avec lui tous les espoirs que, pendant la saison noire, nous avons refoulés au plus profond de nos cœurs. Vous, jeunes filles, qui venez d'échapper à la maison paternelle pour vous sentir sous la main dominante d'un patron ou d'une patronne, songez-vous aux mouvements d'indignation et aux désirs de liberté qui vous ont remplies lorsque vous sentiez votre vie personnelle croissante entravée par les lois d'autrui? Et vous, femmes éreintées de travail, songez-vous aux rêves que vous faisiez au printemps de votre vie?

Vous rappelez-vous comme vous avez fui les murs patronaux pour trouver dans les murs d'un « chez vous » le bonheur rêvé d'une vie plus libre, plus individuelle? Vous, les détrompées, que les années ont déçues en vous apportant des enfants et des soucis croissants, en ruinant votre corps et rendant trop étroits les quatre murs de votre logis; vous, les abattues,

REPRENEZ VOTRE COURAGE!

Sortons aujourd'hui de toutes les maisons qui nous étranglent: de l'usine bruyante, de l'atelier plein de poussière, du domicile à plafond oblique, sortons toutes! Prenons nos enfants par la main et allons nous asseoir sur les prés verts, au bord des forêts, et, en commun avec les camarades qui pensent comme nous et qui dési-

rent ce que nous désirons, fêtons la journée prolétarienne.

...Ce que nous désirons... ce que nous pensons... Mais qu'est-ce que nous désirons? Quelles sont ces pensées qui nous lient à nos semblables?

C'est l'amour de la justice, le sentiment de la souffrance, l'espoir d'un règne de bonté et la volonté de le créer. Nous toutes, nous avons déjà songé à ces choses-là, bien qu'indécisément peut-être. Notre amour de justice s'est traduit en un sentiment d'indignation et de colère. Le sentiment de la souffrance nous a peut-être rendues amères, entêtées même. Le règne de bonté espéré, nous l'avons peut-être placé outre-tombe, dans les nuages ou dans le ciel, et, par là, la volonté de le réaliser n'a pas été développée. Elle a plutôt été endormie.

N'importe. Réveillons cette volonté. Aujourd'hui, où de par toute la terre, des camarades souffrant comme nous se réunissent pour fêter l'idéal, aujourd'hui oublions les amertumes d'une vie de misère; oublions les méfiances vis-à-vis de ceux qui, en étant aussi malheureux que nous, ne nous ont peut-être pas comprises aussi vite que nous le désirions; oublions les haines et les malentendus qui nous séparent de ceux qui pourraient et devraient être nos camarades.

Par contre, rappelons-nous que si aujourd'hui nous souffrons tant, c'est que nous vivons dans une société pleine d'intérêts opposés les uns aux autres et que par là tous deviennent l'ennemi de chacun et chacun l'ennemi de tous. Rappelons-nous que si tant de mauvais instincts n'ont point encore disparu, c'est que cette lutte continue dans une société inharmonique rend difficile la bonté et détruit l'amitié naturelle.

Et lorsque nous aurons médité ainsi, prenons la résolution ferme d'arranger, à partir de ce jour, notre vie d'une façon correspondant mieux à nos principes. Puisque nous voulons une société harmonieuse et équitable, soyons harmonieuses et équitables nous-mêmes. Puisque nous abhorrons la haine et ses conséquences, efforçons-nous de comprendre les autres et de les aimer. Puisque nous détestons le mal, combattons-le en nous-mêmes, et cela nous donnera le droit, nous forcera même de le combattre aussi en dehors de nous. Et remplies de cette volonté, allons donner la main à nos camarades et promettons-nous les uns les autres de coaliser nos efforts pour faire disparaître les intérêts opposés et pour faire la guerre à la guerre. Promettons-nous de travailler jusqu'à ce que la lutte dévorante entre les hommes soit remplacée par l'entraide, et que la haine aura fait place à l'amour.

A Neuchâtel, la coopérative de consommation Union sociale, a ouvert son magasin le 1er mai à la rue des Moulins, 39.

Femmes qui travaillez, faites vos achats à votre coopérative!

C'est à leurs actions que nous les reconnaitrons

La dernière fois que j'ai été en Suisse romande, c'était au mois d'avril, un camarade auquel j'exposai le plan de propagande et d'organisation parmi les femmes en Suisse, me demanda :

— Mais, chez nous, en Suisse romande, nous avons des divergences considérables parmi les hommes, et de quel côté se mettra l'Exploitée ?

— Du côté de ceux qui travaillent.

— Mais de ceux qui travaillent, il y en a des deux côtés.

— C'est possible, mais ils finiront par se mettre tous d'un seul côté.

— Et du quel ?

— Du plus sincère et du plus actif.

— Mais on peut être sincère et actif et avoir des opinions différentes.

— Parfaitement ! C'est pourquoi ni les mots, ni les étiquettes ne valent la peine de tant de querelles. Il est triste, pour elles, de détruire l'unité prolétaire indispensable à la lutte contre le patronat.

— Ainsi vous entendez ne vous déclarer pour aucune doctrine ? Mais c'est très prudent, peut-être presque lâche !

— Aucunement ! Mais pourquoi nous séparer par des doctrines, nous, femmes, qui sommes tout au commencement de notre mouvement ? Pour détruire ce commencement même ? Nous, les femmes syndiquées, n'avons ni le savoir théorique, ni les expériences historiques pour juger ces doctrines et la signification de ces mots sur lesquels vous, hommes, n'êtes pas même d'accord. Par contre, nous femmes, nous avons à faire triompher des revendications sur l'urgence desquelles tous les amis de la liberté sont unanimes.

— Oui, mais la pratique vous forcera bien, de temps en temps, à vous déclarer les unes contre les autres.

— C'est possible, nous en jugerons. Et vous verrez que le fait de ne pas avoir prêché une doctrine ne nous empêchera pas de nous déclarer pour ce qui est raisonnable.

— Vous avez l'air de vouloir dire « au contraire ».

— En effet, au contraire.

— Alors, tout cela signifie que vous irez avec ceux chez lesquels vous trouverez la raison.

— Parfaitement, nous, femmes organisées, nous nous mettrons du côté de ceux d'entre vous qui seront énergiques, équitables, actifs, et dévoués. Nous vous contrôlerons aux assemblées, aux ateliers et à la maison, et nous irons avec ceux qui vivront selon leurs paroles et leurs principes.

— C'est donc le libre concours...

— Au nom du progrès et de la culture, oui.

— Telle a toujours été l'influence de la femme, après tout.

— Cela aurait toujours dû être l'influence d'un sexe sur l'autre, si des questions ne s'étaient interposées.

— En effet ! Alors le mouvement prolétaire vous offre l'aspect du libre concours individuel sur le terrain collectif ?

— Vous m'avez compris.

— Et les femmes iront du côté de ceux qui leur offriront et leur procureront le plus de bien-être, c'est-à-dire le plus de liberté ?

— Oui, ou plus exactement qui feront appel à nos meilleurs sentiments et nos meilleures facultés pour que nous puissions conquérir nous-mêmes notre liberté.

Le camarade resta pensif pendant un moment, puis, en souriant :

— On tâchera de vous plaire... Au fond, je n'ai encore rien fait pour l'Exploitée...

— Je le sais.

— Vous pourriez m'envoyer une liste d'abonnements et une cinquantaine d'exemplaires du prochain numéro. On fera tout ce que l'on pourra... on tâchera de convoquer des ouvrières prochainement...

Je lui serrai la main. Marguerite FAAS.

On nous dit : « Dieu bénit les grandes familles. » Nous répondons : « Il ferait mieux de les nourrir. »

DANS LES ORGANISATIONS

Fédération Ouvrière des Aiguilles.

Les sections de Bienne et de Fleurier sont priées de s'acquitter de leurs cotisations centrales du premier semestre. Envoyer les fonds à M^{me} Bühler, caissière, Grenier 43, La Chaux-de-Fonds. COMITÉ CENTRAL.

* * *

Section de La Chaux-de-Fonds.

Les camarades Henriette Dupan, Balance 14, et Marie Lampert, Industrie 18, ont été signalées à tort. Ces deux camarades sont syndiquées. Qu'elles veuillent bien nous excuser.

Nous signalons Georgine Imer, Balance 12, et Jeanne Vuille, toutes deux de l'atelier Schmid ; M^{me} Gheimann, Est 18, de l'atelier Hauhart. LE COMITÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Génération consciente.

Camarades,

Les prêtres, les galonnés, les écrivains réactionnaires, tous les défenseurs de la société bourgeoise et capitaliste vous exhortent à faire beaucoup d'enfants... Dans quel but ? Est-ce pour en faire des **citoyens heureux et libres** ? Non ! C'est pour en faire des **exploités, des esclaves**. Vous répondrez à ces malfaiteurs en ne procréant des enfants que si vous avez les moyens de les bien nourrir et élever pour, plus tard, en faire des êtres **solides, intelligents et bons**, capables, par conséquent, d'instaurer une **société plus harmonieuse**.

(Génération consciente, rue de la Duée, 27, Paris (20^e). Paraît le 15 de chaque mois. Abonnement annuel : France, 4 fr. 50 ; étranger, 4 fr. 80. Les abonnements partent de janvier et de juillet.)

Lausanne. — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, chemin de la Charrue, 5, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
--	--	--

LA QUESTION SEXUELLE

Lorsque l'enfant de trois ans apprend l'arrivée d'un nouvel être au sein de la famille, il demande: « D'où vient-il? » On lui répond que la cigogne l'a apporté ou que papa est allé le chercher sous les feuilles et les fleurs du jardin.

Mais il arrive un jour où l'enfant s'aperçoit qu'en secret on s'amuse de sa crédulité... Il ne dit rien; il devient méfiant et, à l'école et dans la rue, les enfants s'instruisent les uns les autres.

Nous savons fort bien que nos enfants ne sont plus innocents. Mais nous ne voulons pas le savoir. Et les enfants comprennent bien vite que le meilleur moyen de nous plaire c'est de feindre cette innocence, cette ignorance que nous leur désirons. Mais, au fond, ils nous méprisent de les avoir créés et d'avoir fait pour cela « pareilles choses sales dont on n'ose pas causer ».

Arrive l'adolescence et la pratique approche.

Les garçons vont où la curiosité les pousse. Faute de connaissances hygiéniques, ils contractent des maladies sans savoir où, sans même s'en apercevoir. Ils ne vont chez les médecins que lorsque l'affection devient si douloureuse qu'on ne peut plus la supporter. Auparavant, ils ne demandent de conseils nulle part, n'en soufflent mot à leurs amies — car « on ne parle pas de ces choses-là! » — et propagent ainsi le fléau de l'humanité.

Quant aux jeunes filles, on s'efforce de mieux les garder. On peut cacher une maladie sexuelle, mais on ne peut guère cacher un enfant « illégal ». De là la différence des mœurs du jeune homme et de la jeune fille. Sachant combien elle se compromettrait, la jeune fille fait semblant de ne se douter de rien. Et quoique la question sexuelle aille devenir la grande question de sa vie, elle n'en parle pas, car « il ne sied pas à la jeune fille de penser à ces choses-là! » Et la curiosité non satisfaite se mêlant aux sentiments naissants de l'amour, elle se marie le plus vite

possible et sans les notions les plus élémentaires en ce qui concerne son nouvel état.

Lorsque nous critiquons cette éducation, ou plutôt ce manque d'éducation, on nous répond: « Le mari est là pour l'instruire. »

Quelle réponse idiote à notre époque où la misère économique rend si facile et les maladies vénériennes, et la dépravation des sens.

Bien sûr, il est excessivement commode de se débarrasser de cette tâche et d'en rendre responsable un autre! Et c'est d'autant plus facile, que c'est le corps et l'âme de la femme qui en supportent les conséquences, et que la femme, ainsi cruellement détournée par la réalité, ne devient pas désagréable et incommode. Elle reste muette, car, « quelle honte que de faire connaître ces choses-là! »

Mais, me direz-vous, toutes les femmes ne souffrent pas ainsi. Je réponds que s'il n'y en avait qu'une seule, ce serait déjà trop. Mais ces muettes et ces honteuses sont plus fréquentes que vous ne le supposez.

Enfin, il y a une question qui sûrement intéresse toutes les femmes prolétaires: c'est celle de la procréation consciente. Dans une famille de prolétaires, les enfants augmentent chaque année, et les forces de la femme vont toujours diminuant. Le budget de cette famille est loin d'augmenter en proportion, et les pauvres femmes, apeurées, vivent sous la continuelle menace d'un nouvel enfant.

Étant jeune fille, on s'imagine qu'une fois mariée « on pourra faire tout ce que l'on voudra ». Femme mariée, on comprend que la peur devant la grossesse est moins une question morale qu'une question économique, et que cette peur est loin de disparaître avec le mariage.

L'animal maigre et affamé tue une partie de ses petits pour mieux nourrir ceux qui restent.

À la femelle humaine, cette solution très simple est interdite par la loi, et les docteurs et sages-femmes ne risquent pas leur situation pour

instruire les prolétaires. Les pauvres femmes se chuchotent donc à l'oreille des moyens impossibles d'avortement, qui ont amené, dans certains cas, la mort dans d'atroces souffrances.

* * *

Se pénétrant des misères et des crimes causés par le manque d'une éducation sexuelle et raisonnée, ainsi que par des préjugés insensés, l'Exploitée, très timidement, commença à sonder ces plaies sociales. Aussitôt le corps de notre société en sursauta.

Des hommes de situation prolétarienne et d'âme bourgeoise interdirent à leurs compagnes de lire ce journal qui traite « de choses dont une femme honnête ne doit pas parler ».

Des parents de nos jeunes syndiquées furent offusqués qu'on publiât « de pareilles choses dans un journal destiné à être lu par des jeunes filles ».

Et pourtant, il était évident que, pour les femmes prolétaires, la question était brûlante. En deux mois à peine, plus de quatre cents lettres arrivaient à la rédaction, demandant des conseils hygiéniques.

Comment faire pour répondre à toutes ces demandes? Une circulaire projetée ne put être imprimée. Elle tombait sous le coup de la loi. Des ennuis sérieux étaient à redouter de la part des autorités qui se font un devoir de préserver la morale bourgeoise. Je dois cependant dire ici que le journal ouvrier la *Voix du Peuple* (La Perraudettaz, Lausanne), se moquant des poursuites, renseigne gratuitement, par retour du courrier et par circulaire très détaillée, tous les ouvriers qui lui en font la demande. Elle expédie de même, au prix coûtant, franco, des brochures détaillées et illustrées, faites par des médecins français, belges et anglais et traitant à fond, dans un langage à la portée de tous, cette passionnante question.

Si, encore, nous avons été sûre de l'approbation des camarades, nous aurions risqué ces ennuis. Mais beaucoup d'entre nos camarades hommes ont protesté contre « cette propagande malséante ». Leur opposition est compréhensible. Ils ne connaissent point les souffrances de la maternité.

Feuilleton de L'EXPLOITÉE.

LES CONDAMNÉS A MORT

Rue Philippe-de-Commines, à Lille (France).

Une rue boueuse et grise noyée de pluie. Un couloir étroit et noir où les deux coudes touchent les deux murs, un escalier sans rampe et sombre comme une cave, deux étages, une porte que nous heurtons, un murmure en guise de réponse. Nous entrons. Une odeur chaude — l'odeur indéfinissable de la maladie — prend à la gorge, en dépit de la fenêtre entr'ouverte, étrangle. Notre guide nous dit, très bas :

— Quel âge attribuez-vous à la femme que vous apercevez?

— Quarante-cinq à cinquante ans.

Nous nous sommes alors mise à répandre la brochure que le député socialiste Valentin Grandjean a écrite au nom du Groupe néo-malthusien de Genève.

Cette brochure traite de l'hygiène sexuelle et de la préservation contre la conception trop fréquente. Au surplus, pour ne pas encourir de poursuites, le camarade Grandjean, avant le tirage définitif, soumit les épreuves au chef du département de justice et police de Genève. Ce dernier, M. Maunoir, un conservateur, n'y vit rien de subversif.

Néanmoins, lorsqu'on répand cette brochure si nécessaire à la femme prolétaire, on est conduite au poste, fouillée et arrêtée même, sous l'accusation d'avoir répandu de la « littérature immorale! »

* * *

Je ne voudrais pas que des camarades dussent aller en prison pour avoir fait connaître ce qu'il nous faut savoir. D'autre part, il ne m'a pas été possible de répondre personnellement et en temps utile aux quatre cents lettres qui m'ont été adressées à ce sujet.

Cependant, il va sans dire que le grand nombre de ces lettres prouve la nécessité brûlante de traiter cette question dans les milieux prolétaires. Et il est tout aussi clair que si nous, femmes, en cette matière avons besoin de savoir, il faut satisfaire ce besoin.

C'est pourquoi je propose que les Unions ouvrières traitent la question de la création de groupes de femmes prolétaires où ces questions pourraient être traitées par des gens instruits en cette matière : des docteurs ou des sages-femmes.

En outre, les groupes ou les Unions ouvrières tâcheront de s'arranger avec des personnes instruites et dévouées chez lesquelles toute femme prolétaire de la région puisse aller se renseigner gratuitement sur les questions qui la tourmentent.

* * *

Il est bien possible, chers camarades, que la question ne vous paraisse pas aussi urgente qu'à nous, les femmes. Mais votre raison doit vous

— Elle en a vingt-six.

Sur une chaise défoncée, une femme en haillons tousse et crache sans interruption. Elle est d'une maigreur telle que les os de ses épaules font saillie sous le fichu et que sa colonne vertébrale se dessine sous la camisole. Elle est appuyée à une table que recouvrent des flacons et bocaux pharmaceutiques. Elle ne peut se tenir debout. La pièce a quatre mètres sur deux. Un lit en occupe la moitié. Deux berceaux sont serrés contre le bois du lit. Un fourneau de fonte rougeoie près de la table. Cette femme est mère de cinq enfants. L'aînée a sept ans. Elle est là, les cheveux embroussaillés, les yeux sauvages. Elle n'est jamais allée à l'école; elle reste auprès de sa mère pour la soigner, respirant auprès d'elle, buvant à son verre, essuyant ses lèvres.

La mère, le père et les cinq enfants habitent cette unique pièce. On y dort, on y fait la cuisine, en y mange.

dire que nous, femmes, sommes mieux placées pour en juger l'importance. Et votre sentiment de justice doit vous dire que si vous désirez que les femmes prolétaires fassent partie de votre mouvement, il faut adapter ce mouvement aux besoins des femmes prolétaires.

Marguerite FAAS.

CHEZ NOUS

Une lettre. — Zurich, 15 juin 1908. — Chères camarades ! — Les Zurichois forment vraiment une déplorable société. J'ai été expulsée il y a dix jours environ de la ville de Zurich. (Je suis née bourgeoise de Zurich ; mon père l'était aussi.) C'est pourtant une infamie. Mon mari est maintenant à Ascona (Tessin) et j'ai dû lui envoyer les papiers pour qu'il ne soit pas puni. Vous connaissez bien ces mesquineries. Seulement je ne savais pas qu'une femme mariée devait avoir des papiers spéciaux. Ils m'ont dit cela au bureau de contrôle ; maintenant ils ne veulent pas même attendre que les papiers, que j'ai de suite réclamés à la commune de mon mari, soient arrivés. Et il y a à peine quinze jours qu'ils m'ont avisée ! Encore un document sur la « liberté helvétique ».

C'est vraiment honteux. Si on ne se marie pas, les forces policières vous mettent la main au collet ; et si on se marie, on agit avec vous comme avec une livre de viande. La plupart des hommes nous considèrent comme des objets utiles, très peu connus des camarades de combat. Au lieu d'encourager les femmes contre ces injustices si souvent commises, on les laisse à l'écart, si bien qu'elles dorment toutes.

CLAIRE.

RÉPONSE. — Non, chère camarade, nous ne dormons plus, pas toutes du moins. Est-ce qu'on nous ennuyerait, si nous n'agissions pas ?

Ecoutez donc, pour moi, cela ne va guère autrement que pour vous. Je suis aussi enfant de bourgeois suisses. Mon mari est aussi parti et j'ai dû lui envoyer ses papiers. Seulement, je savais que dans notre digne ville fédérale je devais avoir des papiers particuliers et je m'en suis immédiatement occupée. Mais que pensez-vous ? Je me donnai toutes les pei-

nes du monde, allai de Ponce à Pilate, écrivis les lettres les plus aimables à ma commune zurichoise, fis des démarches personnelles auprès des autorités cantonales pour obtenir enfin un certificat d'origine, valable pour trois mois, sur le vu duquel on eut l'extrême bonté de me permettre de continuer mon séjour à Berne.

Et cela arrive à moi qui suis née et ai été élevée à Berne ! Pendant trente ans, mon père fut employé de l'Etat à Berne, et ma mère, âgée de 70 ans, est née et a toujours travaillé à Berne ; mes deux enfants sont à Berne ; depuis des années, j'ai une situation dans cette ville ; je gagne mon pain moi-même, et je n'ai jamais demandé secours à personne.

Mais « de papiers particuliers pour femme mariée », il n'y en a pas ! C'est l'Ordre !

Je dois donc considérer cette « attestation provisoire » comme une gracieuseté de la commune de mon mari. Sur ma demande très pressante, cette attestation a même été prolongée *exceptionnellement* à un an.

Les bourgeois m'ont ainsi mis un fil à la patte. Si je ne me tiens pas bien sage, ils ne me renouvelleront pas leur certificat. Alors, les Bernois m'expulseront-ils ?

Que ferai-je alors ?

Irai-je dans ma commune avec mes deux enfants ? La commune me procurera-t-elle une nouvelle place ? Me placera-t-elle quelque part comme servante de ferme ? Et apprendrai-je alors la soumission dont j'ai tant besoin, au dire de beaucoup ?

Il n'y a rien à faire. Nous serons toujours gênantes pour les bourgeois de toutes nuances par le simple fait de notre existence. Réjouissons-nous-en, et faisons l'impossible pour que le nombre des gênantes grandisse, afin que la vie soit dure aux bourgeois étroits d'esprit et qu'ils disparaissent de notre humanité. Amen !

MARGUERITE.

Nos dames. — Les membres de notre nouveau syndicat des servantes de Zurich sont invitées aux réunions par des cartes contenant l'ordre du jour.

Vient à la cuisine une de ces dames zurichaises qui trouve sur le buffet la carte d'invitation annonçant une conférence du camarade Greulich. Elle la tourne et la retourne curieusement, et puis, très fâchée, éclate :

— A quoi attribuez-vous votre mal ?

— A la misère. Toute enfant, j'ai travaillé. J'étais tulleliste à Calais. Depuis que je suis mariée, je n'ai jamais mangé à ma faim.

Et ce mot où n'entrait aucune ironie :

— Dame, quand on gagne deux francs cinquante par jour et qu'on est huit, il faut vivre *maigrement* pour y arriver !

Les enfants sont toujours, ici, en contact avec leur mère et se servent fréquemment de son verre, de sa fourchette, etc. Leur contamination paraît assurée.

(Extrait de *La Vie tragique des Travailleurs*, de Léon et Maurice Bonneff. En vente à la Librairie de la Fédération des Unions ouvrières de la Suisse romande, La Perraudettaz, Lausanne, 3 fr. 25 franco.)

Dans le lit, dorment la moribonde, son mari et deux enfants. Les trois autres reposent dans des berceaux contigus.

Cette femme est tuberculeuse au troisième degré. Sa mort est imminente. C'est une ancienne fileuse de lin. Cause de la maladie : surmenage, privations.

Rue des Robleds. La pièce où nous entrons est tout le logement. Parents et enfants couchent dans le lit, les plus petits dans le berceau... Nous soulevons la couverture : pas de draps.

La femme est tuberculeuse au premier degré. Suralimentée, placée au grand air, sans fatigues, ni soucis, elle serait sauvée sûrement. Elle restera dans son taudis. Elle y mourra bientôt. Elle le sait et s'y résigne. Et c'est une impression singulièrement pénible que donne cet être jeune et fort encore, aussi certainement promis à la mort prochaine que le condamné à la veille de son exécution.

— Dites seulement au Greulich qu'il vous donne la mangeaille à midi et le soir, et ensuite vous n'avez qu'à coucher avec lui.

Que pensez-vous d'une pareille insolence ? Et c'est de ces gens-là que nous devrions apprendre la culture intellectuelle et les bonnes mœurs ?

En vérité, il est bon que nous ayons un mouvement de l'humanité qui travaille, un mouvement maintenant la tradition de la culture.

Trois ans de réclusion. — Qu'est-ce qu'il est permis de faire pour trois ans de réclusion ?

Si l'on est une jeune fille de 17 ans, ouvrière de fabrique et étrangère, et si l'on fait attention dans la rue pendant que le bon-ami entre dans une maison quelconque et y vole 330 francs — que la police lui reprend quelques instants après — alors on est condamnée à trois ans de réclusion. (Cas W.)

Mais si l'on est un jeune homme robuste de 22 ans, dont le grand-père possède de l'argent, on peut, dans la cave, abattre ce grand-père à coups de bâton pour toucher cet argent. Alors, aussi, on est condamné à trois ans de réclusion. (Cas Pf.)

Les journaux nous ont rapporté les jugements le même jour et ils paraissent prouver éloquemment : 1. que les crimes contre la *propriété* sont punis plus sévèrement que les crimes contre la *vie* ; 2. que les *femmes* sont punies plus durement que les *hommes* ; 3. que les *adolescents* sont punis plus cruellement que les *adultes* ; 4. que des *étrangers* d'un pays obscur quelconque on demande plus de responsabilité que des *gens du pays*, ayant pu bénéficier d'une éducation relativement bonne.

Mais le peuple, sentant la vraie justice, secoue la tête en apprenant pareilles injustices.

Un honnête jugement vient d'être rendu par les prud'hommes de Berne. Une employée d'un grand magasin avait donné son congé selon les prescriptions légales, quatre semaines à l'avance. Treize jours avant le terme, le directeur de la maison lui fit savoir par lettre que la maison n'avait plus besoin de ses services et que la caisse était avisée de lui donner son salaire pour le mois entier, à condition cependant que les jours ouvrables elle ne s'éloigne pas de Berne et qu'elle se présente chaque matin au magasin à 8 heures précises.

L'employée y alla une fois, puis, n'étant point occupée, elle n'y retourna plus. Le directeur porta plainte auprès des prud'hommes.

Mais les prud'hommes trouvèrent qu'une pareille conduite de l'employeur était une chicane plutôt que la continuation d'un contrat de travail. Personne n'ayant le droit à la chicane, l'employée avait absolument raison de refuser à faire acte de présence chaque matin au magasin du chicaneur et de s'exposer à l'humiliation et aux railleries du personnel.

Pour cette raison, les prud'hommes se mirent du côté de l'employée.

C'est bien fait !

Faites-nous des abonnés !

AU DEMORS

La grève des ouvriers des campagnes que mènent, à Parme, 20,000 travailleurs environ, contre de puissants et cruels propriétaires, a déjà coûté à ceux-ci plus de trois millions de francs. Ce vaste mouvement, qui englobe toute une région, ne sera réduit que par la force. Tout ce que la police, l'armée et l'Etat ont pu faire pour assurer le travail des kroumirs a été fait.

Ces jours derniers, onze ouvriers de campagne ont été condamnés ensemble à vingt-quatre ans et demi de prison. Et maintenant encore, les deux secrétaires du mouvement de Parme viennent d'être condamnés, pour propagande antimilitariste, l'un à quatre ans de prison, l'autre à plus de quinze ans.

La bourgeoisie croit-elle peut-être décapiter ainsi le mouvement ?

Oui, si l'action du prolétariat était centralisée sur un ou deux camarades seulement. Ce danger est passé, c'est certain. Mais continuons à l'éloigner de nous. Travaillons tous à l'œuvre commune. Ainsi nous toucherons au but.

Croissez et multipliez. — Une logeuse, dont l'établissement est situé 85, rue Vieille-du-Temple, à Paris, se présentait au commissariat du quartier des Archives et déclarait qu'elle venait de trouver dans une chambre de sa maison une enfant nouveau-née à moitié asphyxiée.

Le commissaire de police se rendit à l'adresse indiquée et trouva sur le lit d'une locataire du sixième étage une petite fille, née viable, couverte avec des couvertures. Le commissaire fit porter l'enfant aux Enfants-Assistés, puis il apprit que la mère était partie travailler comme de coutume dans un atelier de cartonnage voisin.

Appelée au commissariat, la pauvre mère raconta en sanglotant qu'elle avait accouché seule pendant la nuit, et au matin, prise entre ces deux sentiments : ou rester pour soigner son enfant et perdre sa place, ou conserver son emploi en allant travailler toute la journée ; après ce dur combat de conscience, la pauvre fille avait eu l'extraordinaire courage d'aller à l'atelier.

Quelle jolie société que la nôtre !...

PENSÉES

L'art de se taire. — Oui, souvent c'est un art ; mais n'oublions pas que c'est aussi l'art de la plus infâme lâcheté.

Emile HUGLI.

Malthusianisme moraliste. — Au fur et à mesure que nos sociétés s'élançeront dans les voies d'une civilisation plus avancée, les responsabilités des parents à l'égard des enfants à naître seront mieux comprises, et la statistique des naissances se ressentira de ce progrès de la moralité sur la passion. On laissera aux fanatiques du militarisme l'axiome d'après lequel la marche de la population serait le baromètre de la prospérité d'un peuple. (Louis WUARIN, professeur à l'Université de Genève.)

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

Le numéro: 10 centimes.

Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro.

Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.

Rédaction et Administration.

Adresser toutes correspondances et réclamations à *Marguerite Faas-Hardegger*, chemin de la Charrue, 5, Berne.

ABONNEMENTS

Pour la Suisse, une année: 1 fr. —

Pour l'étranger » 1 fr. 50

AVANT L'ORAGE

Avez-vous vu quelquefois un tonnelier retourner brusquement sur son ouverture un tonneau rempli d'eau? Avez-vous remarqué la peine avec laquelle les premiers jets d'eau parvenaient à sortir?

Eh bien! camarades, je m'étais proposé de vous raconter toutes les misères et toutes les injustices scandaleuses qui se sont passées ces dernières semaines. Mais je suis un peu comme ce pauvre tonneau trop rempli et trop brusquement retourné. Je ne sais pas où commencer. J'en suis malheureuse. J'en étouffe.

* * *

J'aurais voulu d'abord vous causer du crime commis contre notre camarade Wassilief et vous parler de son amie désespérée et de son petit enfant. Mais d'autres ont écrit et parlé mieux que je ne saurais le faire et vous connaissez toute la tristesse et toute la répugnance de ce fait si pénible.

* * *

Je m'étais proposé ensuite de vous causer de la signification nouvelle des lois sous lesquelles nous vivons.

Je tenais à vous dire que ce n'est pas dans le Valais conservateur seulement que les autorités adoptent la coutume d'interdire nos réunions et nos conférences « jusqu'à ce que les renseignements demandés sur le conférencier soient arrivés ». Notre camarade et ami Richter vient, à son tour, de l'éprouver dans la ville protestante et cultivée de Bâle.

Déjà à Lucerne, quelques jours auparavant, le camarade Richter, à la suite d'une conférence sur Dieu et son origine, ou quelque chose de semblable, avait été incarcéré arbitrairement sous l'accusation d'avoir offensé Dieu.

Ce Dieu tout-puissant ne peut-il donc pas se venger lui-même, si vraiment il a été offensé? Et, s'il dédaigne de le faire ou s'il est assez indul-

gent pour se taire, pourquoi *Ses* corbeaux contrecarrent-ils *Sa* volonté?

Sont-ils si sûrs de la comprendre?

* * *

Mais je me laisse aller à des réflexions qui peuvent entraîner des suites fâcheuses! J'allais oublier que nous n'avons plus la liberté de la presse.

Jusqu'à maintenant, quand on nous traitait, dans les journaux « moraux », de « colporteurs de brochures antipatriotiques et pornographiques » peu importait: devant des tribunaux fédéraux, on pouvait encore (peut-être!) espérer obtenir raison. Mais, dorénavant, ce que nous écrivons en Suisse pourra être jugé à Berlin, à Moscou, n'importe où, pourvu qu'il se trouve un accusateur.

Mais oui, parfaitement. Examinez ce fait: un rédacteur suisse, qui a écrit en Suisse, dans un journal suisse, vient d'être mis en accusation par un Français et jugé à Lyon. Désormais, si nous écrivons quelque chose contre le Petit-Père de la Russie, nous risquons de blesser le cœur d'un patriote russe réfugié chez nous et dévorant en nos hôtels ou en quelque villa d'étrangers sa fortune sauvée. Et nous aurons à répondre de nos écrits devant ses tribunaux.

Notre liberté de presse, en fait, vient d'être engloutie à l'étranger, et les hommes à qui nous avons « donné nous-mêmes le pouvoir de régler les affaires de la patrie » s'en soucient fort peu, car, en ce cas, l'étranger fait leur affaire à eux qui ont des raisons pour rendre muette la voix du peuple.

Mais, assez des lois! Il y a longtemps que des camarades nous disaient qu'elles n'étaient que des paperasses. Nos sentiments, façonnés au gré des maîtres, se refusaient jusqu'alors à le croire. Il nous a fallu en faire l'expérience nous-mêmes. Finalement, les désillusions ont du bon.

* * *

Venons-en à nos mouvements, d'une réalité incontestable.

100522
 Au Tessin, une lutte acharnée et désespérée est soutenue par les pauvres ouvriers et ouvrières du papier contre le directeur Maffioretta. La société anonyme aux ordres de laquelle ce dernier agit fait partie du trust suisse des fabricants de papier. C'est là, pour la jeune Fédération des ouvriers et ouvrières auxiliaires des arts graphiques une lutte à vie ou à mort avec le trust suisse des patrons actionnaires, avec cette puissance tout entière.

Portons maintenant les regards sur une autre partie de la Suisse. Voyons ce qui se passe à Arbon, au bord du lac de Constance.

Tout le peuple des brodeurs et des brodeuses est frappé par un lock-out depuis l'hiver.

Et le 8 août, sur les ordres du propriétaire, le fort à bras de la justice a mis hors des maisons ouvrières, appartenant toutes au fabricant, les familles affamées des brodeurs avec toute leur marmaille d'enfants rendus maladifs par les privations.

Venons-en à présent au centre de la Suisse. A Berne, les ouvriers sur bois sont lock-outés depuis des mois et des mois. Des désordres comme nous n'en avons jamais vus dans notre jeunesse se produisent dans cette ville bureaucratique. Des coups de revolver et de fouet! Et les jaunes insolents triomphent avec l'aide de la police.

Jamais, non jamais nous n'avons vécu dans un temps aussi triste et aussi affreux.

Et maintenant, cette affaire abominable du Lötschberg, cette mort terrible de tout un groupe d'ouvriers — cette mort qu'on aurait pu éviter si l'on avait écouté des voix d'experts et si l'on n'avait pas réalisé des économies sur la sécurité des travailleurs, les forçant à risquer tout.

J'appris cette triste nouvelle dès le soir même, par une lettre privée, où l'on me faisait part, en même temps, de la publication d'un commissaire de police du canton de Zurich appelant

Feuilleton de L'EXPLOITÉE.

LE PREMIER PAS

Son travail n'était-il pas beaucoup, beaucoup plus pénible que celui d'Annette, en place chez M. le professeur? Elle n'avait que dix-huit francs; il fallait se lever à six heures: tandis qu'Annette avait vingt-cinq francs par mois et une liberté absolue. «On est emprisonné ici comme un oiseau dans sa cage», se disait-elle souvent.

N'avait-elle pas été beaucoup plus heureuse, chez sa grand'mère, à la campagne? Quel plaisir de franchir les champs verdoyants, parmi le bétail, les jupes retroussées, les pieds nus! Souvent, elle s'étendait dans l'herbe et rêvait sous les grands arbres. Les bras croisés sous la tête, les yeux à moitié ouverts, elle regardait le soleil à travers la verdure des branches et rêvait de carrosses dorés et de palais de cristal.

Un beau jour, elle avait disparu. Elle arriva dans la grande ville, avec ses plus beaux habits, qu'elle avait hérités de sa mère. Elle y travaillait depuis deux ans du matin au soir et n'avait plus le temps de rêver. Au commencement, elle était contente. Il lui suffit de laver les bas de soie de madame et les souliers élégants de

tous les bons citoyens à se réunir sur la place du Tilleul, le samedi et le dimanche, vers onze heures du soir, armés de caoutchoucs, de bâtons et de fouets pour clore la bouche aux Italiens qui s'aviseraient peut-être de chanter encore!

(Oh! ne croyez pas à l'exagération, le texte allemand est d'une grossièreté intraduisible!)

Pauvres camarades italiens qui chantent encore et qui valent juste assez pour être enterrés vif dans nos tunnels!

* * *

Mes parents, deux vieillards, étaient assis à la même table de cuisine. Et le père, m'entendant lire ma lettre, voyant la colère sur mon visage, dit gravement à la mère :

— Soyons contents, nous deux, de quitter bientôt cette terre. Avant dix ans, il y aura des guerres civiles terribles.

Je me levai précipitamment; les larmes m'étaient montées aux yeux. C'est stupide de pleurer, je l'avoue; cela ne sert à rien. Mais que voulez-vous?

Je courus me cacher dans la chambre. A la lueur de la petite lampe, je vis dormir mes deux petites, bien belles, bien paisibles...

Longtemps je les regardais, puis je fus m'asseoir au jardin, dans la nuit noire.

* * *

Quels temps insupportables! Vous, là-dehors, n'en souffrez-vous donc pas? Ne sentez-vous pas que nos corps et nos âmes sont détruits lentement, inévitablement? N'en ressentez-vous pas de la colère?

Oh! oui, — nous sommes des milliers grinçant des dents, faisant le poing, ou appuyant le front sur la planche dure d'une table pour pleurer quand personne ne peut les voir.

Quelle peine atroce d'être une femme et d'a-

monsieur. Après, elle devint mécontente et changea souvent de place. Elle fit la connaissance d'Annette, qui ne sortait qu'en souliers vernis et sans tablier. Annette avait du linge chic et des économies. Lisette n'avait jamais le sou.

Lisette avait appris que la famille allait aux bains de mer. Ce qu'elle se réjouit du voyage, de voir la mer immense et des promenades en bateau au clair de lune!

Quinze jours avant le départ, Monsieur appela Lise. Il lui communiqua que ses services étaient superflus pendant la saison des bains. L'on partit et Lise pleura chez son amie :

— Ah! si je l'avais su, je me serais certainement vengée. Quelle place peut-on trouver maintenant au milieu de l'été? Chez la boulangère, avec ses six gosses!

— Mais, tu es bête, répondit Annette; en été, on ne travaille pas. Moi, en tout cas, je ne le fais jamais.

Lise fit de grands yeux.

Mais, de quoi vis-tu alors?

— De quoi? Vois-tu, Lisette, partout, monsieur envoie madame à la mer en été. Mais, crois-tu qu'il veut rester tout à fait sans amour? Cela rapporte, tu sais! Attends, après-demain les miens filent aussi. On me met à la rue comme toi, et alors... alors je te montrerai comment on fait!

M. C.

voir des enfants dans les temps qui courent!
des bagages au moment d'un incendie!

* * *

Nous autres mères, nous sommes comme le
fer sous le coup du marteau et gémissant :

— Que fais-tu de moi? J'aimerais mieux être
une charrue!

Et le marteau répondrait :

— Non, non, non! pour le moment on a besoin
d'un fusil.

* * *

Ceux qui viendront plus tard, à quoi compar-
eront-ils ces douleurs atroces?

Sauront-ils s'en faire une idée?

* * *

Dans le silence noir de la nuit, j'entends tom-
ber des pommes lourdes sur le gravier.

Un arbre est intelligent! Lorsqu'il sent le ver
ronger une pomme, il retient son suc, il le retire
à cette pomme vermoulue; la tige du fruit gâté
se dessèche et, une légère brise aidant, la pomme
infectée tombe bien avant la maturité. L'arbre
ne nourrit que les pommes saines.

C'est qu'un arbre est infiniment plus intelli-
gent que l'humanité.

L'humanité, elle, cet arbre immense, ne refuse
pas le suc à ses pommes pourries. Rongées de
vers, elles continuent gentiment à se bercer sur
les hautes branches et à tromper l'œil par leurs
splendeurs imméritées.

Et ce n'est que de siècle en siècle — lorsqu'un
orage se lève — que les pommes vermoulues tom-
bent... lourdement... sur le gravier...

Marguerite FAAS.

CHEZ NOUS

Les jaunes de Berne ont été armés par leurs
patrons et tirent des coups de revolver sur nos cama-
rades ouvriers sur bois.

Une grève générale faillit en éclater; mais, dans
les temps qui courent, les ouvriers paraissent être
abattus par trop de misères.

Les jaunes fusilleurs sont protégés par l'Etat. Si
l'un d'eux ne s'était pas laissé aller à son vice (cou-
tumier, du reste) de violer des fillettes de dix à douze
ans, pas un seul de ces malfaiteurs n'aurait été mis
à l'ombre. Par contre, nos camarades ouvriers sur
bois, sous prétexte d'accusations puérides (menaces,
entraves à la liberté du travail, etc., vous connaissez
les termes) devront comparaître le mois prochain de-
vant la cour d'assises, comme des voleurs, des faus-
saires, des criminels et des assassins. Et ils sont au
nombre de quarante-deux.

C'est idiot, et cela n'a jamais encore été vu.

Une grève a éclaté dans la fabrique de papiers
S. A. Maffioretto, à Tenero près Lugano. Les ouvriers
et ouvrières demandent une réduction des heures de

travail. Ils demandent la journée de dix heures. Ce
serait déjà trop dans une usine pleine de vapeurs
délétères.

Cette fabrique, propriété d'une société anonyme,
paie des salaires inférieurs à ceux des fabriques de
l'Italie. En même temps, elle est privilégiée vis-à-vis
de ces fabriques, vu qu'elle bénéficie des droits dont
sont frappés les papiers à leur entrée en Suisse.

Mais nous verrons que le trust suisse des fabricants
de papiers préférera soutenir son vil concurrent plu-
tôt que de le voir céder d'un pouce à l'organisation
si détestée des ouvriers auxiliaires des arts graphi-
ques.

A Arbon, existe la plus grande fabrique de bro-
derie suisse, et aussi la meilleure organisation des
brodeurs et brodeuses.

M. Heine, le patron, voulant profiter de la crise
pour détruire l'organisation, ferma sa grande usine.

Il faut dire que, dans cette contrée, des familles
entières dépendent du roi de la broderie, comme en
Argovie elles dépendent du roi de la chaussure, dans
le Jura de certains princes de l'horlogerie, à Serriè-
res, à Broc et à Orbe des monarques du chocolat.

Depuis le Nouvel-An déjà, M. Heine senior voyage
en Amérique. La direction cherche des ouvriers dans
tous les pays, mais sans en trouver, et affame la po-
pulation de toute la contrée.

L'Ouvrier textile nous apprend que, par son avo-
cat, M. Stoffel, M. Heine vient de faire expulser de
leur logis les familles des brodeurs. Avis aux prolé-
taires qui profitent de l'institution philanthropique des
maisons ouvrières appartenant aux fabricants!

Ainsi, les mêmes prolétaires à qui le patron a fermé
les portes de l'usine viennent d'être jetés sur le pavé
parce qu'ils sont en retard dans le paiement de leur
loyer. Avec quoi, bon Dieu! pouvaient-ils payer le
loyer, dans une contrée où il n'y a, pour ainsi dire,
point d'autre industrie que la broderie?

Le 8 août, on devait procéder à l'expulsion forcée
de ceux qui résistent. On retiendra, si toutefois il en
reste encore, quelques meubles pour le loyer en re-
tard et on jettera sur la grande route hommes, fem-
mes et enfants. Ils pourront alors admirer notre belle
patrie.

La Presse ouvrière au XX^e Siècle

L'article de fond du numéro du 7 juin, intitulé
Aux amis et amies de l'Exploitée, m'a suggéré les
quelques idées qui vont suivre. Les devoirs de la
presse ouvrière sont grands; elle doit avoir pour
devise ces deux mots : *Vérité et Justice*. Il n'est
si lourde tâche dont on ne vienne à bout.

Nos écrivains ont l'orgueil qu'ils ne failliront
pas à leur mission. Je sais aussi qu'ils sont pé-
nétrés des vérités que chacun de nous doit
savoir pour travailler utilement au bon travail et
combattre le bon combat. Je n'ai pas la préten-

tion de vous apporter une révélation. Je sais que ces idées sont déjà les vôtres et que beaucoup d'hommes de bonne volonté ont déjà dirigé leurs efforts vers ce but.

Nous avons été du nombre. C'est précisément parce que nous sommes de vieux combattants *du bon combat* que nous vous adressons aujourd'hui cet appel.

Nous venons vous faire connaître ce que nous a enseigné l'expérience des luttes passées, et vous convier à une nouvelle entreprise dans laquelle seront évitées les fautes qui ont fait échouer les efforts antérieurs, si puissants qu'ils aient paru être et si grand qu'ait été leur retentissement. Jusqu'à ce jour, on ne s'était pas proposé l'émancipation de la classe des travailleurs au sein de la société et le remplacement de cette dernière par une nouvelle organisation politique et économique des peuples. C'est là qu'a été l'erreur.

Nous n'avons que de l'admiration, nous le déclarons hautement, pour les profonds philosophes et les grands réformateurs; mais l'expérience nous a fait acquérir cette conviction que les sociétés humaines ne se transforment pas brusquement; le progrès s'accomplit pas à pas. Le grand nombre des réformateurs, les contradictions existant entre leurs idées sont également des raisons suffisantes de ne pas poursuivre en aveugle la réalisation des théories dont le moment n'est pas encore venu et que ne confirme aucun fait. Pour nous donc, les philosophes et les sociologistes théoriciens ne sont que des flambeaux permettant de distinguer vaguement les perspectives de l'avenir; ils ne sauraient être ni nos chefs ni nos conducteurs.

Les efforts antérieurs ont échoué pour une autre cause encore. Il a manqué à ceux qui les ont accompli une idée simple, unique également, partagée par tous les coopérateurs à l'œuvre commune.

Cette idée, nous croyons l'avoir dégagée. Ces efforts ont échoué jusqu'à ce jour parce qu'on avait laissé prendre la direction de l'armée des travailleurs à des hommes qui n'étaient pas des travailleurs, qui étaient incapables de ressentir et de comprendre les besoins et les sentiments des travailleurs.

* * *

Le rôle de la presse socialiste doit se borner à repousser toutes les polémiques étrangères à nos idées, à faciliter, par les moyens qui sont en son pouvoir, la cohésion de plus en plus intime des forces ouvrières éparpillées sur notre globe; à développer et à vulgariser le grand principe de l'émancipation du prolétariat; à amener enfin le plus rapidement possible, d'une façon durable et indiscutable, l'union de tous les travailleurs de l'univers.

Pour aboutir à ce résultat, je fais appel à toutes les énergies, à tous les dévouements et surtout à la conciliation entre tous les travailleurs. Les

ennemis du prolétariat comprennent facilement tous les avantages de la presse pour réaliser leurs desseins destructeurs; aussi n'épargnent-ils ni peines, ni sacrifices pour la rendre profitable.

En ce qui nous concerne, c'est, certes, le cœur navré de douleur que nous constatons combien nombreux sont les prolétaires qui, jusqu'à cette heure, n'ont pas reconnu cette importance. Voilà pourquoi ils abandonnent la vaillante presse. Que de fois nous avons vu des ouvriers refuser d'acheter un numéro d'un journal socialiste paraissant une fois ou deux par semaine. Et dire que ces mêmes camarades trouvent tous les jours un sou pour des journaux de la bourgeoisie et souvent des plus réactionnaires. C'est cependant notre presse qui a pris en main la grande et noble cause des opprimés.

Oh! vous tous, prolétaires, ne soyez pas indifférents à cette presse si dévouée à vos intérêts matériels et moraux. Cherchez à lui gagner des abonnés, des vendeurs dévoués. Faites-vous recevoir dans les associations ouvrières, dont le but, soit l'émancipation des travailleurs, est de venir en aide à notre presse.

Quant à vous, camarades de lutte par l'idée, qui combattez par cette presse, courage, quoique votre tâche soit lourde et le travail que vous faites trop souvent méconnu; ne vous arrêtez pas pour cela, mais poursuivez votre chemin; le jour de la récompense viendra et ce sera le triomphe de notre sainte cause.

Travailleurs, la question sociale est exclusivement celle du morceau de pain à défendre et à conserver à vous-mêmes, à vos femmes, à vos enfants.

Joseph MECKLER.

AU DEMORS

Enterrés vifs. — Le compte rendu du Congrès international des mineurs nous apprend que *41,000 enfants de moins de 16 ans* travaillent, en Europe, dans les mines, pour des salaires dérisoires.

Ils s'étiolent et s'épuisent sous terre dans les travaux les plus fatigants et les plus tristes. avant même d'être complètement développés.

Vraiment, les néo-malthusiens ont raison: n'est-il pas abominable de créer des êtres pour une telle vie?

DANS LES ORGANISATIONS

Fédération Ouvrière des Aiguilles.

Il a été décidé que les ouvrières non syndiquées de la *Fabrique Schmidt* qui n'auront pas voulu se faire recevoir à l'association ouvrière avant la fin d'août ne pourront plus entrer dans une autre fabrique analogue sans payer une amende de 20 francs. La même peine sera appliquée à toutes les ouvrières de la même fabrique qui ne payeraient pas leurs cotisations. *Le Comité.*

Lausanne (Perraudetaz) — Imprimerie des Unions ouvrières, à base communiste.

L'EXPLOITÉE

Organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages

ORGANE OFFICIEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE DES AIGUILLES

Paraissant le premier dimanche de chaque mois.

<p>Le numéro: 10 centimes. Par 20 exemplaires, 5 c. le numéro. Par 200 ex., 2 1/2 c. le numéro.</p>	<p>Rédaction et Administration. Adresser toutes correspondances et réclamations à <i>Marguerite Faas-Hardegger</i>, chemin de la Charrue, 5, Berne.</p>	<p>ABONNEMENTS Pour la Suisse, une année : 1 fr. — Pour l'étranger » 1 fr. 50</p>
---	---	---

AUX CAMARADES

Chers camarades et amis!

La réorganisation de la Fédération suisse des syndicats professionnels et la préparation du congrès extraordinaire du 22 novembre ont absorbé tout le temps de ceux et celles chargés de résumer les désirs et de condenser les critiques qui se sont fait jour.

Vu cette situation, il nous a été impossible de faire paraître en temps utile notre numéro de septembre. Aussi le présent numéro, portant la numérotation 5 et 6, a huit pages et réunit ainsi les numéros de septembre et octobre.

Le prochain numéro paraîtra le 20 décembre. Nous prions les camarades de bien vouloir accepter cet arrangement. La Rédaction.

Le droit des Femmes

Après avoir été tant de fois discutée, abandonnée, puis reprise avec force, la question du droit des femmes reste encore le fond de la destinée sociale. Depuis quelque temps, elle préoccupe toujours plus les esprits dans les nations civilisées.

De tous côtés, on s'élève contre le régime d'assujettissement et d'exclusion dont les femmes sont victimes dans tous les domaines et particulièrement dans celui des questions sociales.

Il y a une question du droit des femmes, c'est-à-dire que la condition des femmes n'est pas ce qu'elle doit être. Les lois et l'opinion font de la femme une personne d'ordre inférieur, qui ne sert qu'à obéir à l'homme.

La femme ne jouit d'aucune des libertés que son compagnon d'infortune possède. Si l'égalité entre les deux sexes existait, la partie la plus sombre de cette question sociale serait ainsi résolue.

Le prolétaire est malheureux, mais il y a quelqu'un de plus malheureux que lui : c'est la femme et la fille du prolétaire. Améliorer le sort de la femme, c'est améliorer le sort de l'humanité.

Si la femme a un sort malheureux, si elle n'est qu'un être subordonné, c'est en grande partie de sa faute. Elle ne sait pas se révolter. Suggestionnée par l'homme, ne voyant autour d'elle que des femmes esclaves comme elle, elle ne se rend pas compte du triste état de son énergie et de sa volonté personnelle. La femme doit se révolter, crier à l'injustice, avoir le cœur plein de haine pour ceux qui l'exploitent, et alors, quand tous ces cris monteront en un tumulte assourdissant, peut-être alors l'homme se doutera-t-il que, dans la vie, il a à côté de lui un être qui souffre, qui peine, qui gémit. Ce sera le moment de placer la femme dans son cadre naturel, de lui donner les droits dont l'homme l'a toujours frustrée, et de faire d'elle un être raisonnant, pensant, agissant, tout comme son compagnon.

Mais il ne suffit pas de crier à l'injustice, il faut savoir d'où elle vient, quels sont ses précédents. Il faut également savoir par quoi on la remplacera, car, d'après une formule connue : « On ne détruit sûrement que ce qu'on remplace. » Pour cela, il faut comprendre comment il se fait que les choses sont ce qu'elles sont. La réalisation de la justice peut très bien être poursuivie sans que cela nuise aux progrès accomplis jusque-là, mais il faut qu'elle se fasse par une suite d'affirmations, et non par une série de négations.

La femme a des droits; c'est un fait incontestable. Lesquels? Voilà où la question semble se compliquer. Pourtant, rien n'est plus simple. Il faut, et la femme doit arriver à avoir les mêmes droits que l'homme. Du moment qu'elle est sur la terre pour travailler, souffrir, peiner, elle doit y être pour recueillir le résultat de ses peines, pour jouir des rares bienfaits que la vie donne.

Les hommes se réunissent en syndicats pour défendre leurs intérêts communs. Pourquoi les femmes ne le feraient-elles pas toutes? Pourquoi

supporteraient-elles de végéter continuellement au point de devoir se dégrader et d'aller jusqu'à vendre leur corps pour satisfaire leur faim?

La femme doit refuser d'être l'esclave du monde actuel et se préparer à devenir la compagne de l'homme dans la société future. Si elle n'a pas la force, elle a le nombre, et l'union fait la force. On raconte, parmi les absurdités que rapportent les livres d'histoire, le courage des femmes suisses en maintes occasions. On nous dit qu'elles se sont battues comme des tigresses pour défendre leur misérable sol! Pourquoi donc, de nos jours, la femme ne se défendrait-elle pas aussi comme ces vaillantes pour revendiquer ses droits qui, certes, valent davantage qu'un bout de terrain ou qu'une loque au haut d'une perche.

La belle devise: « Liberté, Egalité, Fraternité » devrait non seulement être pour les hommes, mais pour tous ceux qui vivent, qui travaillent, qui luttent.

La conclusion des luttes de la femme doit être son affranchissement. Le passé nous raconte son long esclavage, l'avenir nous promet plus que cela, nous fait entrevoir la liberté.

« Chimère! dira-t-on peut-être, mais je répète : La justice est en route; elle vient! »

Ida REYMOND.

La réalisation d'un rêve

Nous allons avoir un *secrétariat féminin suisse*.

La propagande parmi les femmes qui travaillent était depuis 1906 une des attributions du secrétariat de la Fédération suisse des syndicats professionnels. Pour développer cette propagande, la réunion des comités centraux a décidé de détacher cette partie du secrétariat général.

* * *

Nous allons donc avoir en Suisse un centre de propagande qui aura à s'occuper de toutes les questions intéressant la femme qui travaille.

On ne sera plus ficelé et muselé. On ne sera

Feuilleton de L'EXPLOITÉE.

TRISTES MARCHÉS

La camarade M. V., de Paris, raconte, dans un récent numéro du *Libertaire*, que, sollicitant de l'argent pour fonder une école libre, un monsieur en place lui conseilla d'user... de sa « féminité » pour obtenir ce qu'elle demandait. Et elle conclut qu'il est plus pressant de rendre impossibles de telles choses que d'obtenir le droit de vote.

Sur quoi la rédactrice de la *Suffragiste* n'a rien de plus pressant que de lui répondre :

« Si vous eussiez été député, voir même simple président de comité électoral, vous eussiez pu offrir au monsieur en place votre influence en échange de son

plus obligé de se cantonner dans le trade-unionisme pur et simple. Et d'autre part on ne sera plus alourdi de besognes et devoirs n'ayant directement rien à faire avec la propagande pour les femmes.

Toutes les questions et toutes les idées tourmentant et troublant la femme travailleuse d'aujourd'hui seront discutées et éclairées. Le centre de propagande étendra ces idées aux quatre coins du pays. Ces idées appelleront un écho qui de tout côté retournera au centre de propagande pour qu'il le renforce et l'envoie partout où des femmes inconscientes ou à moitié inconscientes peinent et souffrent.

Et c'est ainsi que nous toutes nous encourageons mutuellement à la *révolte personnelle* contre tout entourage oppressant, mais encore nous nous entr'aiderons dans l'*action collective* nécessaire contre le régime capitaliste et les institutions qui lui correspondent dans la famille et l'Etat.

Que tous les camarades amis de l'organisation et de la propagande parmi les femmes s'intéressent à cette institution qui va être créée et dont la nécessité s'est montrée et développée pendant ces dernières années.

Et qu'une bonne volonté croissante chez tous puisse aplanir les difficultés plus apparentes que réelles et amener à une entente parmi tous ceux qui désirent l'affranchissement *moral* de la femme pour qu'elle-même se complète.

Ces lignes étaient écrites lorsque est intervenue la création définitive du Secrétariat féminin, votée par le congrès extraordinaire de réorganisation, qui a eu lieu le 22 novembre, à Olten. Au prochain numéro, nous donnons un rapport sur l'ensemble de la situation.

Marguerite FAAS.

Questions administratives.

Les camarades qui désirent propager le présent numéro double peuvent s'en procurer en s'adressant à l'administration.

argent. Mais vous n'êtes pas même un modeste électeur, ce qui fait que vous n'avez rien que votre... féminité; c'est pourquoi on vous a demandé de vous en servir.»

* * *

C'est donc ça le parlementarisme?

Vraiment, pour nous le rendre odieux et méprisable, madame D^e Madeleine Pelletier ne saurait être plus adroite!

Pour avoir « leur argent », il y aura donc marché après comme avant, avec la légère différence que demain nous vendrions notre morale et nos principes tandis qu'aujourd'hui nous vendons nos corps? Ce serait la prostitution de la pensée et celle-là est encore plus odieuse que l'autre! Et certes, plutôt subir la torture que laisser tuer l'esprit.

Il est vrai que c'est là affaire de caractère.

* * *

CHEZ NOUS

Une réponse militaire. — A Zurich, une pauvre femme gravement malade souffrait des longs et interminables refrains de caserne, que braillaient des soldats.

Alors son mari, un ouvrier, écrivit une lettre très polie au commandant de place, le colonel Isler, lui promettant la reconnaissance des habitants voisins et des malades surtout, s'il voulait user de son influence pour abrégier les scies stupides et brutales, hurlées durant des heures entières.

Et voici la réponse militaire :

On ne chante plus devant la maison indiquée dans la lettre, mais les mêmes chants sont sifflés d'une manière perçante, sous l'instigation de lieutenants modèles. Peu ne s'en est fallu que cela ne devienne un charivari.

Les femmes du quartier en sont vexées et révoltées.

Hier, l'une d'elles me dit : « On ne pourra donc pas même mourir en paix ? »

Je m'en suis allée en songeant à la propagande utile que sans s'en douter les méchants font par leurs actions basses.

Achetez dans nos coopératives de production et de consommation, camarades ouvriers et ouvrières !

Un prolétaire conscient n'apportera pas son argent à nos adversaires. C'est à *notre cause* qu'il tâchera d'être utile et fera ses achats là où l'on est *avec nous*.

Si vous achetez chez des commerçants bourgeois, vous les fortifiez financièrement, vous leur livrez les moyens de mieux vous combattre et mieux vous anéantir dans les luttes prochaines.

A ces gens qui toute l'année grognent contre l'insatiabilité des ouvriers — pas un sou, vous entendez, pas un sou !

Achetons dans nos coopératives !

Un commis-voyageur d'Argovie fit paraître, au mois de septembre l'annonce suivante : « Couple marié, sans enfants, désire adopter un petit enfant contre indemnisation modeste. »

Une pauvre servante qui avait un enfant âgé d'un

mois, écrivit. Le commis-voyageur la fit venir chez lui, à Altstetten près Zurich, lui déclara que son enfant adoptif venait de mourir et que sa femme, la fille d'un officier, n'ayant point d'enfant, il voulait adopter l'enfant de la servante si, une fois pour toutes et comptant, elle lui remettait cent francs.

Or, quelques mois plus tard, la servante reçut un avis de payer immédiatement la pension de son enfant placé par le commis voyageur dans un petit village, Ebmatingen. C'est ainsi que la pauvre fille apprit qu'elle avait été trompée et volée. Le monsieur avait empoché les cent francs de la servante, mais n'avait jamais payé une note pour l'enfant.

Le commis-voyageur fut cité devant les tribunaux. Il avoua avoir commis la même tromperie plus d'une fois.

Pour avoir volé à une pauvre mère son dernier argent et avoir exposé un enfant sans se soucier de ce qu'il en adviendrait — le monsieur entreprenant fut condamné à six semaines de prison.

Vous secouez la tête, camarades ? C'est que la justice est aveugle !

Un fabricant zuricois de couvertures ouatées et piquées accusa ses ouvrières de lui avoir volé depuis presque une année toutes sortes d'étoffes : du satin, de la soie, de la peluche, etc. Les ouvrières furent arrêtées et, lors d'une descente dans leurs demeures, la police retrouva tous les objets volés.

Devant le tribunal, les ouvrières prouvèrent qu'elles étaient si mal payées par leur accusateur qu'elles n'avaient d'autre alternative que de voler ou de se prostituer.

Aussi le tribunal refusa de donner satisfaction à la demande d'indemnisation du fabricant ; on lui fit comprendre qu'il avait reçu en retour non seulement les marchandises volées, mais encore celles dont il avait fait « cadeau » aux accusées. Le juge remarqua même qu'une demande d'indemnisation était d'autant plus ignoble que par la faute même du fabricant des jeunes filles jusqu'ici honnêtes étaient arrivées à fauter.

Il va sans dire que néanmoins les accusées furent toutes punies : les moins coupables eurent des amendes, une ouvrière obtint deux jours de prison, une

il ne faut pas aller *marchander* — car les possédants sont fourbes :

il faut aller les leur prendre, tout simplement.

Il faut procéder à l'expropriation — non pas dans un avenir lointain, mais aujourd'hui, chaque jour — l'expropriation quotidienne dans la mesure de notre force et de notre intelligence.

Voilà ce qu'il nous faut à nous, les exploitées, les désespérées.

Voilà le but pour lequel nous nous réunissons avec les hommes qui veulent la même chose que nous. Eux sont un peu plus forts que nous — nous avons un peu plus de ruse. Nous réunissons nos forces pour arriver plus vite.

Où, il y a, chères camarades de la plume, des chiennes domestiques et des chiennes sauvages.

Les chiennes sauvages ressemblent de bien près aux louves.

L'Exploitée.

Mais je ne désire pas que les suffragettes prennent les exploitées pour des martyres.

La *Suffragiste* n'est pas avare de termes blessants ; par exemple, elle traite la camarade V. de « féministe *jaune* » ; elle nous a traitées il y a quelques mois — nous ne crûmes pas utile de répondre — de « féministes *canines*, léchant les mains des maîtres qui nous frappent ».

Il ne faut donc pas laisser croire à cette femme dure que nous aimons la souffrance ; elle croirait d'ailleurs que nous implorons sa compassion et ses larmes — dont elle doit être avare.

Nous serons donc très précises de peur qu'on ne nous accuse de désirer l'immolation du corps.

Donc, nous disons que pour obtenir les moyens financiers que détiennent les possédants,

il ne faut pas aller les *solliciter* — car les possédants sont grossiers ;

autres quinze jours, deux autres encore deux mois chacune. — Tout cela au nom de Sa Majesté l'Etat.

Une bibliothèque ouvrière a été fondée par la Maison du Peuple de Nyon.

Les fonds dont elle dispose étant minimes, nous prions instamment les camarades possesseurs de livres utiles, dont ils peuvent se passer, d'en faire cadeau à la nouvelle bibliothèque.

De cette sorte ils serviront encore à de nombreux autres camarades et ne cesseront de répandre la lumière.

Action directe contre le malthusianisme... et la raison. — On écrit des Verrières :

« Notre village a le bonheur de compter plusieurs familles possédant de très nombreux enfants. C'est ainsi que Mme L. Bolle, épouse d'un agriculteur, vient de se rendre à la Maternité, à Neuchâtel, où elle attendra la venue de son vingt-sixième rejeton!

M. Crelier, receveur aux douanes, est l'heureux père de 25 enfants; M. Hainard, agriculteur, en a 20, tandis qu'un autre agriculteur, M. Longchamp, en a 19. M. Simon, agriculteur également, a célébré ses noces d'or la semaine dernière, entouré de 42 enfants et petits-enfants. Les familles de 10 à 12 enfants sont en si grand nombre que nous ne pouvons les citer toutes. »

Et les mères de ces familles? Elles vont bien? Et les enfants ont une nourriture suffisante? Sans doute les parents ont le temps nécessaire pour s'occuper de l'éducation de tout ce petit peuple?

Et toute cette marmaille ne roule pas dans la rue comme un troupeau de petits chiens... sans doute?

Une martyre de la « justice ». — Depuis des années une malheureuse femme gémissait aux travaux forcés. Son histoire est affreusement triste. Ida Gilliéron, après une jeunesse heureuse, se maria à 26 ans. L'homme, un ivrogne et un paresseux, lui rendit l'existence intenable. Elle est acculée au suicide. Elle empoisonne son enfant, puis elle après. L'enfant meurt, la mère est sauvée pour que la « justice » imbécile des hommes puisse la condamner à 15 ans de travaux forcés.

Mais il y a quelque chose de plus miséricordieux que les juges : c'est la phtisie.

Elle rongé la pauvre femme enterrée vive et la jette sur le lit de mort.

Alors seulement on se souvient d'elle, et le Grand Conseil du canton de Vaud vient de la gracier du reste de sa peine pour que le dernier désir de la moribonde soit accompli et qu'elle puisse aller mourir sous le toit de ses vieux parents.

Reconnaissons et admirons le sentiment humain qui a guidé les conseillers; car enfin, ces messieurs, aujourd'hui, ont le pouvoir, et ils auraient pu en user autrement.

Mais aurait-on pu s'imaginer qu'il s'en trouvât un qui refusât de gracier la malheureuse? Pourtant, il s'est trouvé un homme aussi inhumain.

Le secret du scrutin gardera son nom de la honte qu'il mérite.

LA SACRIFIÉE

Quel sujet profond que celui de la femme! Que de choses à dire, que de tristes choses!

Je vais, camarades, esquisser en quelques lignes, la vie d'une jeune fille passant ces années d'adolescence dans un atelier, à la fabrique.

Elle a 16 ans; enthousiaste, l'espérance en l'avenir, heureuse de commencer son apprentissage de la vie, elle s'en va d'un pas alerte à son travail.

L'atelier, c'est pour elle une seconde famille. Les ouvrières sont si gentilles! L'une d'entre elles l'a même invitée à venir à la réunion un certain soir de la semaine. Quant aux ouvriers, elle ne s'est pas encore familiarisée avec eux. Elle est timide, réservée.

Elle est là depuis quelques semaines. Elle ose maintenant regarder gentiment tous ses compagnons de travail. Elle sent entre eux et elle comme un lien d'amitié.

Un jour, une ombre fugitive a voilé son front; comme elle traversait l'atelier, des plaisanteries de mauvais goût ont frappé son oreille. Elle est interdite, puis rougit. A-t-elle bien compris? Est-ce bien à elle que s'adresse ces paroles?

Hélas oui! Elle doit en convenir en remarquant les jours suivants semblable chose.

Quelle désillusion! Quelle meurtrissure au cœur! Comment? Ces camarades qui lui sont si sympathiques sont-ils indignes de son estime? Ou plutôt eux, la respectent-ils si peu qu'ils osent ainsi la bafouer par d'ignobles propos?

Oh! quel froissement! Elle n'a rien laissé voir de son chagrin. Seulement, penchée un peu plus bas sur son travail, une larme se suspend à ses cils. Ses paupières se baissent, ses mains tremblent. Pauvre oisillon! Si jeune elle a déjà compris cette grande injustice sociale : la femme considérée comme inférieure à l'homme! N'a-t-elle pas comme lui la raison, l'intelligence? N'y a-t-il pas, dans cette jeune poitrine, un cœur chaud, affectueux, toujours prêt à se déverser? une âme, comme lui éclairée de l'étincelle divine? Pourquoi donc cette différence, pourquoi? Question qui reste sans réponse.

Elle sait une chose : qu'elle est sacrifiée. Ce mot, qu'elle a entendu quelquefois prononcer à la maison par sa mère, est devenu sien. Toutes sortes de sentiments s'agitent en son cœur. Lequel l'emportera?

Après la lutte, le calme se fait. Elle se résigne.

La résignation! Oh! vous, camarades, ouvriers, saurez-vous jamais tout ce qu'il y a de touchant dans ce mot? Quelque écrivain a dit : « Il y a de tout dans le sourire d'une femme. » Eh! bien oui, c'est vrai, mais surtout de la tristesse.

Oh! vous, camarades qui lisez ces quelques lignes, comprenez la nécessité d'un changement, secouez les préjugés qui jusqu'ici ont fait souffrir

frir la femme. Sortez des rangs, combattez pour elle et avec elle.

Sur les places publiques, dans la rue, défendez-la contre les moqueurs. Proclamez son égalité devant l'homme. Vous êtes le sexe fort? Employez votre force à la soutenir, à la protéger, elle vous en sera si reconnaissante!

Son sourire, ses yeux, tout vous le dira.

Une ouvrière.

AU DEMORS

Aux femmes et enfants de messieurs Jüger, Honegger, Gysin, Ostertag, Ursprung, Schmid!

Une nouvelle de la *Gazette de Francfort* :

Vient d'arriver à Berlin un groupe de victimes des derniers pogromes russes. Dix garçons et sept fillettes âgées de trois à onze ans; un seul garçon a seize ans.

Il viennent directement d'Odessa. Deux dames russes conduisaient la petite caravane. Ces enfants n'ont plus de parents. Ou bien père et mère ont été tués dans les massacres, ou bien ils n'avaient plus que l'un d'eux, père ou mère, et ce dernier soutien leur a été arraché par les bandits gouvernementaux. La mère d'une jeune fille vit encore, il est vrai, mais elle est devenue folle par suite de la terreur qui s'est emparée d'elle lors du pogrome.

Et c'est pour venger la mort d'un initiateur et exécuteur de pareilles atrocités que le tribunal fédéral suisse a livré le jeune Russe Wassilief à ses bourreaux.

M. Caroll, le juge de sang, du département de *Patterson* (Etats-Unis), étouffa par un décret la voix du peuple : *La Question sociale*, si désagréable à tous ceux qui craignent la vérité, fut supprimée.

Alors la sœur du rédacteur, *Mary Caminisa*, et sa camarade *Giuseppina Carrosive*, assaillirent le monstre pour en tirer une vengeance. Mais celui-ci, n'ayant pas la conscience tranquille, s'était armé et entouré de gardes. Les deux femmes courageuses furent arrêtées et condamnées par le juge même à de longues peines de réclusion.

Viol d'une mourante. Dans la contrée d'Ostrau, un prêtre jésuite fut appelé auprès d'une jeune fille pour qu'il la « pourvoie ».

Il va sans dire que durant la confession les parents de la mourante s'éloignèrent de la chambre. Mais la confession leur paraissant un peu longue, ils regardèrent dans la chambre et aperçurent le crime horrible du monstre : il avait violé la mourante.

Il s'en suivit une campagne acharnée dans les journaux et maintenant nous apprenons que le frère prieur (ou supérieur) des jésuites, Dr Sieprawski, contre lequel une plainte a été portée pour ce crime abominable, vient de s'enfuir en Amérique.

Il est permis de dire que les autorités ont facilité

sa fuite; car elles seraient parvenues infailliblement à mettre en lieu sûr toute autre personne accusée d'un pareil méfait.

Mais les autorités les plus atroces savent retrouver un peu d'indulgence lorsqu'il s'agit d'un homme « bien pensant ».

La chaise des prostituées à l'Eglise. Dans l'église d'un pieux village du grand-duché de Wurtemberg il se trouve une chaise spéciale sur laquelle doit prendre place toute fille-mère.

Un beau dimanche, le pasteur tonna du haut de la chaire que parmi les vierges se trouvait une jeune fille dont la place était sur la chaise des prostituées.

Les jeunes filles rougissaient, les jeunes gens faisaient des gorges chaudes; mais personne ne savait à qui le pasteur s'était adressé.

Quelques jours plus tard, le pasteur, sévère, fit venir chez lui une jeune fille du village :

— Toi, Marie, tu as pourtant fait fausse-couche! pourquoi ne t'assieds-tu pas à la place qui te revient?

La jeune fille protesta de son innocence, mais monsieur le pasteur prétendit le savoir mieux qu'elle, et ce n'est qu'après l'expertise formelle d'un médecin reparquable qu'il se décida, devant les tribunaux, à s'excuser auprès de la jeune fille et à payer tous les frais.

Pendant quinze jours, une copie de ce jugement fut exposée publiquement sur la planche noire de l'Eglise.

La jeune fille a eu la chance de pouvoir prouver le mensonge de l'atroce calomniateur.

Mais supposons qu'elle n'ait pu le prouver, admettons que vraiment elle ait fait fausse-couche : est-ce qu'elle n'en aurait pas subi les douleurs elle-même?

Nous autres femmes, ne payons nous pas encore assez cher les quelques joies de notre vie? Faut-il encore la justice civile, voire même la justice ecclésiastique pour nous faire souffrir supplémentairement et nous punir?

Extrait d'une lettre africaine, écrite à *Kins-hassa* (à l'intérieur du Congo belge) :

« Je constate que pour mettre tout le monde d'accord, il suffit de parler des *missions*.

Certes, les uns attribuent aux religieux des mobiles d'intérêts, sinon pour eux, du moins pour leur communauté; tandis que d'autres estiment qu'il n'ont d'autre but que de gagner des âmes.

Mais où l'on est unanime, c'est pour dire que, par exemple, les jésuites de Kisantu, dans la région des cataractes, se rendent impopulaires auprès des indigènes, en volant des enfants, pour en faire des chrétiens, des hommes à eux, qu'ils envoient ensuite dans leurs fermes-chapelles.

Quelqu'un nous racontait, à ce propos, l'extraordinaire histoire d'un substitut faisant une expédition dans des villages, avec des soldats de la force publique, pour ramasser des orphelins ou enfants abandonnés destinés aux missions, et n'hésitant pas à faire tirer sur ceux qui résistaient. Les fonctionnaires pré-

sents, sans contester le fait, se bornent à dire : « Oh ! il n'y a pas eu beaucoup de coups de fusil ! »

Faut-il s'étonner que, dans ces conditions, beaucoup d'indigènes de la région des cataractes s'en aillent sur la rive française, pour éviter la christianisation obligatoire des enfants et des adolescents !

J. Vandervelde. »

Le sort d'une veuve. — La veuve Giron, qui comparut en police correctionnelle, à Paris, sous la prévention d'abandon d'enfants dans un lieu solitaire, était une couturière de 35 ans, qui, mariée à un brave ouvrier, avait eu sept enfants. Son mari mourut après une maladie assez longue, qui avait épuisé les ressources du petit ménage. Impossible de faire de la couture avec sept petits enfants sur les bras ; donc, impossible de payer le propriétaire.

Expulsée, ne voulant pas mendier, ne sachant où aller, elle se réfugia dans les bois de Garches, où elle vécut en sauvage, pendant plusieurs mois, vivant de ce qu'elle trouvait. De ses sept enfants, cinq moururent à ce régime.

Elle résolut alors de demander un secours à l'Assistance publique ; on lui demanda son adresse : « A Garches, répondit-elle ». « Adressez-vous alors à la direction de Versailles, car Garches est en Seine-et-Oise. » A Versailles on l'éconduisit de même, en la renvoyant à Paris. Elle prit le parti — horriblement douloureux, mais très sage — d'abandonner ses deux enfants survivants dans un couloir de l'Assistance publique. Ainsi, ils ne moururent pas comme les cinq autres !

C'est pour ce fait qu'elle fut poursuivie. Les juges ne purent pas condamner cette mère malheureuse ; ils cherchèrent une subtilité pour l'acquitter.

Appel aux ouvrières à domicile

Femmes et jeunes filles qui travaillez à la maison pour des fabriques ou des magasins, si votre travail diffère, une chose cependant est la même pour toutes : le salaire que vous gagnez par un labeur assidu suffit à peine à vous procurer le nécessaire. Cela doit changer et cela changera. Mais pour qu'une amélioration de vos gains soit réalisable, il faut que vous y travailliez toutes selon vos forces.

Tout travail mérite son salaire. Pour vous aussi cette parole doit avoir toute sa valeur ; elle doit vous garder de vendre votre ouvrage trop bon marché et de vous contenter d'un salaire insuffisant. La justice la plus élémentaire exige que tout travail consciencieux vous donne les moyens de pourvoir à votre entretien ; c'est-à-dire, non seulement vous procure le pain de chaque jour et le logement, mais vous rende encore possible l'épargne pour les jours de maladie et de vieillesse.

Comme on le sait, tous les salaires se règlent toujours et partout d'après l'offre la plus basse ; il faut donc que chaque ouvrière insiste pour obtenir une plus haute estimation de son travail. Car tout abaissement de salaire nuit, non pas à elle seule, mais à toutes.

Chères ouvrières ! Pour pouvoir améliorer votre position, il est indispensable que vous vous connaissiez et vous compreniez les unes les autres. Comme les autres ouvriers ne sont arrivés à obtenir une élévation de salaire que lorsqu'ils ont pu s'entendre et établir ensemble leurs revendications, de même vous devrez aussi vous associer en vue d'une action commune.

Alliance féminine suisse.

DANS LES ORGANISATIONS

Mise à l'index. — L'attitude provocante du directeur Söllner, de la fabrique de chaussures de Fribourg (S. A.), son jeu continu avec des existences humaines et la revision annoncée des tarifs nous oblige à prononcer la mise à l'index de cette fabrique.

Ouvriers et ouvrières de toutes les branches de l'industrie de la chaussure, évitez cette maison ! Que personne ne trahisse ses frères et sœurs qui luttent, à Fribourg, pour leur bon droit.

*Comité central
de la Fédération suisse des ouvrier sur cuir.*

EDUCATION

« Il est bon, il est nécessaire, que toutes les femmes, les jeunes filles, dès l'âge de la puberté, alors qu'elles sont susceptibles d'être mères, apprennent le grand mystère de la maternité et le moyen de s'en préserver ; c'est un crime de laisser ignorer à une jeune fille quel est le danger de l'affolante caresse qui la fait femme, et comment, sans se priver d'amour, elle peut éviter la honte, le déshonneur.

On apprend aux filles une foule de choses inutiles. La première science que l'on met en elles, dès le bas-âge, c'est l'art, le grand art de la coquetterie. Etre jolie ! Plaire, pour trouver un amoureux, un mari, de bonne heure.

La jeune fille, à l'atelier, au bureau, en classe, souvent même chez elle, grâce aux imprudences des parents, voit et entend des choses qui lui donnent le désir inconscient de jouer à son tour le rôle actif auquel la convie l'entremetteuse nature.

Elle sait tout, excepté ! excepté ! la seule chose vraiment intéressante : se préserver de la maternité qui sera, pour elle, le déshonneur, son-

vent la mort. Nous voyons tous les jours dans les « faits divers » des journaux des désespérés d'amour demander aux flots ou à la balle homicide l'oubli d'une heure d'abandon.

L'amour qui doit être une joie s'est fait la suprême douleur...

C'est la mère qui doit savoir se renseigner et devenir l'éducatrice de sa fille, et si elle n'ose, par je ne sais quelle fausse pudeur mal placée, aborder cette question sexuelle, si saine pourtant, qu'elle nous l'envoie. La femme doit être mère, quand elle peut mettre au monde des enfants qui seront heureux, sains et bien portants. Elle doit s'en abstenir, si elle ne peut jeter dans la société qu'un malade, un bâtard dont cette même société lui demandera sévèrement compte.

(Régénération.) Jeanne DESMOINEAUX.

PENSÉES

Paradoxe. — C'est la lutte et non le repos qui fait les repos. P. J. Kahl.

* * *

Qui lutte... — Se mettre hors de la loi de la tradition, de la conscience, du devoir — tout grand homme connaît ce danger.

Mais il le veut aussi, il veut le grand but et aussi le moyen pour parvenir à ce but. Nietzsche.

* * *

Aux sans-travail. — Lorsque naquit, en 1904, un petit duc de Westminster, on calcula que ses rentes lui permettraient un jour de dépenser vingt-cinq francs par minute...

* * *

L'enfant. — L'enfant a droit à tout ce qu'il lui faut. La suprême injustice de nos civilisations est qu'un enfant soit en naissant riche ou pauvre.

Tous les enfants devraient être riches, je veux dire : recevoir les soins indispensables.

La femme libre, l'enfant assuré : voilà le but.

D^r Paul Boyer.

* * *

A ceux qui osent voir... — Il y a des gens s'imaginant que la liberté de la femme conduirait à la débauche. C'est une erreur grossière.

Ce serait « la liberté de ne pas se vendre », tandis que sous le fatras des symboles, elle ne jouit aujourd'hui que de « la liberté de se vendre ».

D^r Paul Boyer.

* * *

Il est dit depuis plus de trois siècles : Pour guérir les hommes du virus religieux, il faut instruire le peuple et améliorer ses conditions d'existence.

Giordano Bruno.

VIENT DE PARAÎTRE :

Le Bréviaire de la Femme enceinte, par le docteur A.-B. de Liptay, deuxième édition, revue et considérablement augmentée.

Volume de 400 pages, 100 gravures dans le texte. Abrégé de la science obstétricale. Étude sur les procédés d'avortement naturel, médical et illégal.

Prix : 4 fr. 60, à la Librairie de la Fédération des Unions ouvrières, La Perraudettaz, Lausanne.

Education malthusienne

Sous ce titre, nous lisons dans la *Vie intime*, le courageux champion du néo-malthusianisme en Suisse :

Je causais un soir de malthusianisme avec un bon camarade, repopulateur convaincu, et je tâchais de lui faire comprendre que l'éducation révolutionnaire était presque impossible dans les grandes familles.

— Non! me disait-il, avec une candide naïveté, je ne suis pas malthusien parce que j'estime qu'il faut faire des soldats pour la révolution. Et si tu crains que mes enfants soient sans éducation révolutionnaire, viens donc une fois chez moi leur entendre chanter l'*Internationale* et les voir apprendre à lire dans le manifeste communiste et tu pourras te convaincre que cette éducation peut se faire aussi bien dans les grandes familles que dans les petites et que le triomphe de la révolution est bien plus dans les grandes familles que dans les petites.

Je me rendis, en effet, chez mon camarade un dimanche matin, et j'avoue que cette joie, cet entrain de l'enfance où tous les âges étaient représentés depuis le marmot au berceau jusqu'à la jeune fille presque adolescente, tout ce fracas domestique avait quelque chose de patriarcal et d'entraînant qui me charma.

On fit grouper les plus grands qui chantèrent impeccablement deux couplets de l'*Internationale*, que les petits accompagnaient au refrain avec cette sereine conviction de l'enfance qui n'a pas bien l'air de savoir ce que c'est que les damnés de la terre, mais qui ont déjà un vague pressentiment des forçats de la faim. La lutte finale, par exemple, si on en juge par la sonorité des voix, ne les laissait pas du tout indifférents.

J'en questionnai un sur ses devoirs d'école et lui demandai s'il savait ses leçons pour le lendemain. Il me récita une fable de La Fontaine :

La cigale ayant chanté

Tout l'été...

La mémoire est parfois une compagne infidèle. Il renifle copieusement et se mouche sur sa manche, et la suite part toute seule :

La cigale ayant chanté

Tout l'été,

Tenait en son bec un fromage!...

Heureusement qu'à ce moment-là on frappe à la porte.

C'était la jeune fille de l'étage supérieur qui venait demander si les petits étaient prêts pour l'école du dimanche?...

Après leur départ, mon camarade s'expliqua de son mieux sur ce changement à vue. Et ses explications, chacun les connaît :

Religion, absurde pour les adultes mais nécessaire pour les enfants. Quand ils sont là-bas, ils

ne font point de mal. Au moins réduits pour quelques heures... Ça tranquillise la maison, ça repose la maman... Besoin du bourgeois pour vivre... nécessité de passer par leurs institutions, etc., etc... Je n'ai pas besoin de vous dérouler le peloton tout entier.

Comme les premiers chrétiens faisaient massacrer leurs enfants en chantant des cantiques pour en faire des anges, ces camarades commencent par faire massacrer la conscience des leurs pour en faire des révolutionnaires.

Et après l'école du dimanche, ce sera la rue, l'usine, la caserne qui achèveront l'éducation de ces futurs vengeurs du salariat.

Car, camarades repopulateurs, vous n'avez pas la prétention de pouvoir, mieux que les autres, garantir vos enfants de tous ces foyers d'infection? Et alors... Quelle preuve avez-vous qu'ils échapperont mieux que les autres à la contagion réactionnaire?

* * *

Opposons à ce troupeau biblique, le ménage d'un camarade malthusien avec son unique ou ses deux enfants.

Il a su trouver dans sa classe une compagne consciencieuse, comme lui soucieuse de l'avenir de ses enfants.

L'hygiène morale et physique a été érigée en religion familiale et c'est sur cette hygiène du cœur et des sens que sont édifiées les bases d'une éducation de force physique et de sécurité morale qui sont les plus sûres garanties de l'avenir de notre cause.

L'humble petit logement est entretenu dans un état de propreté et de lumière qui en élargit l'espace et donne, en entrant, l'impression d'un bien-être indéfinissable.

Point de ce faux luxe bourgeois dont raffole la petite ouvrière, illuminée de romans-feuilletons, point de tapis de brocante et rideaux de camelote. La femme du malthusien met la santé familiale avant le souci d'éblouir les voisins et les amis avec des bibelots brillants et des meubles inutiles. Elle a proscrit de son petit intérieur tout ce qui peut retenir les microbes pathogènes ou interdire l'entrée des bienfaisants rayons solaires ou de l'air vivifiant.

Point de tapis inutiles et prétentieux où les bacilles et les virus de toutes les affections humaines viennent s'établir et se reproduire avec profusion pour empoisonner ensuite les bronches et les muqueuses délicates de nos enfants.

Point de grands rideaux ni de tentures pour assombrir et alourdir l'air des pièces, et point de ces ridicules pièces à parquet ciré, pompeusement appelées salons, meublées de quelques chaises rembourrées de mauvaise peluche sur lesquelles on n'ose pas s'asseoir; ornées de chromos de bazar représentant l'inévitable château de Chillon et son inséparable chapelle de Tell. Cette

pièce qui est presque toujours la meilleure, la plus spacieuse et la plus éclairée de l'appartement dont le but principal est de singer les mesquineries de l'orgueil bourgeois, et de laquelle on interdit l'entrée aux enfants est précisément celle que le malthusien a aménagée pour ses enfants qui viendront s'y ébattre à leur aise, pieds nus, moitié habillés au milieu de meubles simples et solides. Les chromos ont été remplacées par de grandes images représentant les principales scènes de la vie champêtre ou du travail des usines, des phénomènes naturels de botanique ou de zoologie qui solliciteront son regard et éveilleront les premières étincelles de son imagination.

En un mot, rien qui brille, à l'exception des beaux yeux de ces deux bambins pleins de vie et de santé où déborde la joie de vivre et où bouillonne déjà la sève de deux consciences qui vont éclore.

Et au milieu de tout cela, comme une souveraine de tendresse et d'amour : la Mère et la Compagne...

Et je dirai, pour conclure, que cet argument de faire des combattants pour la révolution n'est qu'une excuse pour cacher la paresse et l'indolence qui sont presque toujours les deux grands coupables chez l'ouvrier anti-malthusien, un refus d'avouer que les pièges de la nature ont été plus forts que notre volonté.

A. SINNER.

BIBLIOGRAPHIE

Chair à canon, par Manuel Devaldès, brochure de 24 pages avec couverture.

Au moment où, dans tous les pays et du haut en bas de l'échelle sociale, on parle d'arbitrage entre les nations, de désarmement, d'abolition de la guerre, où le pacifisme tend à devenir une doctrine de gouvernement, l'auteur a jugé intéressant d'attirer l'attention de tous sur un des plus grands et des plus anciens facteurs de guerre : le pullulement humain.

C'est, en effet, la disproportion énorme qui existe entre l'accroissement des espèces et la possibilité de pourvoir à sa subsistance, qui cause la lutte pour l'existence, le *struggle for life*, dans le domaine social : la guerre.

L'extinction de la guerre est impossible tant qu'on ne proportionnera pas la population à la somme des subsistances disponibles. L'auteur conseille donc à tous la limitation raisonnée, volontaire des naissances.

Nous sommes certains que tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont à cœur de participer à la réalisation de l'humanité libre et pacifique, voudront lire et répandre LA CHAIR A CANON.

Prix : 0 fr. 15 franco.

En vente au service de Librairie de la Fédération des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Chez le même éditeur :

Jeanne-Marie
MICHEL BAKOUNINE,
une vie d'homme

Jacques Probst:
JAMAIS LA MER N'A
RAMPÉ JUSQU'ICI

suivi de
L'Amérique,
Douze face à moi

BROCHURES

- *Santiago Carrillo*
ou l'histoire falsifiée
(F. Gomez Pelaez)
- *IRA Fasciste*
contre Etat-flic,
ou comment y voir
clair dans la boue
irlandaise
- *Le Grand Timonier*
n'est plus
mais les maoïstes
de tout poil
continuent
leurs singerie

NOIR
Case 167
CH-1211 Genève 4

Si un jour les filles et les femmes travaillant si durement aux ménages, les unes pour un salaire ridicule, les autres, les femmes pauvres, mariées, uniquement pour leur logement et leur nourriture — eh bien, si un jour ces femmes-là se coalisent, elles constitueront la force la plus terrible contre la bourgeoisie, contre la vieille société.

(L'Exploitée, novembre 1907)